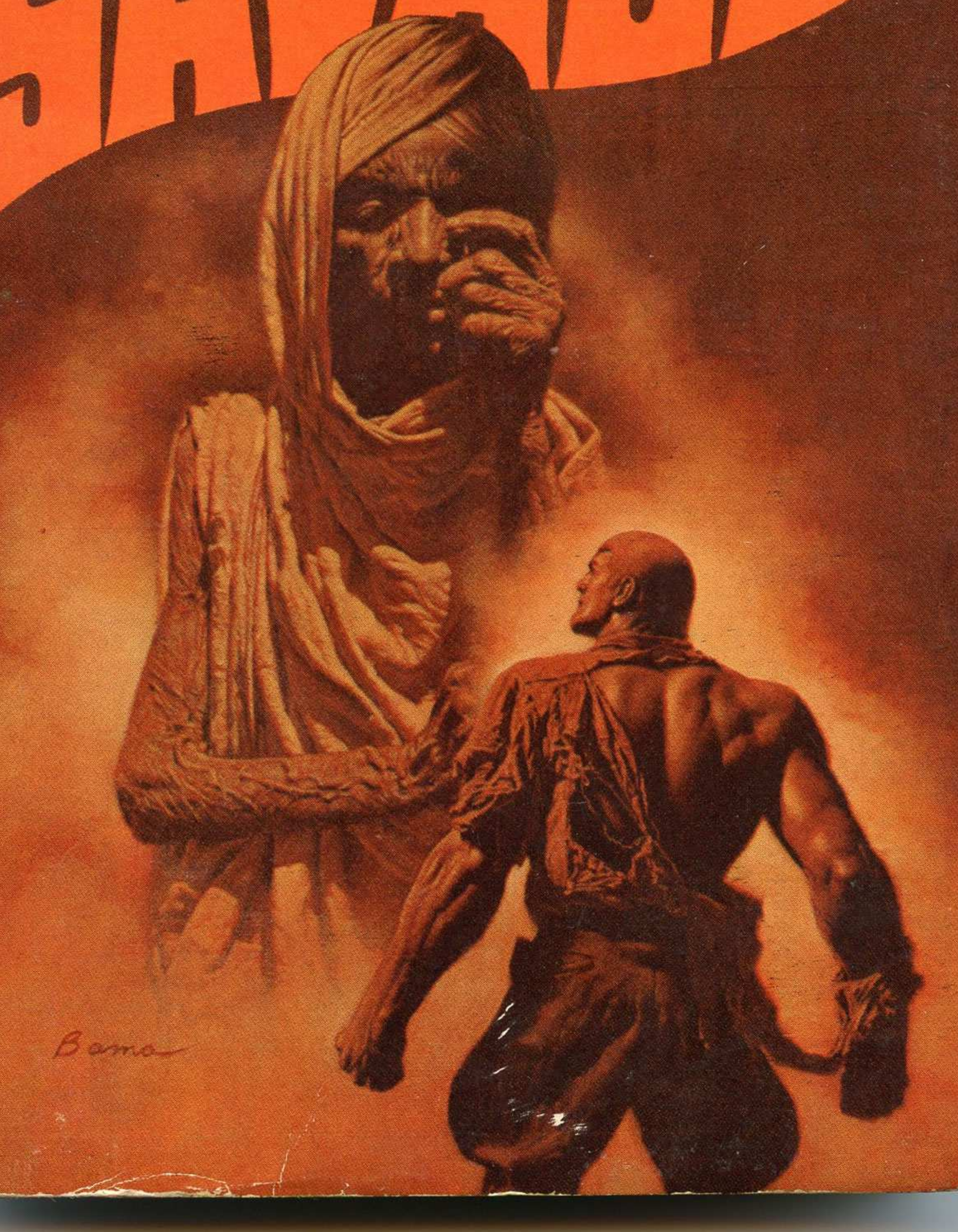
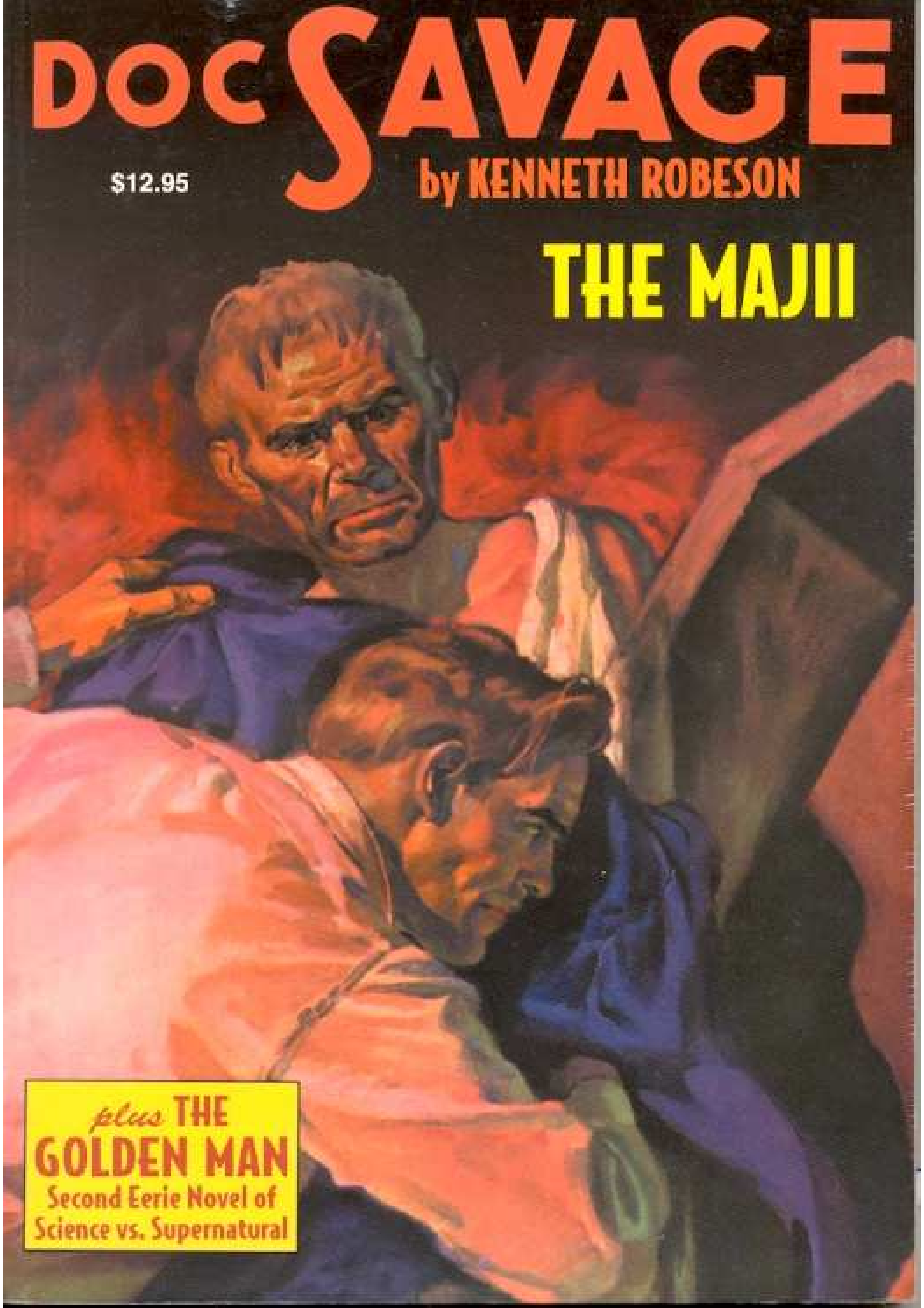
THE FANTASTIC ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON 60

S5909 ★ 75c ★ A BANTAM BOOK

THE MAJII

DOC SAVAGE




DOC SAVAGE
$12.95
by KENNETH ROBESON
THE MAJII
plus THE
GOLDEN MAN
Second Eerie Novel of
Science vs. Supernatural

Chapitre 1

LE FAISEUR DE JOYAUX

« Je suis sur le point d'être tué », dit la femme.

Le chauffeur de taxi à qui elle s'adressait était à moitié endormi derrière le volant de son taxi à l'arrêt, mais le reste des propos de la femme n'incitait pas à dormir davantage. Il se rassit droit.

La femme demanda, « Avez-vous jamais entendu parler de Doc Savage ? »

« Qui est dans ce cas ? » Grommela le conducteur. « Dites, quel sorte de gag… »

« Vous nous conduirez à Doc Savage », ordonna la femme. « Et vite ».

Le conducteur regarda au-delà de la femme, après quoi sa bouche s'ouvrit et se cigarette de sa lèvre et commença à consumer l'avant de sa veste. La femme était voilée, mais ce n'était pas cela qui choqua le chauffeur et l'effraya.

C'était les quatre hommes derrière la femme. C'était quatre très grands hommes qui avaient des chapeaux comme des noix de cocos en couleur, et qui portaient quatre des uniformes les plus resplendissants uniformes que le chauffeur de taxi ait jamais vus. Chacun des quatre tenait un fusil automatique de l'armée qui n'était pas moins qu'une mitraillette.

« Hé bien », claqua la femme. « Avez-vous une langue ? »

« Bien sûr ». Le conducteur déglutit deux fois. « Je vous mènerai à Doc Savage ». Puis, sous son souffle, « Ce monde n'est-il pas cinglé ! »

La femme énonça une sentence déchirée qui était complètement inintelligible par le chauffeur, mais qui semblait signifier plus pour les quatre hommes avec les uniformes et les fusils.

Ils rentrèrent tous dedans. La femme reçu plus de déférence. Elle s était enveloppée dans un tissu informe et volumineux, mais elle avait une jolie cheville.

La cigarette brûla à travers le pantalon du chauffeur de taxi, le roussit et il sursauta violemment – puis tout s'accéléra, car, avec une rapidité acquise par beaucoup de pratique, un des hommes bruns leva son fusil.

La femme cria. Vivement, la hâte dans sa voix dit au taximan que l'homme brun était sur le point de tirer. Mais elle était à temps. Le fusil automatique s'abaissa.

Le conducteur se rendit compte quelques blocs plus loin, qu'il allait dans la mauvaise direction, avant qu'il ne surmonte sa frayeur. Il corrigea sa direction. La femme lui parla.

« Doc Savage est-il à New York ? »

« Je ne sais pas », dit le conducteur d'une voix enrouée. « Il va tout autour du monde ».

Le taxi se dirigeait vers un nid de bâtiments dans le centre de Manhattan, desquels s'élevait un des plus grands gratte-ciel de la métropole.

« Que pense », demanda la femme, « New York de Doc Savage ? »

« C'est vraiment un gars », dit le conducteur. « Il aide les gens à sortir des ennuis. Il le fait par plaisir des sensations fortes ».

« Alors il serait intéressé par sauver ma vie, aussi bien que d'autres, y compris, plus que probablement, *la sienne* », dit la femme.

« Oui, je pense ainsi », dit le conducteur. Il avait déjà décidé que la femme était une sorte de noix.

La femme ne dit pas plus, et le conducteur porta son attention sur son pilotage, se faisant la réflexion en même temps que la femme, bien qu'elle parla

un anglais distinct et compréhensible, avait un accent étranger prononcé, mais de quelle nation, le conducteur ne pouvait pas le dire, il n'était pas linguiste.

Maintenant, ils étaient en bas, dans le secteur de l'habillement, et la rue était comparativement déserte à cette heure.

« Stop ! » Commanda soudainement la femme.

Sa voix était aiguë, stridente. Le conducteur dévia sa voiture contre le trottoir, puis regarda sa cargaison comme ils descendirent en hâte et filèrent dans une entrée de métro. Ils disparurent.

Le chauffeur de taxi n'avait pas été payé, mais il voyait seulement que la vérité était qu'il sentit un soulagement à être débarrassé de ses clients, car ils étaient des ennuis potentiels.

Mais une voix sourde, rude, gronda dans l'oreille du conducteur d'une manière à arrêter sa sensation de soulagement.

« Où voulait-elle aller, mon pote ? » Demanda la voix.

La tête du conducteur regarda dans tous les sens, et il vit qu'il y avait un autre taxi, dans la rue derrière lui, avec au moins trois hommes à l'intérieur. Le taxi devait les suivre.

L'homme qui avait posé la question avait un corps épais et des manières sèches, les manières d'un homme accoutumé à traiter les autres comme ils ne désiraient pas être traiter.

« Où voulaient-ils aller ? » Gronda l'homme. « Où deviez-vous les emmener ? »

Il retourna le revers de son manteau pour montrer quelque chose que le conducteur ne pu pas voir distinctement mais qu'il pensait être pour un badge de détective.

« Le bureau de Doc Savage », déglutit le conducteur, qui n'avait aucun amour pour les ennuis.

L'homme corpulent eut l'air d'avoir une indigestion en recevant l'information, et il grimaça, semblant sur le point de dire plusieurs choses, aucunes d'elles plaisantes. Puis il regarda furtivement de haut en bas de la rue.

Il enfonça une main dans sa poche, la ressortit paume en bas, mais avec un billet d'un dollar tenu entre le bout des doigts. Il passa le billet au chauffeur, mais quand ce dernier voulu le prendre, la main se détendit soudainement sur le gosier de l'individu.

Une affreuse horreur se peignit sur le visage du conducteur, il se débâtit, émettant des gargouillements, pendant qu'un flot rouge bouillonnant dévalait sur sa poitrine.

L'homme corpulent retourna en courant à son taxi attendant, essuyant attentivement et rempochant la lame du rasoir avec lequel il avait coupé la gorge. Il entra dans le véhicule.

« Au sud », dit-il. « Donne tout ce que tu as ».

Le conducteur n »était de toute évidence pas un vrai taximan. Il ressemblait aux trois hommes à l'arrière.

« Et bien ? » dit-il par-dessus ses épaules.

« La Rani va chez Doc Savage », dit l'homme corpulent qui avait tué le chauffeur de taxi.

Il y avait un silence complet pendant que le taxi circulait le long des rues obscures, et à l'intérieur de celui-ci il y avait la gaieté d'un intérieur de corbillard.

« Il n'est pas trop tard pour sortir de ceci », dit l'un des hommes. « Nous savons attraper un avion ou un bateau ou quelque chose ».

« Lingh peut être capable de manipuler Doc Savage », claqua l'homme épais.

« Ouais », gronda l'autre. « Mais laissons faire Lingh. Je ne veux rien de ce Doc Savage ».

L'homme épais rit, mais pas joyeusement, « Prends garde à toi même. Lingh nous a probablement couvert ».

Ils semblèrent méditer là-dessus, et à en juger de l'expression de leurs traits, ce n'était pas des pensées plaisantes.

« Pourquoi as-tu fixé le chauffeur de taxi ? » demanda finalement quelqu'un.

« Il savait qu'ils allaient chez Doc Savage », dit l'homme corpulent. « Il

aurait pu identifier leurs corps, et raconter ce qu'il savait, et cela aurait pu arriver à Doc Savage ».

Le taxi prit un tournant, les pneus grésillant.

« Vers où maintenant ? » demanda le conducteur.

« La Station de métro de Times Square », dit l'homme corpulent. « Nous allons devancer la Rani et ses quatre gars avec des fusils ».

La station de métro de Times Square est peut-être le plus utilisé dans la métropole, mais il y avait quand même des moments de calme, et le moment présent en était un.

Les voitures du train, tandis qu'elles s'arrêtaient en grondant et en chuintant à une station, étaient remplies d'une brillante lumière et n'avaient que peu de passagers.

L'homme corpulent et ses compagnons étaient séparés par la longueur des deux blocs de la plate-forme, et ils montèrent dans le train sans agitation, deux à un bout, trois à l'autre, après quoi ils avancèrent dans le train, regardant attentivement dans chaque compartiment avant d'y entrer.

Ce fut ainsi qu'ils convergèrent aux bouts d'une certaine voiture qui contenait leur proie.

Le chef dit aux deux autres avec lui, « Lingh désire la Rani en vie. Rappelez-vous cela ».

« Pourquoi cela ? » contra un de la paire.

« Je ne sais pas », dit l'homme. « Je doutes que Lingh le sache. Les ordres viennent de quelqu'un d'autre ».

« Allons-y », grogna l'autre.

Ils descendirent le bas côté, les mains dans les poches renflées des manteaux.

Rangés côte à côte sur le banc courant le long du compartiment du métro, la femme voilée et son escorte clinquante d'hommes sombres armés étaient très calmes, vigilants. Ils semblaient aussi un peu confus par le rugissement et le frémissement du train souterrain.

Ils se levèrent soudainement avant que l'homme corpulent et ses compagnons soient tout près. L'escorte en uniforme tenait les fusils à travers leurs poitrines, à la façon des soldats, en alerte.

« C'est facile », claqua l'homme épais.

Il posa un bras sur la femme voilée. Cela la démarra. Son escorte claquèrent les crosses des fusils contre les épaules.

L'homme corpulent cria, « Tous sauf la Rani, les gars ! »

Les poches se fendirent pour laisser sortir flammes et bruits. Les assistants de l'homme corpulent utilisaient des revolvers à canon scier, sans détente, qui ne se coinceraient pas dans les vêtements, et ils tiraient aussi rapidement que les doigts pouvaient travailler les gâchettes, calmement, confidentiellement.

Il était clair qu'ils avaient espéré détruire l'opposition en uniformes avec la première volée. Cela n'arriva pas. Les grands gardes, coiffés de noix de coco, chancelèrent mais ne tombèrent pas.

« Attention ! » Cria l'homme corpulent. « Ils sont habillés d'une sorte d'armure ! »

Après cela, il y eut des cris, des bruits et la mort dans le métro mugissant. Deux des grands hommes avec les uniformes froissés se mirent devant la femme voilée, la protégeant, tirant, hurlant dans leur étrange langue étrangère.

Cinq hommes étaient sur le sol, salement blessés, lorsque quelqu'un, qui connaissait un bout sur le mécanisme de la voiture, tira sur un levier d'urgence et le train freina jusqu'à s'arrêter, moitié à l'intérieur d'une station éclairée.

Les deux hommes en uniforme et la femme voilée sortirent sur la plate-forme et coururent. L'homme corpulent essaya de suivre, avec le seul compagnon qui avait survécu, mais fut pris comme cible et, effrayé, se replia.

Les blessés et les mourants criaient et rampaient sur le sol de la voiture, et cela sembla faire repenser l'homme corpulent à quelque chose, car il se retourna délibérément, vit que seul un des étrangers en uniformes avait une chance de vivre, et abattu l'homme d'un tir dans la tête. Puis, avec son compagnon,

sortit en courant du métro.
La femme voilée et ses deux escortes s'étaient évanouis.

L'épisode du métro fit la Une des journaux avant la fin de la nuit, et c'était une affaire mystifiante pour la police, qui admettait ne pas pouvoir y mettre ni queue, ni tête, au-delà du fait qu'ils avaient identifié trois des morts comme des représentants de la police locale connus pour leur méchanceté.

Le réceptionniste de l'Hôtel Vincent, une petite hostellerie, quoique bien garnie, qui accusait des taux exorbitants et obtenait le patronage de gens du spectacle et de personnes d'importances, était en train de lire les comptes rendus du journal sur la tuerie du métro. Il était près de minuit.

L'employé émergea de la feuille en prenant conscience d'un tambourinement de doigts impatients sur le bureau. Il eut la chance de remarquer en premier les ongles des doigts de la main tambourinant. C'était la main d'une femme et les ongles étaient vernis en bleu. L'employé leva la tête.

La femme devant lui était une quantité inconnue à l'intérieur des plis d'un voile noir et une volumineuse cape. Quand elle parla, c'était avec un accent distinctement étranger.

« Je désire voir Rama Tura », dit-elle.

L'employé leva ses sourcils, puis fit celui qui cherchait parmi les cartes des clients.

« Vraiment désolé », dit-il « Nous n'avons personne qui… »

Les plis de la cape de la femme se secouèrent un peu, et les yeux de l'employé s'agrandirent ronds, car elle venait d'exhibé le bout d'un automatique.

« Vous allez me conduire aux quartiers de Rama Tura », suggéra la femme. « Je sais qu'il vous a donné comme directive de dire qu'il n'était pas là ».

Deux grands hommes habillés de pardessus entrèrent d'où ils attendaient à l'extérieur. Ils avaient des chapeaux qui firent penser à l'employé à des noix de coco.

L'employé saisit la situation, et comme il n'était ni un héros, ni un fou, il sortit de derrière le bureau , et la femme voilée accompagnée de ses deux compagnons le suivirent dans l'ascenseur.

Ils montèrent jusqu'au seizième étage, où l'employé servit de guide à travers le hall recouvert d'une épaisse carpette Mauresque jusqu'à une porte qui était attachée avec des fers ornementaux.

L'employé était sur le point de frapper quand un des grands hommes sombres s'avança et l'assomma derrière l'oreille avec la crosse d'un revolver. L'autre homme sombre attrapa l'employé, et ils le tinrent tandis qu'ils frappèrent sur la porte bardée de fers.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » S'enquit une voix étrangère endormie de derrière le panneau.

« Télégramme », dit la femme voilée, rendant sa voix basse et enrouée, de telle façon qu'elle sonna remarquablement comme celle d'un garçon.

L'homme qui ouvrit la porte appartenait certainement à la même race que les deux compagnons de la femme voilée. Sa tête avait identiquement les mêmes lignes rondes, les mêmes cheveux bruns fibreux.

Il proféra le début d'un cri lorsqu'il vit ses visiteurs. Le son n'alla pas très loin, étant stoppé bar le canon d'une arme à feu qui rencontra sa tête. Lui, aussi, fut agrippé avant qu'il ne tombe.

« Ne lui faites pas de mal ! » Claqua la femme. « C'est seulement un serviteur ! »

Elle parlait en anglais, probablement du à l'excitation, mais pas si secouée que pour faire la traduction dans la langue que la paire avec elle comprenait.

Il y avait trois portes qui donnaient sur la pièce. La femme n'était pas venue là auparavant, car elle en ouvrit deux et les trouva fermées, puis essaya la troisième, et découvrit qu'elle donnait dans ce qui semblait être la chambre à coucher d'une suite.

Elle y pénétra avec son petit pistolet automatique en main, louchant dans la luminosité qui venait d'une lampe de chevet à abat-jour.

L'homme qui était couché dans le lit semblait, au premier regard, être mort.

Il était mince, l'homme dans le lit, si mince que les couvertures semblaient un peu plus que ridée où elles étaient étendues sur son corps. Sa tête, cependant, était énorme, un globe brun, gros et rond, qui ressemblait à quelque chose fait en acajou, ciré avec une peau pour faire briller. Ses yeux étaient clos. Il ne bougeait pas. Il y avait quelque chose de surnaturel.

Ses deux compagnons, ayant déposé l'employé d'hôtel inconscient et l'homme assommé qui avait répondu à la porte, et ayant verrouillé la porte,
Entrèrent. Ils regardèrent l'homme dans le lit, et leurs yeux étaient comme s'ils étaient en train de regarder une déité.

Tout deux se mirent a genoux et sur les mains et mirent leurs fronts sur le plancher.

« Fous ! » Dit la femme d'une voix stridente.

« Cet homme est Rama Tura, disciple choisit du Majii », murmura un de la paire prosternée dans leur langue natale.

« C'est un vieux fakir », claqua la femme voilée.

Les deux hommes semblèrent inclinés à discuter ce point, mais respectueusement.

« Il a le pouvoir de mourir et de revenir à la vie quand il le souhaite », statua l'un. « Vous pouvez voir maintenant qu'il est mort. Et n'a-t-il pas été apporté de notre pays natal à celui-ci dans un cercueil ? »

La cape de la femme trembla légèrement, comme si elle avait frémit. Elle avança et toucha la forme bizarre sur le lit.

« Vous le sentez froid », dit un des gardes. « C'est un cadavre. Ce n'est pas bon que nous nous introduisions ici ».

Les yeux de la femme devinrent brillants et discernables comme vus à travers son voile.

« Est-ce que cela veut dire que vous ne me servez plus ? » Demanda-t-elle.

Les deux se levèrent.

« Nos vies, nos corps, sont à vous, Rani », dit l'un lugubrement. 'Vos pensées sont des oiseaux qui volent librement. Est-ce votre vœux que nous les engagions ? »

« Vous pouvez couper leurs ailes qu'ils puissent marcher sur un sol solide », dit la Rani. « Vous pouvez aussi prendre vos couteaux et couper les grandes oreilles de Rama Tura. Je soupçonne qu'il va revivre de la mort à temps pour les sauver ».

Les hommes opinèrent, prirent de longs couteaux brillants avec des mains noires, et avancèrent sur l'étendu Rama Tura. Penchez au-dessus de lui, ils hésitèrent.

« Il est le disciple choisit du Majii », déglutit l'un. « Même les grands scientifiques américains n'ont pas été capables de prouver autre chose. Car ne prend-t-il pas du simple verre et n'en fait-il pas, par la grâce de son pouvoir, des joyaux pour lesquels des hommes payent des fortunes ? »

« C'est un fakir », répéta la femme. C'est un provocateur. Depuis des années, il est une nuisance. C'est un mendiant commun, ordinaire, qui depuis des années vit en performant des trucs aux coins des rues pour les touristes ».

« Il a des pouvoirs que personne ne comprend », insista l'autre tenacement. « De vulgaires cailloux, il fait de grands joyaux ».

« Coupez ses oreilles et voyez s'il est suffisamment magicien pour les faire grandir à nouveau », dirigea la femme. « C'est à propos de ces joyaux que je désire m'expliquer avec lui ».

La chose grotesque d'os sur le lit ouvrit ses yeux.

« Je suis le mort qui revit à volonté », dit-il. « Que désirez-vous ? »

Traduction terminée le mercredi 7 février 2001.

Chapitre 2
LE FAISEUR D'HORREUR

La femme voilée abaissa son regard sur lui et émit quelques légers sons qui dans son pays marquent le ridicule et le dégoût.

« Vous voyez », dit-elle. « Il se réveille avant qu'il ne perde ses oreilles ».

Il n'y avait absolument aucune expression sur la tête ronde, brillante, sur l'oreiller. Les yeux étaient ouverts, mais ne bougeaient pas. La bouche était ouverte, mais les lèvres ne bougeaient pas quand les mots sortirent.

C'était comme si l'étrange individu était un cadavre dont un ventriloque faisait surgir des mots de sa bouche. Il parlait anglais.

« Abuser la mort est un sacrilège », dit-il. « Mais, peut-être, votre péché est-il adouci parce que vous n'avez pas la conscience de concevoir mes pouvoirs, mes capacités et ma condition. Pour vous, je suis l'énigme de l'omnipotence, le… »

« Vous êtes un astucieux vieux manipulateur », claqua la femme. « Vous n'êtes pas différent des autres hommes, à part certainement, plus laid. Maintenant, vous allez m'en dire plus sur ces joyaux, ou mes hommes prendront vos oreilles, à la façon de mon pays ».

« Vous êtes de Jondore ? » Demanda Rama Tura.

« Je », dit la femme, « suis la Rani, la veuve du Nizami, souverain de tout Jondore, descendant de souverains ».

« Votre voix à un timbre familier », murmura l'étrange être sur le lit. « Pourquoi êtes-vous ici ? »

« Je vais vous le dire, vieux fakir », dit la femme avec aigreur. « Par chance je suis à New York. Je faisais un voyage autour du monde. Et, ici, j'ai entendu parler de vos séances de faiseur de joyaux. J'ai télégraphié au dernier frère de mon mari , Kadir Lingh, actuel souverain de Jondore, que j'allais essayer de vous contrôler ».

Elle hésita.

« J'ai un hideux soupçon », dit-elle.

Rama Tura montra un léger signe de vie. « Quel soupçon ? »

La femme ne répondit pas directement, mais claqua. « Votre organisation est étendue. J'ai des raisons de penser que mon télégramme n'a jamais atteint Jondore. J'ai été suivie, mes mouvements vérifier par des hommes de Jondore. Vos hommes ! Une fois, ils ont tiré sur moi ! »

« Cela ne peut être vrai », murmura Rama Tura.

« Cette nuit, je partais voir un homme qui sait traiter des choses comme celle-ci », claqua la femme. « J'ai été attaquée. Plus tard, J'ai trouvé des guetteurs aux alentours du quartier général de l'homme que je désirais voir. C'était vos hommes ».

« Qui est celui que vous avez essayez de voir ? » S'enquit Rama Tura.

« Doc Savage », dit la Rani. « Mais vous savez cela ».

« Ah », murmura Rama Tura.

« Vous êtes un démon incarné », dit tristement la Rani à Rama Tura. « Vous projetez de prendre la vie de beaucoup de personnes, en vue d'accomplir un complot insensé ».

Mais Rama Tura semblait intéressé par Doc Savage.

« Par les hommes vivants », dit-il d'une voix atone, « il se pourrait que Doc Savage ait de grandes connaissances, mais son apprentissage est matériel et ainsi appelée « scientifique ». Il n'a pas touché l'abstrait et l'invisible, le pouvoir réel de la concentration comme une entité concrète ».

« Radoteur », dit la Rani.

« Doc Savage peut-il faire des joyaux de cailloux ? » S'enquit Rama Tura.

« Vous ne savez pas plus », claqua la femme voilée. « Et vous allez arrêter cela ! Autrement, je mettrai Doc Savage et la police sur votre trace. Je vais aller leur dire ce qu'il y a derrière vos actes ».

« Et qui a-t-il derrière ? » S'enquit Rama Tura.

La femme avala. Elle sembla se reprendre.

« Le Majii », dit-elle.

Rama Tura sembla avoir été frappé.

« Ainsi vous l'avez découvert », marmonna-t-il d'une voix rauque.

« Cela, dans la tournure, eut un profond effet sur la Rani, car il était évident maintenant que sa conception première avait seulement été une affreuse suspicion, mais ces mots de Rama Tura l'avaient convaincue qu'elle avait deviné la sinistre vérité.

« Saisissez-le ! » Dit-elle d'une voix stridente à ses deux compagnons. « Si maintenant il est mis hors d'état de nuire, cela sauvera de considérables vies ! »

Rama Tura se redressa dans son lit. Son corps était une pitoyable file d'os. Son cou ressemblait à une fine racine noueuse et brune. Il était entièrement hideux à voir.

« Je crains », dit-il, « que j'aurai à faire une démonstration ».

Il resta assis parfaitement tranquille après cela, et si en premier il avait été un vieux sorcier brun, malsain, il l'était encore plus maintenant, semblant émaner une aura de l'indescriptible.

L'odeur d'une tombe entra dans la pièce, la très réelle bien que relativement impossible sensation qui viennent à ceux qui se trouvent en présence de ceux qui viennent de mourir.

La Rani lutta visiblement contre cette sensation.

« Vieux bussard ! » Claqua-t-elle. « Vous avez utilisé ce truc toute votre vie. Bien sûr vous êtes bon en la matière ! »

Rama Tura ne dit rien. Ses yeux ne bougeaient pas. Sa bouche ne s'était pas fermée.

Soudainement, dans le coin éloigné de la pièce apparut une chose incroyable, un monstre informe, un fantastique ogre.

La Rani, ses deux gardes, le regardèrent. La lumière de la lampe de chevet atteignait difficilement ce coin, et ils ne purent pas discerner l'identité véritable de la chose, à part que c'était une créature possédant des yeux, et si grande qu'elle pouvait avoir des difficultés à venir entièrement dans la pièce.

L'air dans la pièce commença à changer, à prendre une odeur définie, vague, répulsive, un peu chaude, qui pourrait être le souffle de l'horreur qui était apparue si étrangement et qui les regardait.

« C'est mon serviteur », dit la face morte de Rama Tura d'une voix atone. « C'est ici dans un but ».

La Rani continua à dévisager.

« C'est mon garde, » dit l'homme à nouveau dans le lit, se référant à la chose dans la porte. « Mon maître, le Majii, me l'a prêté. Il fait d'étranges choses aux gens ».

Comme pour vérifier ses mots, les deux gardes firent une chose ahurissant et incroyable. Ils présentèrent leurs propres revolvers sur leurs propres têtes et calmement se suicidèrent. Un simple long souffle pouvait avoir été émis sur le temps que le premier touche le plancher et que l'autre le suive.

La Rani émit un chuintement d'horreur, se retourna et s'enfuit sauvagement. Elle ne passa pas par la porte et la chose qu'elle pouvait voir là, mais par une autre porte, qu'elle ouvrit avec frénésie, se retrouvant dans un salon, un luxuriant parloir.

Elle plongea dedans et frappa contre une autre porte, qui n'était pas verrouillée et la laissa, chanceusement, sortir dans le couloir, duquel une cage d'ascenseur qui passait la transporta, silencieuse et frémissante, dans la rue.

La nuit l'engloutit.

Traduction terminée le dimanche 11 février 2001.

Chapitre 3

L'ELU DU MAJII

Le matin suivant, les journaux firent une grosse esbroufe. Les Unes disaient :

DES BANDITS ATTAQUENT RAMA TURA

Raid sur les Quartiers du Mystérieux Mystique
Une Paire de Morts en Résulte

La nuit dernière, deux voleurs allégués ont été tués dans l'appartement d'hôtel de Rama Tura, homme de puissances étourdissantes. Suivant Rama Tura, la tuerie suivait une terrible empoignade entre trois assaillants, dont une femme, qui s'est échappée.

Ce récit a été corroboré par le serviteur de Rama Tura, et l'employé d'hôtel, qui fut lui-même forcé de guider les bandits aux appartements de Rama Tura.

Il y avait plus sur le sujet, un résumé détaillé des efforts de banditisme comme les relatait Rama Tura, et c'était un récit convaincant, parfaitement logique.

Le motif, suivant Rama Tura, était le désir de la part des voleurs à le forcer à révéler comment il faisait des joyaux d'insignifiants cailloux et de morceaux de verre.

Au centre de la première page d'un des journaux il y avait un cadre, de nature éditoriale, discourant du mystérieux Rama Tura, et de ses pouvoirs. Il était intitulé :

QU'EST-IL ?

Rama Tura est venu aux Etats Unis, d'Orient, d'une province montagneuse et sauvage appelée Jondore.

Rama Tura prend des cailloux et fait des diamants, des rubis, des émeraudes. Des experts en joaillerie qu'ils étaient sans aucun doute authentique. Ils appuient leurs jugements en achetant les pierres.

Un tiers du prix de vente de ces pierres vont à une œuvre de charité américaine. Deux tiers vont à un fond de charité administrée à Jondore, le pays natal de Rama Tura. Rama Tura lui-même ne prend pas d'argent.

Quel sorte d'être est ce Rama Tura ? Est-il un simulateur ?

Ce papier avait trois des plus grands experts joailliers ayant établi comme authentique la production de Rama Tura.

Comme Rama Tura fabriquait-il ses joyaux ? S'il utilise de duperies, le plus grand des sceptiques est leurré.

Rama Tura clame être un disciple du Majii. Le Majii était un affreux chef de guerre qui vivait il y a trente siècles et a conquis la plus grande partie de Orient actuel. Le Majii était un magicien qui savait se ramener à la vie après avoir été tué sur les champs de bataille. Il pouvait occire des milliers d'un regard. Il était cruel.

Les historiens croient que le Majii est un mythe.

Mais Rama Tura n'est pas un mythe. Qu'est-il au juste.

Certains autres journaux suivaient la même veine, élaborant sur la personnalité particulière de Rama Tura, et même un parla de l'étrange fait que

Rama Tura avait apparemment été amené de Jondore aux Etats Unis dans un cercueil.

Plus loin, un article établissait que Rama Tura dormait dans son cercueil, et disait venir en vie pour des occasions spéciales uniquement. Mais la police discréditait cela en établissant que Rama Tura était dans son lit quand les voleurs se sont introduits chez lui.

Un autre journal relia le vol avec la tuerie dans le métro, relevant que les deux voleurs tués dans l'appartement de Rama Tura étaient de la même nationalité que ceux tués dans le métro, nommés Jondoréens.

La police suggéra qu'il ait pu y avoir une querelle antérieure au vol, mais ne pouvaient pas dire comment une telle chose était arrivée.

Plusieurs journaux étalaient de discrètes publicités cet après-midi.

RAMA TURA APPARAITRA CE SOIR
AU TEMPLE NAVA

Pour ceux qui lisaient cela, et qui avaient suivi l'affaire dans les journaux, l'article signifiait que Rama Tura allait, cette nuit, faire des joyaux de simples articles au Temple Nava.

Le Temple Nava n'était pas un bâtiment en soi, mais un établissement à l'étage supérieur d'un bâtiment de Parc Avenue qui n'avait rien d'exceptionnel.

Il avait été créé par un culte de riches adeptes exaltés qui avaient été, lors de la venue de la dépression, trop occupés pour s'adonner à des fantaisies.

L'ameublement , très riche, était intact – personne ne pouvait être trouvé avec assez d'argent pour acheter de telles pacotilles – lorsque Rama Tura le loua et commença à se faire connaître des New-Yorkais.

L'hyper chic Temple Nava était le lieu de rassemblement de la plupart des nababs de la métropole cette nuit. Il y avait de nombreux scientifiques et experts joailliers. Rama Tura invitait à démontrer la supercherie.

Il y avait aussi de nombreux amateurs de sensations, mais ces fretins n'étaient même pas admis dans le bâtiment. Des policiers dirigeaient le trafic, et pour entrer dans les locaux, on devait exhiber un laisser passer portant des symboles cabalistiques. Ceux-ci avaient été donnés en main propre par des agences de détectives embauchées par Rama Tura.

C'est une chose commune pour les dames de porter des gants toute l'année, ainsi la présence d'un tel recouvrement sur les mains d'une femme qui présentait une carte n'attirait aucune attention indue. Personne, bien sûr, n'imaginait que les gants recouvraient des ongles bleus.

La dame elle-même obtint une bonne part d'attention. Une robe noire formelle lui donnait une silhouette remarquable, et le regard de ses grands yeux bruns était froid et distant dans un visage qui aurait pu être la perfection s'il n'y avait une certaine sévérité sur sa bouche.

Ses manières suggéraient quelqu'un engagé dans une mission qui pouvait ne pas être exactement plaisante. Elle avait une peau olivâtre.

Sa carte était satisfaisante, et elle fut admise.

Peu après, une douairière colérique se plaignit qu'elle avait perdu sa carte d'invitation, peut-être par un voleur. Par bonheur elle était bien connue, et fut de toute façon admise.

Raide dans le Temple Nava se tenait la femme avec la figure remarquable et les manières déterminées.

Ne nombreux hommes la virent et l'admirèrent. D'autres la virent et semblèrent avoir vu un tigre en colère se promener dans leur territoire. Ces derniers étaient des aides de Rama Tura. Il semblaient y avoir un nombre incroyable d'entre eux. Un se précipita pour se présenter lui-même devant Rama Tura.

Rama Tura venait juste d'être transporté dans le Temple Nava dans un grand cercueil noir, et il était en train d'être photographié par des photographes de presse.

Il était pleinement visible que les cameraman considéraient l'histoire du cercueil comme une supercherie ridicule, mais ils faisait une bonne matière pour leurs journaux, et ils avaient l'ordre de prendre les photographies.

Le porte-parole fit de furtifs signaux, et les photographes furent expulsés.

Tout ce temps, Rama Tura était resté dans le cercueil, tel un homme mort. Certains des photographes l'avaient touché et il avait semblé plutôt froid et sans vie.

Le porte-parole se pencha au-dessus du cercueil et dit, « La Rani est ici ».

Rama Tura ouvrit ses yeux. Il ouvrit sa bouche et la laissa ouverte.

« Je le sais », dit-il dans la langue de Jondore.

« Quelqu'un vous l'a déjà dit ? » Déglutit le porte-parole.

« Non », dit Rama Tura. « Je sais tout ».

Il ne sembla pas possible de réfuter cela, aussi le porte-parole déglutit-il plusieurs fois.

« Nous ne lui avons pas fait peur à New York », remarqua-t-il. « Elle est ici parce qu'elle a l'intention de créer plus de problèmes ».

« Elle a assez de cran pour y aller hardiment », dit Rama Tura.

« Il y a des policiers », rappela l'autre. « Elle espère qu'ils la sauveront ».

« Elle à tort », entonna l'autre.

Le porte-parole se tortilla mal à l'aise. Mais elle est la Rani… »

« Le Majii, mon maître, a attendu trente siècles pour ce qu'il est en train de préparer à faire », murmura Rama Tura. « Le Majii a un plan d'une telle ampleur que tu ne pourrais pas même le comprendre, mon serviteur. Si la Rani insiste à intervenir, elle doit être écartée. Personne ne peut interférer ».

Le porte-parole opina, puis posa une question très naturelle. « Comment ? »

« Ma magie prendra soin de cela », l'avisa Rama Tura.

Un peu plus tard, Rama Tura fut transporté sur le plancher du Temple Nava par six forts hommes de Jondore qui étaient nus au-dessus de la taille. C'était une entrée très remarquée.

Rama Tura, fut-il développé, n'exécutait pas ses exploits sur quelque chose d'aussi prosaïque qu'une scène, mais au centre du plancher. Des sièges confortables pour les spectateurs, qui plus tard, peut-être, deviendraient des clients, avaient été disposés près de l'espace ouvert.

Un grand tissu circulaire écarlate fut amené et placé sur le sol, et Rama Tura fut soulevé de son cercueil comme une boîte et placé dessus.

Très lentement, comme quelque chose revenant de la mort, Rama Tura se mit sur ses pieds. Il commença à parler d'une voix creuse, macabre. Il utilisait, cependant, un excellent anglais.

« Je ne vais pas vous ennuyer avec un monologue mystique », dit-il à l'assistance. « Vous ne me croiriez probablement pas, de toute façon. Je ne prend pas garde que vous croyez que je suis un fakir et un illusionniste, car cela n'a pas d'importance ».

Il se tourna lentement, comme une machine, pour examiner ceux rassemblés dans le Temple Nava. Ses yeux étaient d'étranges disques bruns dans son gros crâne brillant. Plusieurs personnes frissonnèrent.

« Peut-être », continua Rama Tura, « que certains d'entre vous se sont demandé pourquoi l'Inde a toujours été le foyer mondial d'un trésor de pierres précieuses, car vous tous avez dû entendre parler des fabuleuses collections des Rajahs. C'est parce que les joyaux ont une signification en Orient, une signification qui remonte à quelques trente siècles, à un être fabuleux connu comme le Majii. Le Majii pouvait faire toute chose ».

Il s'arrêta comme pour se remémorer cela.

« Toute chose », répéta-t-il. « C'est mon opinion que le Majii était la base de l'histoire bien connue d'Aladin et la lampe. Le Majii était réellement le génie qui apparaissait quand Aladin frottait la lampe. En d'autres mots, ce conte que l'on pense être fiction est vraie ».

Il s'arrêta à nouveau.

« Mais cela n'est pas plus ici que là. Je n'essaierai pas d'expliquer mes méthodes, excepté pour vous dire une chose que je sais que vos esprits sont trop peu développé que pour comprendre. Vous ne voulez pas croire que des pensées peuvent être converties en matière, que l'essence de l'esprit est suprême, au-dessus de tout. Alors que c'est la vérité vraie et le fondement des ainsi appelés

miracles.

« Vous trouvez cela difficile à croire. D'accord – n'y croyez pas. Les primitifs ne peuvent pas comprendre comment un mélange de peintures bleue et jaune produit une peinture verte, ne possédant pas la science de la lumière. Il c'est que cela est. Vous allez me regarder et savoir que je crée des joyaux d'une façon que vous ne pouvez pas comprendre ».

Cette longue harangue fut reçue avec grand intérêt, et tandis qu'il parlait, les assistants de Rama Tura avaient encerclé le groupe, les yeux alertes, et avaient trouvé deux personnes essayant d'utiliser subrepticement des caméras miniatures.

Ces individus furent conduits dans la pièce d'entrée et à leurs grands embarras, requis d'ouvrir leurs caméras.

Quelque chose de vague et lourd remplit l'atmosphère de la pièce. C'était une odeur, ayant la senteur moisie d'une tombe. L'audience se tendit.

« Quelqu'un veut-il m'apporter un objet que je convertirai en pierre précieuse ? » Requit Rama Tura. « Des matières dures et cristallines conviennent le mieux. Des joyaux artificiels sont excellents. D'autres choses requièrent trop de temps et d'efforts.

Quelqu'un s'approcha rapidement et offrit une grande pierre rouge imitée. Le propriétaire admit que celle-ci avait été acheté dans un magasin bon marché cet après-midi .

« Faites-en une perle », souffla quelqu'un.

Rama Tura tenait la fausse pierre en coupe dans la corbeille d'os qu'étaient ses mains.

« Non », dit-il. « Les perles sont une production animale, ou plutôt, la sécrétion d'une huître malade, et pas de vrais joyaux ».

Rama Tura entra alors en action . Ceux dans l'assemblée qui étaient déjà venus commencèrent à souffler à leurs compagnons, donnant des informations d'avance de ce qui se passait. Une ou deux femmes se plaignirent avec difficulté à une personne accompagnatrice de l'odeur indéfinissable qui alourdissait l'air.

Deux énormes, sombres, Jondoréens apportèrent, dans un cube, une substance qui ressemblait à une brique réfractaire ordinaire et le déposèrent sur un trépieds métallique qui arrivait à la ceinture de Rama Tura. Sur celui-ci, le faux joyaux fut placé.

Rama Tura commença à fixer l'imitation de pierre précieuse. La manière de cette fixation avait quelque chose d'énervant. Ses yeux semblaient sur le point de sortir de sa tête. Ses lèvres minces comme du papier se tordirent au-dessus d'une affreuse petite dent qui était vraiment aux derniers stades de la pourriture.

Une personne impressionnée dans l'assistance souffla, « S'il est un tel prodige, pourquoi ne pense-t-il pas à se faire une nouvelle dentition.

Si Rama Tura entendit cette allusion à sa dent, il n'en montra aucun signe. Il était passé par tous les stades d'un homme dans une terrible agonie. Il gémissait, marmonnait, grimaçait. Il saisit la fausse pierre précieuse à plusieurs reprises et la réchauffait dans ses paumes.

Soudain il émit un sifflement rauque.

L'audience devint conscient que des courants d'étranges vapeurs étaient éparpillées de différentes parties de la pièce, et flottaient en direction de Rama Tura. Les choses ressemblaient à des traînées de fumées colorées.

Les fumées commencèrent à s'agglutiner autour du cube noir sur lequel gisait la pierre. Elles s'entassaient, s'épaississaient là. Un affreux craquement et crépitement emplit toute la pièce.

Ceux qui avaient des appareils photos miniatures commencèrent à faire follement des photos.

L'amas de vapeurs autour de la pierre précieuse commença à rougeoyer. Il devint de plus en chaud, donnant une lumière aveuglante comme le rougeoiement d'un arc électrique. Tout le monde dans la pièce sentait distinctement l'effroyable chaleur.

Puis la chaleur mourut, le rougeoiement disparut, les yeux endoloris pouvaient voir le bloc de brique réfractaire sur son socle.

Un magnifique diamant non-taillé, aussi grand qu'un œuf de pigeon, se tenait

sur la brique réfractaire.

Rama Tura dit calmement, « Ainsi est le pouvoir de la concentration de la pensée ».

Un homme de Jondore dans une robe soyeuse plaça la gemme dans une boîte de satin et passa parmi l'auditoire pour la montrer, faisant de petits discours indiquant qu'elle était à vendre, et qu'un tiers du produit irait à une de charité américaine, deux tiers au fond d'administration de charité de Jondore.

Le dernier fond, fut-il expliqué, était dirigé par des personnes éminentes de Jondore.

Plusieurs experts joailliers étaient présents. Ils passèrent des tests à la pierre précieuse. Tous eurent la même opinion.

« Authentique, indubitablement », admirent-ils. « Blanc-bleu, et presque parfaite ».

De façon inattendue, une femme s'érigea dans l'assemblée.

« Laissez-moi voir ce joyau ! » Commanda-t-elle sourdement.

C'était la Rani. L'homme avec la gemme se prosterna et s'exécuta. Il laissa la femme examiner la babiole. Elle fit cela avec une loupe.

L'observation eut un effet remarquable sur elle. Elle agita ses bras et cria pour attirer l'attention.

« Police ! » Hurla-t-elle. « Arrêter ce Rama Tura ! »

Tous les yeux dans Temple Nava étaient fixés sur elle maintenant. »C'est un démon ! » Hurla la femme. « Il est en train de faire quelque chose qui menace vos vies ! Il est en train de comploter un meurtre de masse ! »

Elle regarda la foule, et ce qu'elle vit là ne la satisfit pas. L'expression de la plupart des visages disait qu'ils pensaient qu'elle était juste une femme hystérique.

« Fous ! » Cria-t-elle. « Rama Tura est en train de faire quelque chose qui causera la mort de nombreuses personnes dans cette pièce ! »

D'où il se tenait au centre de l'espace ouvert, Rama Tura commença à psalmodier des mots à l'intonation basse.

« C'est une malheureuse et je m'excuse pour elle », dit-elle. Elle souffre d'une forme de folie de la pensée répandue parmi le peuple de mon pays ».

Alors Rama Tura avança. Il venait lentement, et il ressemblait beaucoup plus à un hideux cadavre se déplaçant à travers les ficelles manipulées d'un médium.

La Rani le regarda. Il y avait de l'horreur dans ses yeux. Elle tremblait. Elle tenait toujours le joyau, mais il tomba de ses mains, roula en dessous du siège et il y eut une bousculade comme plusieurs essayèrent de le saisir.

Soudainement, la Rani cria, et chaques muscles de sa silhouette svelte semblèrent lâcher et elle s'effondra dans le bas-côté.

Rama Tura s'arrêta où elle était.

« C'est trop moche », dit-il en anglais. « Son aliénation est fort avancée et elle va maintenant mourir ».

Traduction terminée le dimanche 18 février 2001.

Chapitre 4

L'HOMME SUR LA CIVIERE

L'après-midi du jour suivant, deux hommes étaient penchés sur la Rani. L'un était petit, gris, complètement habillé de blanc. L'autre était un lourdaud avec une gentille face de dogue.

La femme gisait dans une pièce presque nue, impeccablement propre, remarquablement blanche. Son lit était haut. Elle s'agitait de temps en temps.

Les hommes semblaient être en train d'administrer des stimulants afin de tenter de la faire parler. Ils s'inclinèrent lorsque la femme fit quelques borborygmes.

« Doc Savage ». Seuls les deux mots étaient compréhensibles, et un moment plus tard, elle leur dit à nouveau, « Doc Savage ».

Le petit homme grisonnant se raidit.

« Tu as fait appel à lui ? » Demanda-t-il à l'autre.

Le lourd acquiesça. « Par téléphone. Il est en route ».

Ils échangèrent des hochements de têtes, et lorsque la femme ne dit plus rien, ils s'éloignèrent sur le côté, comme s'il était possible à leurs voix de la perturber.

« Ce cas est étrange », dit l'un.

L'autre gronda. « Elle appelle le bon individu pour trouver ce qui ne va réellement pas avec elle ».

Le petit homme grisonnant sourit à son compagnon. « Vous avez une part dans son éducation, non ? »

Le poids lourd opina. Il était à la tête de l'institution, l'un des plus grands hôpitaux consacrés à la psychiatrie de la ville, peut-être du monde.

« Doc Savage a étudié sous ma direction », admit-il. « Mais c'était il y a des années. L'homme m'a dépassé de loin - dépassé tous ceux que je connais, en la matière. C'est un génie mental ».

Un infirmier apparut avec ces mots, « Doc Savage est arrivé ».

« Vous l'avez déjà vu ? » Demanda l'homme lourd au grisonnant.

« Non ».

« Attends-toi à une surprise. C'est un homme qui vaut le coup d'œil ».

L'homme qui entra dans la pièce peu après semblait de taille gigantesque lorsqu'il fut dans l'embrasure de la porte, mais il y eut une remarquable illusion de rétrécissement lorsqu'il avança.

C'était dû à la symétrie du remarquable développement musculaire, et une constitution même qui en faisait un homme de stature ordinaire jusqu'à ce qu'il se trouvât près d'un objet avec lequel sa stature pouvait être comparée.

Plus inhabituel encore était sa peau, d'une fine texture et de couleur de bronze. Ses yeux étaient la troisième de ses caractéristiques uniques - ils étaient comme des mares de paillettes d'or, toujours en mouvements.

C'était un homme dont l'apparence seule ferait ressortir immédiatement de la multitude. Bien que son habillement fut ordinaire, ne démontrant pas le moindre indice d'un aventurier.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? » Demanda le nouvel arrivant d'une voix chaude et modulée.

« Cette femme, Docteur Savage », montra l'homme grassouillet. « Elle a prononcé votre nom il y a peu».

Les deux hommes, le replet et le mince grisonnant, se mirent à faire un résumé détaillé de leurs observations du cas. La femme avait été amenée lors de la nuit précédente du Temple Nava, où elle s'était évanouie au milieu d'une tirade contre le mystérieux Rama Tura, qui remplissait les colonnes de publicité des journaux en faisant des diamants de choses sans valeurs.

La femme avait d'abord semblé souffrir d'une faiblesse ordinaire, mais

ensuite, il avait été découvert qu'elle ne répondait pas aux réactions et stimulants habituels.

« Il ne semble pas y avoir le moindre problème organique », expliqua l'homme grassouillet. « Pour dire la vérité, je suis subjugué ».

A ce point, la discussion devint entièrement technique, entrant dans des terminologies qui auraient été de l'hébreu pour un auditeur peu versé.

« Je vais l'examiner », dit Doc Savage.

Exactement une heure et trente-huit minutes plus tard, il terminait une analyse microscopique de fluide spinal, accomplissant le travail dans le laboratoire finement équipé qui faisait partie de l'hôpital.

L'homme de bronze avait une demi-douzaine d'observateurs, spécialistes dans ce domaine, qui saisissait l'opportunité d'observer un maître au travail.

Complètent son propre examen, Doc Savage permit à chacun des spectateurs d'examiner son extrait.

« Vous avez vu ceci et les autres tests », dit-il. « Qu'en concluez-vous ? »

« Pratiquement normal », dit l'un.

« Exactement », agréa l'homme de bronze, « En accord avec tous les tests conventionnels, il n'y a absolument rien qui va de travers avec cette femme ».

Un commença, « Son cœur et sa respiration… »

« Symptômes », lui dit Doc, « Elle respire doucement parce qu'elle ne bouge pas, et le battement du cœur est un peu accéléré dû à son état mental »,

« Alors vous pensez… »

« Ses troubles sont entièrement mentaux », dit Doc. « En fin de compte, le siège de son mal se trouve dans son cerveau ».

« Un désordre mental… »

« Pas au sens conventionnel », répliqua Doc. « Nos tests nous auraient révélé cela. C'est quelque chose d'autre ».

L'homme de bronze s'éloigna du microscope.

« Cette femme a été apportée du Temple Nava, comme je comprends », dit-il. « Elle a répété mon nom, et ainsi j'ai été appelé. Est-ce exact ».

« Correct », lui fut-il dit.

« Est-ce que quelqu'un a essayé de la voir ? »

« Personne ».

« Je vois ».

Un moment plus tard, un son léger devint audible, une douce et basse trille, dont les vibrations grimpaient et descendaient l'échelle musicale, et qui ne semblait pas venir d'un point particulier.

Certaines des personnes présentent montrèrent leurs surprises. Ils ne savaient pas que c'était le son de Doc Savage, une petite chose inconsciente qu'il faisait lors de stress mental.

« Vous avez une réflexion ? » Demanda quelqu'un qui avait déjà entendu le son auparavant, c'était l'homme bedonnant, et qui savait ce qu'il signifiait.

« J'ai »n admit l'homme de bronze. « C'est plutôt fantastique, mais c'est possible ».

« Voulez-vous expliquer votre pensée ? » Lui fut-il demandé.

« La chose n'est guère en accord avec les théories médicales », dit l'homme de bronze lentement. « C'est seulement une théorie, plutôt dingue, basée sur des études que j'ai une fois faites en Orient. Si c'est vrai, c'est une chose plutôt hideuse à contempler ».

Les auditeurs semblaient plutôt désappointés.

« Nous allons de nouveau examiner la femme », dit Doc.

Ils entrèrent dans la chambre remarquablement blanche qui avait contenu la femme.

L'interne masculin qui avait été laissé près de la patiente gisait sur le sol. Il était pleinement visible qu'il avait été assommé d'un coup sur la tête.

La femme était partie.

La nuit était presque tombée lorsque Doc Savage traversa le hall à l'ameublement moderne du gratte-ciel qui abritait son quartier général de New York et entra, par ce qui paraissait être une partie d'un panneau mural, dans son

ascenseur privé.
L'élévateur l'éleva pendant un moment à une vitesse terrifiante, puis s'arrêta si abruptement que l'homme de bronze continua à s'élever de quelques pouces, puis retomba sur le sol. Il sortit au quatre-vingt-sixième étage, et approcha une porte pleine qui arborait, en petites lettres de bronze :

CLARK SAVAGE, JR.

Avant que Doc Savage n'atteigne la porte, elle s'ouvrit sans aide visible – un phénomène mécanique qui s'accomplissait grâce au support de disques radioactifs dans sa poche et un électroscope sensible, relié à des relais.
L'ouverture de la poche laissa sortir des sons qui ressemblaient à une émeute miniature.
Tu vas manger le reste de cette pomme, ou je te dépiaute vivant ! » Peinait une voix criarde et enragée.
Des chaises se déplacèrent. Des coups claquèrent. Il y avait des halètements, des grognements, des souffles courts.
Doc entra dans la pièce.
Les combattants étaient en train de se tourner autour prudemment. Chacun avait fait quelques dommages à l'autre. Cela aurait pu sembler étrange, du fait que l'un était élancé, mince de taille, tandis que l'autre était un colosse de cent trente kilos dont il était concevable qu'il puisse être pris par erreur pour un grand singe.
L'homme élancé était « Ham », parfois désigné comme le Brigadier Général Théodore Marley Brooks, le plus astucieux des avocats et le mieux habillé jamais sorti de Harvard.
Le singe humain était le Lieutenant Colonel Andrew Blodgett Mayfair, fameux chimiste industriel mondial, mieux connu comme « Monk ».
Ces deux-là étaient membres d'un groupe de cinq hommes remarquables depuis longtemps associés avec Doc Savage dans sa remarquable carrière d'aider ceux qui ont des ennuis et redresser les torts.
Selon toutes apparences, Monk et Ham étaient entraîné dans l'un de leur plus violente scène de leur querelle éternelle. Personne ne pouvait se rappeler l'un ayant dit un mot civilisé à l'autre, mais ce n'était qu'occasionnellement qu'ils en venaient aux coups.
« De quoi s'agit-il cette fois ? » Demanda Doc Savage d'un ton qui ne montrait aucun intérêt particulier.
« Cet avocassier ! » Monk dirigea un pouce vers Ham. « Il a essayé de nourrir Habeas d'une autre de ces pommes remplies avec du poivre ».
« Je veux dissuader Habeas de voler dans les poches de ma veste ! » Grinça Ham.
« Tu vas manger cette pomme toi-même ! » Lui assura Monk.
Habeas Corpus, objet de la mêlée, était sous une chaise, le long groin et les énormes oreilles dépassant. Les oreilles d'Habeas étaient si grandes qu'il était douteux qu'il ait pu les mettre sous la chaise sans difficulté. Habeas était le cochon de Monk.
Doc Savage dit « Est-ce qu'un peu d'action pourrait vous intéresser, Messieurs ? »
La brusquerie avec laquelle Monk et Ham mirent de côté leur querelle privée était donné. Leurs empoignades n'étaient rien de plus qu'un amusement habituel, même s'il semblait qu'ils essayaient de se tuer l'un l'autre.

Doc Savage expliqua à propos de la femme à l'hôpital, répétant exactement ce qui avait été dit.
« C'est étrange », marmonna Monk lorsque l'homme de bronze finit.
« C'est », agréa Doc, « plus que cela. Quelqu'un a fait quelque chose à cette femme, quelque chose d'horrible. Peut-être que cela a été fait pour clore sa bouche. Il peut être concevable que cela ait été fait pour la tuer ».
« Qu'est-ce que c'était ? » Demanda Monk. Monk avait une petite voix enfantine qui sonnait de manière ridicule pour quelqu'un d'aussi costaud.
« Je ne désire pas encore en parler », lui dit Doc. « En fait, il est

douteux que mon explication puisse être émise suffisamment clairement pour que tu acceptes vraiment que la chose que je pense être arrivé soit possible ».

« Hum », dit Monk.

Ham murmura. "Je parie que nous allons nous mêler à cette affaire ? »

« En effet », lui dit Doc. « Avez-vous remarqué, jusqu'à la nuit dernière, que différents hommes bruns à l'aspect étrange rôdaient dans les rues autour de ce bâtiment ? »

« Hein ? » Explosa Monk.

« Ils étaient là », dit Doc. « Je les ai observés un certain temps, secrètement, mais il n'y avait rien qui montrait qu'ils étaient en train de nous observer. Ils ont disparu la nuit dernière, environ une heure après le moment que cette femme fut affligée à la séance de création de gemme du mystérieux Rama Tura ».

Ham alla à la table massive ouvragée qui était une partie de l'ameublement de la salle de réception, et saisit une canne noire à l'aspect innocent. Il la sépara près de la poignée suffisamment que pour montrer qu'en réalité c'était une canne-épée.

« Des hommes bruns », dit-il. « Suivant les récits des journaux, ce Rama Tura est aussi un homme brun ».

« Exactement », agréa Doc.

« Il commence à sentir comme une manigance d'un certain genre », dit Monk, à la petite voix.

Monk fut près de ne pas obtenir son entrée dans le Temple Nava de Rama Tura, à la séance de création de joyaux, cette nuit, simplement parce qu'il s'était vêtu lui-même, largement pour dégoûter Ham, aussi peu soigné qu'il le pouvait.

Son habit était une horrible chose ample à carreaux qui avait été déteinte et brûlée par des produits chimiques de laboratoires durant ses expériences. Il ne s'était pas rasé.

Ils s'étaient assurés indirectement des cartes d'entrée, par l'entremise de personnes riches que Doc Savage connaissait. Monk argua. Finalement, il fut admis.

Ham n'eut cependant aucun problème. Ham avait sa tenue vestimentaire parfaite. Il portait un costume complet, et plus d'un homme, ayant un œil sur l'habillement, le regarda avec envie. Il avait sa canne-épée noire.

Ils attendirent avec le groupe devant les ascenseurs, et jamais ne regardèrent vers la porte. L'auraient-ils fait, qu'ils auraient pu voir Doc Savage parmi la foule de curieux qui n'étaient pas admis.

L'homme de bronze ne détonnait pas de la foule de sa façon habituelle. Il portait un léger pardessus enveloppant, un chapeau-claque à large bord et des lunettes. Il marchait avec un dos rond. Il n'y avait pas suffisamment de lumière pour montrer la couleur bronze de sa peau.

Doc s'éloigna du voisinage, et peu après, cherchait dans le coffre d'un grand roadster. Lorsqu'il quitta le véhicule, il avait une boîte de métal plus grande qu'une valise.

Il alla à l'arrière du bâtiment qui abritait le Temple Nava. Comme il l'espérait, il y avait une entrée de charge, qui était déserta à cette heure. Le travail de venir à bout du pesant verrou lui fit perdre quelque temps.

Il ferma prudemment la porte derrière lui, transportant toujours sa caisse de métal, et un des ascenseurs de marchandises le transporta jusqu'au Temple Nava. Il actionna les contrôles lui-même.

L'ascenseur de fret admit Doc dans un couloir grossier, dont un coude donnait sur Temple Nava. Il y avait un garde devant la porte, un mince homme basané de Jondore.

Il se tenait là où il ne pouvait pas voir les ascenseurs de fret, et il y avait tant de bruit dans Temple Nava – le bavardage de la foule – qu'il n'avait pas entendu arriver la cage.

Doc Savage bougea à travers l'obscurité jusqu'à ce qu'il se trouve près du garde. Puis Doc mit soigneusement les muscles de sa gorge et de sa nuque. Il avait appris la ventriloquie jusqu'à ce qu'il soit un expert correct. Il parlait aussi la langue de Jondore, qui était plutôt commune en Orient.

Le garde sembla assez surpris lorsqu'une voix gutturale de l'intérieur du

temple sembla appeler, « Toi, à la porte arrière – vient ici un moment ».

Le garde s'éloigna, obéissant à la semonce. Doc se faufila à l'intérieur. Quand le garde revint, semblant éberlué, Doc Savage était sur la scène qui se trouvait à un bout du temple, mais que Rama Tura n'utilisait pas pour sa démonstration présente. La scène était sombre, déserte, avec les tentures fermées.

Doc Savage monta avec sa boîte de métal. Quelques minutes plus tard il était fort élevé du sol, accroché précairement, coupant un trou rond dans la tenture. Il avait tiré la boîte de métal jusqu'au perchoir avec une corde solide, maintenant il l'ouvrit et en sortit une petite caméra de cinéma qui différait d'autres caméras dans le sens où elle avait une lentille de plusieurs la taille habituelle.

Doc la suspendit en face du trou, la laissant là. Elle ne fit pratiquement bruit lorsqu'il la mit en marche. Le magasin du film était très grand, et tournerait plus d'une heure, prenant des images à travers une lentille si rapide qu'elle fonctionnerait dans une luminosité un peu moindre que celle donnée par une chandelle.

Doc coupa ensuite un trou pour ses propres yeux.

Rama Tura commençait juste le discours qui précédait sa performance, utilisant la même tendance d'annonces, si pas les mêmes mots qu'il avait employé la nuit précédente.

Monk et Ham – Monk avait géré cela – occupaient des sièges adjacents. Comme c'était probable, la ligne des propos de Rama Tura n'eut pas de prise sur Ham. Elle le frappa un peu mieux que les boniments d'un astrologue à un coin de rue. Ham retroussa une lèvre.

« Il semble plaire au reste de ses chemises amidonnées », lui dit Monk dans une scène de chuchotement. « Tu le sembles aussi ».

Ham amena sèchement un pied sur le cou-de-pied de Monk. Ordinairement, Monk aurait souffert en silence. Cette fois il ne le fit pas. Il émit un barrissement de douleur qui fit bondir hors de leurs sièges confortables au moins une douzaine de personne.

Immédiatement, deux hommes enrubannés de Jondore s'approchèrent de Monk, affichant des froncements désapprobateurs.

« Ils vont essayer de me jeter dehors », présuma Monk.

« J'espère qu'ils le feront », répliqua Ham lugubrement.

Mais les deux hommes de Jondore prirent seulement une position près de Monk et Ham et restèrent là.

Rama Tura poursuivit son monologue. Les lumières blanches dans la place avaient été éteintes et des rouges avaient été allumés, rendant l'atmosphère plus étrange.

Rama Tura n'était pas encore au point d'appeler pour changer des imitations de gemmes en véritables pierres lorsqu'il y eut une agitation à travers le temple.

Quatre hommes de Jondore, en turban, apparurent, portant une civière sur laquelle il y avait une forme enveloppée dans un habit qui ressemblait à un morceau de la draperie du temple. La civière fut transportée à travers la sortie.

« Un millier de pardons », dit Rama Tura. « C'est simplement quelqu'un qui s'est évanoui et est transporté à un hôpital ».

Monk agrippa le bras de Ham, souffla, « Hé ! Ils transportent cela de l'arrière de la scène ! Doc était là derrière ».

« Nous avions une meilleure vue de l'intérieur », dit Ham en grimaçant.

Ils hissèrent leurs cous – et virent quelque chose. Un coude mâle nu était partiellement visible sous la draperie qui couvrait la forme sur la civière. La peau de ce coude avait une teinte de bronze prononcée.

« Doc ! » S'étrangla Monk.

Tous deux, le chimiste au physique ingrat et l'avocat bien habillé entreprirent un mouvement en direction de la porte. Ils gardèrent leurs mains près de leurs holsters, où nichaient de petits pistolets-mitrailleurs qui étaient chargés avec les ainsi appelées « balles de miséricorde », des plombs qui produisaient une rapide inconscience sans faire plus que des blessures superficielles.

Ils ne furent pas molestés. Ils furent poussés dans l'ascenseur dans lequel la civière avait été déposée. Outre eux-mêmes et la forme sur la civière, il y

avait seulement les quatre hommes de Jondore.

Monk sortit son pistolet-mitrailleur et l'agita négligemment.

« Levez-les ! » Dit-il aux hommes de Jondore.

Ils le regardèrent. Mais ils levèrent leurs mains.

Ham ferma la porte de l'ascenseur, manœuvra les contrôles de telle façon que la cage tomba de plusieurs étages, puis s'arrêta.

« Maintenant nous allons voir ce qui est arrivé à Doc », dit-il sinistrement.

Il tira la draperie en arrière.

L'homme sur la civière n'était pas Doc Savage, mais un visage maigre, carnassier, de Jondoréen, et il tenait dans chaque main un pistolet à eau ordinaire de magasin bon marché.

A l'instant où il fut découvert, il pointa un pistolet à eau sur Ham, l'autre sur Monk, et enfonça les gâchettes.

Des jets puissants d'un liquide âcre et brûlant atteignirent Monk et Ham au visage, éclaboussèrent, vaporisèrent. Trop tard, ils sautèrent en arrière. La substance les avait douloureusement aveuglés.

Monk essaya d'utiliser son pistolet-mitrailleur. Il fit un rugissement surnaturel de contrebasse. Mais Monk était incapable de voir une cible, et les plombs se perdirent. Puis Monk tomba, rampa, comme l'inconscience le gagna, et Ham fit la même chose un moment plus tard.

Un des hommes de Jondore dit sèchement, dans sa propre langue, « il nous a été dit que c'étaient des renards, mais ce ne sont en fait que des chiots aux oreilles pointues ».

Le doigt de Monk, tressautait dans un réflexe inconscient, faisant mugir brièvement son pistolet-mitrailleur, après quoi Monk devint assez tranquille.

Traduction terminée le lundi 26 février 2001.

Chapitre 5

L'ADVERSAIRE PRUDENT

Le mugissement du pistolet-mitrailleur de Monk n'était pas un faible son, et il s'éleva par le puits de l'ascenseur, et s'assourdit quelque peu, dériva dans le Temple Nava, où Doc Savage l'entendit.

L'homme de bronze avait entendu le premier éclat du tir rapide, et était déjà en train d'inspecter. Le second éclat l'activa.

Les cols du manteau relevés, le chapeau baissé, courbé pour ne pas paraître si grand, Doc fila autour de la frange des spectateurs, se dirigeant vers la porte. Il n'espérait pas partir sans être remarqué, pas plus il le fit.

Rama Tura avait des yeux aiguisés. Il vit Doc. Pour une fois, le visage de Rama Tura montra des signes d'alarme. Il crépita quelques mots dans son dialecte.

Des hommes enrubannés de Jondore convergèrent instantanément sur Doc. Doc garda son calme. Ils couraient pour lui couper la route. Doc attrapa une chaise, la brisa sur le premier. L'homme s'effondra.

Une femme hurla. Le Temple devint un chaos. Avec ses poings, Doc descendit deux assaillants. Une arme à feu parti quelque part. Une femme tomba sur le sol et essaya de ramper sous une chaise, hurla de tous ses poumons, puis s'évanouit en silence.

Rama Tura criaient en anglais.

« Au voleur ! » Criait-il. « Cet homme vole certains des joyaux que j'ai faits ! »

C'était un mensonge, pur et simple, mais il justifiait la présence des détectives, et ils étaient plusieurs, après Doc. Certains des officiers portaient des armes à feu.

Doc se courba plus bas vers le sol. Il avait du respect pour la qualité de tireur des policiers de New York. Et ils ne connaissaient pas son identité.

Des hommes étaient devant Doc, et il y avait un long et fin tapis oriental là où ils se tenaient, et l'homme de bronze tira dessus. Il ne les fit pas renverser, mais ils furent très occupés pendant un court moment pour garder leur équilibre, et l'homme de bronze les dépassa.

Il était dans le couloir avant maintenant. Il connaissait le tracé général de ces bâtiments, comment la connexion électrique était amenée par un puits, et branché à chaque étage par de puissantes boîtes.

Il ne lui fallut qu'un moment pour trouver la boîte et l'ouvrir. Il dévissa des fusibles, il renversa des commutateurs et les locaux devinrent noirs.

L'escalier était sombre aussi, jusqu'au premier palier, où il y avait de la lumière. Il ne s'arrêta pas là, mais continua. Cinq volées plus basses il s'arrêta, et appuya vigoureusement sur un bouton d'appel d'ascenseur. La cage vint peu après.

Dans la rue, il y avait de l'agitation. Il est centré autour d'un policier qui gisait dans une flaque de sang propagée sur le trottoir. Il n'était pas nécessaire de poser des questions. Des morceaux de paroles excitées disaient ce qui était arrivé.

Des hommes bruns avaient surgi en transportant deux hommes captifs inconscients – Monk et Ham. Un policier – celui sur le passage – avait essayé de s'interposer. Il avait été abattu dans la nuque pour ses peines.

Les assaillants s'étaient enfuis dans une voiture avec leurs deux captifs.

Doc Savage courut à l'endroit où il avait laissé son roadster. Il était un peu plus que possible qu'il n'ait plus beaucoup de temps à perdre.

Il y avait cinq hommes dans le groupe qui aidait Doc Savage, et chacun était un expert dans une profession particulière, à laquelle il travaillait durant les temps libres. Deux des cinq étaient absents de New York.

Le Colonel John « Renny » Renwick, l'ingénieur, était en Allemagne, participant à un congrès d'une association internationale d'ingénieurs. William Harper « Johnny » Littlejohn, était aussi à l'étranger, en Amérique Centrale, dirigeant une recherche archéologique.

Le Major Thomas J. « Long Tom » Roberts était le seul autre du groupe de Doc à New York.

Le roadster de Doc était équipé avec une radio transmetteur-récepteur à ondes courtes. Long Tom Roberts, qui était un expert en électricité, devait probablement être dans son laboratoire, et devait avoir un récepteur allumé, accordé sur la longueur d'onde que l'équipement de Doc utilisait automatiquement. Doc atteignit Long Tom au premier appel.

Long Tom avait une voix plutôt querelleuse.

« Je suis emballé », dit-il. « Une industrie électrique m'a fait une offre grasse pour aller en Amérique du Sud et surveiller une construction. Je suis sur le point d'en réaliser cinquante mille ».

« Alors tu n'es pas intéressé par un peu d'action ? » S'enquit Doc.

« Quel sorte ? » Contra Long Tom. Le haut-parleur de la radio n'améliorait pas l'aigreur naturelle de sa voix.

« Rama Tura, le faiseur de joyaux, a quelque chose dans sa manche », dit Doc.

« Bien sûr qu'il a quelque chose », renifla Long Tom. « Mais laissez-le tailler les sucettes. Il ne s'en prend qu'aux riches ».

« Les hommes de Rama Tura viennent juste de se saisir de Monk et Ham », dit Doc. « Il y a aussi une affaire d'une femme à qui quelque chose de terrible et de mystérieux est arrivé, qui a prononcé mon nom, et qui a maintenant disparu de manière plutôt étrange ».

Cette société électrique m'offre cinquante mille et un bonus », dit Long Tom.

« D'accord », dit Doc. « Prends-le ».

« Je ne le ferai pas », dit Long Tom contrairement. « Où puis-je vous rencontrer ? »

« A l'appartement de Rama Tura », dit Doc Savage, et il donna l'adresse.

Le lieu de résidence de Rama Tura n'était pas secret. L'affaire des deux hommes tués dans la tentative de vol de joyaux avait éclaboussé cela dans les journaux.

Le rez-de-chaussée sobre de l'Hôtel Vincent, dans lequel Rama Tura résidait, était tranquille et seulement partiellement saturé par des lumière pâles lorsque Doc Savage le traversa en conduisant. L'homme de bronze se gara à un endroit où il pouvait garder un œil sur la place, et attendre l'apparition de Long Tom.

Un porteur de journaux passa, criant ses marchandises. Doc acheta une dernière édition.

Il n'y avait aucune mention de l'agitation à la dernière séance de création de joyaux de Rama Tura, ce qui n'était pas surprenant, car cela s'était déroulé seulement quelques minutes auparavant. Il continua sa lecture du journal. Deux articles captèrent son attention.

A part pour une différence de noms et d'adresses, ils auraient pu être identiques.

Deux hommes avaient été assassinés. Les deux meurtres avaient été commis par des voleurs. Des couteaux avaient été les armes mortelles utilisées dans chaque cas. Les deux victimes étaient équitablement riches. Les deux hommes avaient été d'avides photographes amateurs.

Doc Savage sortit de son Roadster, alla à un téléphone et appela l'agence de détectives qui avait la charge de délivrer les tickets aux séances de création de joyaux par Rama Tura. L'agence était parfaitement honnête.

Il demanda l'opérateur de nuit chargé de vérifier la liste de personnes à qui des cartes avaient été émises pour la performance de Rama Tura, la nuit précédente.

Les deux hommes assassinés étaient sur la liste des donataires de tickets.

Il n'y avait pas de preuve définitive, mais il était possible que Rama Tura ait pris des mesures pour que les images de sa performance ne soient jamais développées.

Doc Savage retourna à son roadster. Long Tom devait être arrivé maintenant. De toute évidence il n'était pas là.

La voiture de Long Tom était équipée avec une radio. Doc ajusta son propre récepteur, attentivement, obtint distinctement la longueur d'onde porteuse du transmetteur de Long Tom. Evidemment il était allumé. Il ne semblait pas être très éloigné.

Doc essaya à plusieurs reprises, mais n'obtint pas Long Tom. Quelque chose, semblait-il, était arrivé au magicien de l'électricité.

Doc Savage entra dans l'Hôtel Vincent, traversa l'obscure et vide rez-de-chaussée et remarqua que l'employé semblait être endormi, avec sa tête sur le bureau. Doc ne s'adressa pas à lui, mais fit le tour et le secoua.

L'employé était de toute évidence drogué. Il était légèrement ébouriffé, comme s'il avait été maintenu, et il y avait une piqûre sur son bras où une aiguille hypodermique était probablement entrée.

Doc fit, avec un crayon, certaines marques étranges sur le buvard du bureau. C'était des hiéroglyphes des anciens Mayas, et qui pouvaient être lus que par très peu de personnes du monde civilisé. Long Tom pouvait les lire, ayant acquis la connaissance durant le cours d'une certaine aventure en Amérique Centrale.

Long Tom, quand il arriverait, verrait avec certitude les symboles et saurait que Doc était monté.

La vérification des cartes du registre dit à Doc l'étage de la suite de Rama Tura. L'homme de bronze alla à un ascenseur. L'opérateur était endormit à l'intérieur, drogué. Doc conduisit la cage lui-même.

Il n'y avait pas de bruit qui sortait par la porte de la suite de Rama Tura. Doc essaya la poignée, la trouva non verrouillée, et entra. Les lumières brûlaient. Il y avait des flammes dans l'âtre, plutôt basses. Les cendres ne semblaient pas naturelles. Doc s'avança.

Les documents avaient été consumés récemment dans l'âtre, et les cendres écrasées en millions de fragments indéchiffrables. Aucune chance d'apprendre quelque chose là.

Doc gagna les autres pièces. Des tiroirs de commodes étaient empilés sur le sol. Des cintres étaient parsemés près des portes ouvertes. Partout, il y avait des signes d'un départ précipité.

Une poubelle contenait des journaux, des papiers chiffonnés, des morceaux de cordes – et une boule de tissu blanc. Doc prit le tissu. C'était une robe d'hôpital, et portait le nom de l'hôpital duquel la mystérieuse femme aux ongles bleus s'était échappée.

Il y avait un endroit humide sur la robe, sur un bras, et une forte odeur d'eau de toilette en émanait.

Dans la salle de bain, un flacon d'eau de toilette avait été cassé, et était toujours humide sur le sol.

Doc Savage examina cette plus qu'évidente preuve que la femme mystérieuse s'était trouvé dans la suite récemment, puis fit un autre tour de la place, ne trouva rien d'intéressant, et descendit les étages.

L'opératrice téléphonique de l'Hôtel Vincent occupait une petite pièce, et n'était de toute évidence pas une jeune femme très dynamique, car elle lisait placidement, inconsciente que quoi que ce soit hors de l'ordinaire était arrivé.

Après une petite argumentation, Doc jeta un regard sur ces rapports de charge d'appels. Car chaque appel fait par un client était facturé de dix cents chacun, un rapport était tenu.

Un appel avait été fait, cette nuit, de la suite de Rama Tura. Il y avait moins d'une heure de cela. Doc étudia le numéro, fit brièvement sa petite, fantastique trille, tandis que l'opératrice baillait pensivement, puis appela ce dernier le même numéro.

Il obtint le bureau d'une ligne aérienne transcontinentale. Il se fit qu'il y avait une alerte jeune femme au bureau, et elle se rappelait distinctement un appel à l'heure que Doc mentionnait.

Il avait été fait par une voix avec un accent étranger distinct, et le requérant avait désiré savoir si l'avion arrivant de San Francisco à minuit transportait comme passager un certain Kadir Lingh.

« Naturellement nous ne délivrons pas de telles informations », dit la jeune femme au bureau de ligne aérienne.

Doc Savage fit connaître son identité, et requit de parler avec un officiel de la compagnie qui pourrait reconnaître sa voix.

« Quand est-il à propos de ce Kadir Lingh ? » Demanda-t-il, quand il fut certain d'obtenir l'information.

« Kadir Lingh est à bord de l'avion de minuit », fut-il dit à Doc. « Pas seulement cela, mais nous avons une requête du gouvernement américain pour lui montrer toute courtoisie, Il semble que Kadir Lingh est le souverain d'une contrée d'Orient ».

« C'est le Nizan de Jondore », répliqua Doc Savage. « Jondore est une province, sous protectorat Britannique, avec une population un peu moins importante que celle des Etats Unis. Si quelque chose devait arrivé à Jondore, il est pratiquement logique de penser que la même chose arriverait à l'Est lointain.

« Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? » demanda l'autre par curiosité.

Doc Savage raccrocha sans répondre.

Personne autour de l'Hôtel Vincent savait quoi que ce soit sur l'exode de l'escorte de Rama Tura, aussi Doc Savage quitta le lieu.

La roadster de l'homme de bronze était équipé d'un équipement supplémentaire pour presque chaque urgence, incluant une longueur de fil électrique et une lampe d'avertissement.

Avec le fil il improvisa une boucle radio aérienne. Son set de réception était spécialement sensible à des boucles réceptionnelles de direction lorsque certains terminaux étaient utilisés.

Il s'ajusta sur la transmission de Long Tom. Puis il démarra dans cette direction. Ce n'était pas une tâche aisée, car, par moments, la présence de grands bâtiments distordait complètement les indications de boucles.

La voiture de Long Tom se trouvait sur le bord d'une rue sombre, de travers sur le trottoir, une roue éclatée, le radiateur partiellement défoncé par un poteau télégraphique. De l'eau gouttait toujours du radiateur.

Quelques spectateurs regardaient d'un air endormi. Le questionnement de Doc obtint que personne ne savait ce qui avait causé l'accident ou ce qui était arrivé à l'occupant de la voiture. Le véhicule avait simplement été trouvé.

Doc fit le tour du véhicule. Son identité se répandit et plusieurs personnes commencèrent à chuchoter avec excitation et le désignait. Il n'accorda aucune attention à cela. Il n'était jamais devenu si *blasé*[1] que l'attention du public ne l'embarrassait pas. C'était pour cette raison qu'il évitait autant que possible le regard du public.

Ne trouvant rien dans et hors du véhicule, il s'éloigna et fit le tour du lieu, toujours continuant son examen. La foule le suivait intriguée, toujours chuchotant.

Cinquante pieds plus bas dans la rue, Doc trouva une trace d'humidité sur le pavement, laquelle, lorsqu'il dirigea une lumière tout près, avait une nette couleur de sang. La fuite d'une blessure ! Et elle avait été essuyée. Elle était très fraîche.

Que la tâche ait été faite par le sang du corps de Long Tom, ou non, il n'y avait aucun moyen de le savoir. Mais quelque chose était certainement arrivé à Long Tom Roberts, le magicien de l'électricité.

Doc Savage alla à sa roadster et consulta le chronomètre de bord. Il était minuit moins dix. Il connaissait sa propre habilité de conduite.

Son meilleur effort ne l'amènerait pas à l'aéroport à temps pour rencontrer l'avion de minuit de San Francisco auquel Rama Tura s'intéressait – l'avion enfermant Kadir Lingh, le potentat de Jondore.

Mais il y avait toujours la chance que l'avion soit en retard.

Traduction terminée le mercredi 28 février 2001.

---

[1] En français dans le texte.

Chapitre 6

MEURTRE EN CAVALLE

Peut-être parce que un terrain est relativement effroyablement cher dans le voisinage de New York City, et parce que l'aviation dans son enfance n'avait pas les fonds d'un Midas à consacrer, des sites plutôt bon marché étaient fréquemment choisis comme aéroport.

Un terrain bon marché signifie un terrain éloigné d'autres habitations, fréquemment dans ou près d'un marais. L'aéroport utilisé par la ligne transcontinentale qui intéressait Doc Savage était dans un tel emplacement, et il était environné par des terrains buissonneux.

Doc Savage était à un demi-mille de l'aéroport lorsqu'il entendit la fusillade. Il y eut quatre tirs distincts qui pouvaient venir d'un revolver. Puis quelque chose qui résonnait comme un fusil s'entendit. Un homme cria. Tous ses bruits étaient suffisant pour monter au-dessus d'un moteur fainéantant d'un avion.

Il y avait plus d'agitation. Des hommes couraient à travers le tarmac de diverses directions, convergeant vers les hangars. Les projecteurs s'allumèrent. Au moins deux corps gisaient dans leurs lueurs. Doc courut en avant.

« Une damnée bande a attaqué l'avion de minuit ! » Lui fut-il dit. « Après l'un des passagers ».

« Ils l'ont eu ? » Demanda-t-il.

« Sapristi non. Le passager avait un garde du corps. Mon vieux, tu n'as jamais vu une telle fusillade ».

« Qui a été tué ? »

« L'assistant du pilote, pauvre type. Il a essayé d'être un héros. L'autre raide est un des assaillants. Abattu à travers la boîte pensante ».

Doc Savage opina, demanda, « Personne d'autre ? »

« Sûr », dit l'informateur. « Le type qu'ils sont en train d'interroger ».

« Qui est-ce ? »

« Un autre des assaillants. Vieux, qu'est-ce qu'il a pris ! Un des gardes du corps du passager l'a cueillit avec un couteau, juste sur les lampes. Les fixant toutes les deux ».

« Crevant les yeux ? »

« Tu l'as dit ».

« Où est le passager et son garde du corps ? »

« Partis. Ils se sont emparés d'une voiture et chassent les autres oiseaux. Volé un taxi d'un pauvre conducteur pour faire cela ».

L'informateur pouvait donner des informations précisément et rapidement.

« Depuis combien de temps sont-ils partis ? » Demanda Doc.

« Suffisamment longtemps pour que tu ne puisses pas les rattraper. Cinq minutes. Ces routes de Long Island vont dans toutes les directions ».

Doc Savage réfléchit brièvement.

« Ne faites pas savoir que je suis ici », dirigea-t-il. « Mais dites à la personne qui est en charge que je désire le voir en privé ».

« O. K. ».

Le membre du groupe d'assaillants qui avait été laissé derrière était horriblement aveuglé, grâce au coup de couteau qu'il avait reçu à travers les yeux.

La lame avait séparé ses globes oculaires comme un couteau aiguisé ferait d'une paire de pommes. Il était en train de gémir et d'agonir, et il était presque

certain qu'il ne pourra plus jamais regarder le monde à l'avenir.

Le gardien de l'aéroport se tenait autour et semblait désolé, car c'était une chose pitoyable.

Il pourrait ne pas être si désolé s'il avait su que cet homme, qui était aveuglé, était le même qui avait poursuivit la Rani, la nuit dernière, et avait si froidement tué un chauffeur de taxi, simplement parce que le pauvre individu avait appris que la Rani avait l'intention de voir Doc Savage. C'était un tueur froid et il avait probablement obtenu moins que ce qu'il avait commis.

Ils étaient en train d'essayer de le questionner. L'homme gémissait, râlait et criait. Les interrogateurs n'étaient pas suffisamment expert en blessure pour savoir que l'homme souffrait d'une douleur pas aussi intense qu'il le paraissait, et qu'il était en train d'émettre un hurlement pour faire croire qu'il n'était pas en état de répondre aux questions.

L'interrogatoire n'était arrivé nulle part lorsqu'une voix râpeuse et dure dit de la porte :

« Le premier homme qui bouge ne bougera plus jamais ! »

Tout le monde se retourna. Ce qu'ils virent n'inspirait pas plus la gaîté qu'un souhait de bouger trop vivement. Il y avait un homme dans la porte, dissimulé dans un imperméable noir, un casque d'aviateur et un masque. Il tenait deux revolvers si gros qu'aucune des personnes présentes n'avait jamais vu.

« Mettez vos mains en l'air ! » Cracha le nouveau venu. « En arrière contre le mur, puis retournez-vous ».

Ils firent ainsi et il les fouilla. Toutes les armes qu'il trouva, il les jeta sur le sol de béton, après les avoir vidées.

Il alla plus avant et agrippa l'aveugle par un bras.

« Je vais te sortir d'ici, copain ! » Grogna-t-il. « Tentons le coup ! »

Ils filèrent dehors, l'homme masqué guidant l'aveugle.

« Restez ici cinq minutes et restez calme », avisa l'homme masqué à ceux laissés derrière.

Un pilote ne prit pas garde à l'avertissement, et passa sa tête dehors, avec comme résultat qu'une arme claqua et du plâtre sauta hors du mur de stuc bien au-dessus de sa tête. Tout le monde se garda de bouger après cela, et ils entendirent une voiture s'éloigner en mugissant dans la nuit.

L'homme masqué conduisait fougueusement la voiture, atteignit l'autoroute principale, fila à gauche, prit le premier tournant à droite, et maintenait le véhicule à soixante.

Plus tard, il tourna dans un chemin sinueux qui traversait l'île et ralentit, suivant le principe qu'il n'y a rien de plus suspicieux qu'une voiture circulant à une vitesse inhabituelle.

L'homme aveuglé avait été silencieux avec sa souffrance, mais alors il parla.

« Merci, équipier », dit-il. « Qui es-tu ? »

L'homme masqué ne dit rien.

« Tu m'as rendu service », grommela l'aveugle. « Y-a-t-il une raison pour que nous ne puissions pas nous frapper nous-mêmes l'un l'autre ? »

« Aucune raison », dit l'homme masqué. « Comment vont les mirettes ? »

« Pas mal », dit l'autre. « Jettes un oeil, veux-tu ».

L'homme masqué arrêta la voiture, ôta le bandage de secours et examina les globes oculaires tranchés. Il n'y avait pas la moindre chance que la vue puisse être sauvée.

« Qu'est-ce que ça dit ? » Déglutit avidement l'homme aveuglé.

« Pourrait être pire », dit l'autre.

« Sûr ». Je serai rétabli et regarderai les dames dans une semaine », l'aveugle se renfonça dans les coussins avec un soupir. « Dis, d'où viens-tu ? Je ne connais pas cette voix ».

« Je suis nouveau », dit l'autre. « Je viens juste d'entrer dedans ».

« Chaude affaire, non ? »

« Tu l'as dit ».

« Déjà pensé à la valeur du problème ? »

« Une chose est sûre. C'est la plus grosse que le monde ait vu ? »

« Tu dois en connaître plus là-dessus que moi », dit l'aveugle. « Je ne sais

même pas de quoi il s'agit ».

« C'est gros », dit sèchement l'homme masqué.

La voiture roula sur une partie qui nécessitait un repavement, cahotant et vacillant, le phare sautaient en haut et en bas, loin devant. Le véhicule roulait tranquillement, cependant, et les sauts ne nécessitaient pas de graissage.

« Tu es sur la liste de paye ? » Demanda l'homme masqué par curiosité. « Ou bien tu fait un contrat ? »

« Liste de paye. Et toi ? »

« De même. Qui t'a engagé ? »

« Un type nommé Kadir Lingh », gronda l'homme aveuglé.

« Hm-m-m-m ! » Dit l'autre expressivement. « C'est amusant. Kadir Lingh était l'oiseau était l'oiseau qui arrivait dans l'avion cette nuit, le luron que vous vouliez avoir ».

L'autre tenait ses yeux et grimaçait.

« Ca est amusant », marmotta-t-il. « Nous devions nous en saisir et l'apporter au type qui nous a engagés. Seulement ça n'a pas été ainsi ».

La voiture avançait sur une colline très escarpée avec grande facilité.

« Décris l'homme qui t'a engagé », requit le conducteur.

L'homme aveuglé perdrait ses yeux. Il avait été très observateur. En vérité, il avait un personnage facile à décrire, car il peignit en mots le faiseur de joyaux, Rama Tura.

L'homme masqué rit brièvement quand la description se termina.

« Ca », dit-il, « c'est Rama Tura, l'homme qui fait des diamants et autres joyaux de cailloux et autres imitations de joyaux ».

« Il t'a engagé ? »

« Je l'ai laissé », dit l'homme masqué, « il n'y a pas plus d'une heure ».

« Je ne comprends pas », marmotta celui qui n'avait pas ses yeux. « Il disait qu'il était nommé Kadir Lingh, et qu'il était une grosse légume d'une province dans ou autour de l'Inde ».

« Rama Tura est un œuf brillant », avisa le pilote de la voiture. « Il n'y a aucun doute qu'il t'a dit être Kadir Lingh pour que la police se retourne vers la mauvaise personne au cas où ils t'attraperaient et que tu parlerais ».

« Je n'aurais pas parlé ».

« Bien sûr, bien sûr. Rama Tura, le faiseur de joyaux, ne laisse juste rien au hasard ».

L'homme aveuglé grogna. « Je me demande ce qu'il y a derrière tout ceci ? »

« Tu ne le sais pas ? » Explosa le masqué.

« Et bien non. On m'a dit que c'était énorme, et que cela signifierait des millions de dollars et impliquerait une grande partie de l'Asie avant que ça n'arrive. C'est tout ce que je sais. Rama Tura, si c'est réellement celui qui m'a engagé, n'a rien dit de plus ».

« Comment est-il entré en contact avec toi ? »

Oh, j'appartiens à une multitude qui font de petits jobs », dit l'homme aveuglé. « Ce n'est pas très difficile pour un gars qui veut faire un job d'entendre parler de nous. Le boss - Rama Tura - avait certains de ces gars venus de Jondore, mais il avait besoin de quelques américains pour l'aider. « C'est là que nous sommes entrés dedans ».

« Ca », questionna l'homme masqué, « c'est tout ce que tu sais ? »

Cette voix avait quelque chose de particulier. Elle avait changé, changé remarquablement. Elle n'était plus du tout comme elle avait été un moment auparavant. L'homme aveugle remarqua cela.

« Dis ! » Explosa-t-il. « Qui es-tu, finalement ? Quel est ton nom ? »

« Doc Savage », dit l'homme masqué.

Traduction terminée le jeudi 1er mars 2001.

Chapitre 7

SOUPCONS

Doc Savage, ayant appris écœurement peu dans son rôle de prétendu secoureur de l'homme aveuglé, entra dans la ville et se dirigea vers une compagnie qui faisait comme business de fournir des ambulances pour de longs trajets.

Il leur livra l'homme aveugle, avec un ordre pour un docteur, et certaines instructions. Puis il fit un appel téléphonique longue distance.

L'aveugle serait alors conduit au Nord de New York, où une autre ambulance rencontrerait la première, et le patient serait transféré. Ce serait la dernière fois que ces anciennes fréquentations entendraient parler du patient.

Le patient irait, en fait, dans une institution que Doc Savage entretenait dans les montagnes, un endroit élaboré, où le cerveau de l'homme sera opéré d'une manière si précise que toute sa mémoire passée serait effacée, après quoi il recevrait un enseignement de citoyenneté honnête, et apprendrait un travail avec lequel il pourrait faire sa vie sans ses yeux.

Doc Savage entretenait ce « Collège » unique depuis longtemps, et son existence n'était connue par personne en dehors des spécialistes qui travaillaient là, et le groupe d'aides de Doc.

Même les « diplômés » étaient libérés de telle manière qu'ils ne savaient pas où c'était. Aucun « diplômé » n'avait jamais été connu comme étant redevenu un escroc.

Retournant à son quartier général dans le gratte-ciel, Doc Savage trouva que le dispositif qui enregistrait tous les appels téléphoniques durant son absence contenait un message déplaisant et choquant. Le dispositif mécanique du téléphone consistait à un phonographe qui disait, par un haut-parleur, « Ceci est un robot mécanique dans le bureau de Doc Savage qui enregistrera à son attention tous messages que vous délivrerez vocalement », après quoi, la communication de l'appelant était placée sur un autre enregistrement.

Il y avait en réalité deux appels d'importance.

Le premier était de l'hôpital où Doc Savage avait été visité la femme qui avait disparu, et il l'avisait que trois hommes – les deux docteurs et l'interne qui avaient soigné la femme – avaient été trouvés avec des couteaux plantés dans leurs cœurs.

L'homme de bronze émit son étrange petite trille pendant quelques moments après qu'il entendit cela, et la note était aussi gelée, aussi sinistre, qu'un vent glacé à travers les parois gelées de quelque glace polaire. Pour une fois, elle n'était pas plaisante à entendre.

D'abord les hommes qui avaient pris les photos. Maintenant les docteurs et l'interne.

Rama Tura était en train de liquider tous ceux qui pourraient avoir appris quoi que ce soit sur lui.

Le deuxième appel important était faite par la voix de Rama Tura.

« Long Tom, Monk et Ham désire vous envoyer un message », avait enregistré le mécanisme Rama Tura dire. « Ils disent qu'ils ne pensent pas que vous voulez ou voudrez agréer à une certaine demande que je suis occupé à vous faire. Mais d'abord, laissez-moi vous prouver que je les ai ».

Suivant cela, la voix de Ham dit, « Doc, ils ont comme plan… », après quoi sa voix s'arrêta soudainement, comme si une main s'était collée sur sa bouche. Puis vint la voix aigre de Long Tom, ne prononçant aucun mot, protestant furieusement près du transmetteur téléphonique. Elle sonnait comme s'il était maltraité.

Ce fut le simiesque Monk, à l'aspect stupide, qui fit le meilleur usage de

l'opportunité. Il parla Maya, et dit, « Vu un homme appelé Kadir Lingh… » avant qu'on le fit violemment taire.

« Je ne pense pas qu'ils ont eus le temps de vous dire quoi que ce soit de valeur », continua la voix sans vie de Rama Tura. « Il était nécessaire de vous faire savoir qu'ils étaient avec moi ».

La voix aurait pu venir d'un phonographe qui était incapable d'enregistrer des différences de tonalité.

« Voyez-vous», dit Rama Tura, « endéans les douze heures à venir, vous recevrez une boîte. Cette boîte sera un rappel de vous mêler de vos propres affaires. Il contiendra la tête d'un de vos amis ici présent ».

Les traits de l'homme de bronze ne contenaient aucune émotion visible lorsqu'il mis l'enregistrement de côté et remit la machine en ordre pour des opérations futures. Cela ne signifiait pas, cependant, qu' il n'était pas concerné.

Il y avait une vitesse sinistre dans ses mouvements lorsqu'il passa dans une pièce adjacente, qui contenait une librairie scientifique d'une grande intégralité, ensuite dans l'inhabituel laboratoire.

D'un cabinet il prit une veste qui consistait à une cote de mailles légère à l'épreuve des balles, à laquelle était attachée des rangées de petites poches, celles-ci étaient rembourrées de telle façon, une fois que la veste était fixée, leurs présences étaient difficilement visible. Les poches contenaient d'innombrables gadgets qui, à l'occasion, servaient pour de plutôt étranges usages.

L'homme de bronze quitta cette fois-ci son quartier général en descendant via l'ascenseur rapide jusqu'au niveau du sous-sol, et marcha dans un passage qui conduisait, plusieurs yards plus loin, à une porte métallique qui donnait accès au tunnel sous-terrain de Broadway. Il marcha, se tassant sur le côté quand des trains passaient, jusqu'à la station proche, et de là à un taxi.

Il y avait de la quiétude dans le voisinage du bâtiment abritant le Temple Nava. Des policiers de garde avaient quitté e devant, bien que quelques curieux musaient tranquillement sur la promenade, en discutant. Aucun homme brun de Jondore n'était en vue.

Doc Savage monta jusqu'au Temple Nava exactement comme il l'avait plutôt dans la nuit, utilisant l'élévateur de fret à l'arrière.

Le Temple Nava avait un aspect échevelé. Rama Tura n'avait apparemment continué ses séances de création de joyaux après l'agitation. Les chaises à l'intérieur étaient bouleversées et éparpillées.

Doc Savage retourna jusqu'à l'estrade, alerte, et grimpa jusqu'où il avait laissé la caméra de cinéma. La lentille sensible était toujours dans sa cachette obscure, à travers la tenture.

Allumant une lampe de poche, qui émit un rayon d'une intense lumière blanche pas plus épaisse qu'un crayon, Doc alla jusqu'à la caméra.

Ce qu'il trouva ne sembla pas le satisfaire. Il descendit et étudia le sol en dessous, il examina le film de poussières, microscopique par endroits, sur les attaches et les supports.

Quelqu'un était grimpé jusqu'à la caméra, quelqu'un d'autre que lui.

Il enleva la caméra avec la plus grande prudence, ne l'ouvrant pas, ni même la touchant, mais l'enveloppa dans une tapisserie qu'il enleva du mur.

Vingt minutes plus tard, il avait la caméra sous un rayon X dans son laboratoire.

Le magasin à pellicule était vide. Quoi que ce soit qui ait été photographié ne servirait à rien, car Rama Tura ou ses hommes avaient de toute évidence pris le film.

Certaines des fixations et des prises de main sur la caméra semblaient portés un fin enduit d'huile. Il aurait fut s'écouler de l'appareil.

Doc Savage usa de produits chimiques pour analyser le film d'huile. C'était une puissante solution de produit toxique et d'acide – l'acide pour brûler la peau et admettre le poison dans le système.

Toucher la substance aurait été un excellent moyen de mourir.

Doc continua l'examen de la caméra en cherchant des empreintes de doigts, et

ne fut pas surpris de ne pas en trouver.

Retournant dans la pièce de réception, Doc Savage utilisa le téléphone. Son premier appel fut à la police, et s'enquit si une trace quelconque de Kadir Lingh, souverain de Jondore, qui avait tenté d'échapper à la réception de l'aéroport, avait été trouvée. Il y avait du nouveau.

Le taxi saisit par Kadir Lingh et son garde du corps avait été trouvé à Brooklyn, abandonné à part pour un homme brun, probablement un Jondoréen, qui était assis sur le siège arrière, souffrant des inévitables effets d'une balle à travers le cerveau.

L'officier de policier avait un commentaire supplémentaire.

« Cet individu, Rama Tura, a disparu », dit-il. Nous voudrions l'interroger sur le fracas au Temple Nava de cette nuit, et au sujet des deux voleurs allégués qui furent tués dans son appartement. Il a quitté sa retraite. Personne n'a la moindre idée d'où il est ».

Doc remercia courtoisement et raccrocha.

L'enregistreur ne montra aucun appel durant l'absence de l'homme de bronze au Temple Nava, ce qui était une bonne évidence que Monk, Ham et Long Tom ne s'étaient pas échappés.

Alors Doc fit une série d'appels téléphoniques. Il donna des réponses sèches aux personnes qui n'aimaient pas l'idée d'être dérangés à cette heure de la nuit. Cependant, le simple établissement de son identité fut dans chaque cas suffisant pour endiguer les complaintes.

L'animal de Monk, Habeas Corpus, était dans le bureau de Doc Savage. Durant les appels téléphoniques, le porcelet sortit de la librairie, où il s'était tenu, et garda intentionnellement un œil sur Doc Savage, grondant plusieurs fois.

Le porc montrait des signes évidents d'être concerné par l'absence continue de Monk. Doc interrompit ses appels téléphoniques pour donner une pomme à Habeas, que le porcelet au diminutif ignora.

D'une autorité du Better Business Bureau, Doc Savage sécurisa l'information qu'il cherchait. C'était l'une des fonctions du Better Business Bureau d'enquêter sur des entreprises inhabituelle et de confirmer, si possible, si elles sont fausses et destinée à tromper quelqu'un. Rama Tura et sa fantastique séance de fabrication de joyaux n'avait pas échappé à celle-ci.

C'est bien sûr incroyable que les joyaux sont fait par hocus pocus », dit l'autorité du bureau à Doc. « Mais les joyaux créés sont incontestablement authentiques. De grands acheteurs ont payé des sommes énormes pour certaines d'entres-elles. Un tiers de l'argent va à une œuvre de charité américaine, et les deux autres tiers à une œuvre de charité à Jondore ».

« Cela », dit Doc rapidement, « C'est ce qui m'intéresse. Qu'en est-il de cette œuvre de charité à Jondore ? »

« C'est un fond administré par des personnes éminentes de Jondore », expliqua l'autre.

« Est-ce que l'argent a été envoyé à Jondore ? »

« Non. Nous avons fait attention à cela ».

« Que voulez-vous dire ? » Demanda Doc

« Nous avons suggéré que l'argent est gardé ici, aux Etats-Unis, pendant quelques semaines, jusqu'à ce qu'il soit presque certain que Rama Tura ait un droit légitime pour vendre ces joyaux », dit l'homme du Better Business Bureau.

« Votre théorie était que ce puisse être des joyaux volés en possession de Rama Tura ? »

« Exactement ».

« C'est fortement comme s'ils étaient des joyaux volés », dit Doc. « Des pierres de la taille de ceux que Rama Tura a créés ont tous leur caractère propre, même si retaillé. S'ils ont été volé, quelqu'un pourrait les reconnaître ».

« Et bien, d'où, par l'enfer, viennent-ils ? » Demanda l'autre. « Je ne sais pas comment Rama Tura réalise ce ballet de feu. Mais que je sois damné si je suis assez crédule que pour penser qu'il reste là et fait des diamants ».

Doc Savage demanda, « Où sont les deux tiers du produit destiné à Jondore ? »

« En cash à la Banque Nationale Orientale », dit l'homme du Better Business Bureau.

« Cash ? »

« Oui ».

« Pourquoi ? »

« Que je sois damné si je sais. C'est fans un coffre de dépôt sécurisé, ou plutôt, une série entière de coffres. Je les ai vus moi-même ».

« Une activité plutôt étrange», dit Doc Savage sèchement.

« Vous l'avez dit ».

Ils terminèrent leur conversation.

Doc Savage fit des arrangements pour avoir un lourd dispositif policier placé sur les fonds de charité de Jondore dans la Banque Nationale Orientale. Ce fut accompli simplement, car l'homme de bronze détenait une haute commission honoraire.

Tandis que Doc Savage était toujours en train de discuter de cette matière, le second de sa rangée de téléphones, il en avait plusieurs, sonna. Il prit l'instrument.

« Je pense », dit une voix en un anglais précis presque anormal, « que vous pouvez sauver ma vie si vous faites vite ».

Doc demanda. « Que voulez-vous dire exactement ? »

« Je suis le Nizami, Kadir Lingh, de Jondore », dit la voix précise. « Je les tiens pour le moment. Mais je ne vais pas être capable d'accomplir cela plus longtemps ».

Presque distinctement par-delà la ligne téléphonique vint le pan de plusieurs tirs, suivit par deux plus près du transmetteur.

« Où êtes-vous ? » Demanda Doc.

« J'étais occupé à essayer de le découvrir », dit l'autre.

« Que pouvez-vous voir des fenêtres ? » Questionna Doc.

Il y eut deux tirs supplémentaires.

« Je suis dans un hangar à bateaux », dit l'homme. Sa voix était calme. « Je ne sait voir que des bois, le flash occasionnel d'une arme à feu et la voiture que j'ai abandonné ».

Doc suggéra, « Regardez dehors sur l'eau et regardez ce que vous voyez ».

Un autre tir.

« Je vois une lumière verte », dit l'homme. « Il éclaire une fois toutes les dix secondes. Il y a une lumière blanche au-delà de celle-ci avec des clignotements toutes les secondes. Peut-être pouvez-vous regarder sur une carte… »

« Je pars directement », dit Doc.

Doc Savage était un disciple de la théorie que différentes qualités innées de l'homme, la mémoire entre autres choses, peuvent-être développées par une pratique régulière et de la concentration.

Pour cette raison, il prenait quotidiennement deux heures complètes à exécuter des exercices variés, et il faisait cela depuis son enfance. Ces exercices étaient remarquables et ne recouvraient pas seulement la construction de son physique, mais le développement de la vue, de l'audition, du touché, des organes olfactifs, et le reste.

Il y avait également une routine pour la mémoire, bien que, peut-être, la partie la plus importante de l'entraînement de la mémoire se trouvait derrière, dans l'enfance de l'homme de bronze. Dès le berceau, il avait été soumis à différentes choses, juste au moment où d'autres enfants arrivent à l'habileté du suçage du pouce.

Dès sa naissance, l'homme de bronze avait été entraîné pour l'étrange carrière qu'il exerçait maintenant.

Cela expliquait comment il savait, sans consulter une carte marine, qu'il y avait un feux vert clignotant toutes les dix secondes et un feux blanc clignotant toutes les secondes à Long Island Sud de High Point.

High Point était un lieu peu populaire chez les banlieusards, dû au fait qu'il y avait un marais à l'ouest du haut lieu, un marais malodorant qui faisait de High Point un lieu nauséabond lorsque le vent soufflait dans une certaine direction.

La route était mauvaise. La roadster de Doc sautait, vacillait et trépignait, en dépit de ses excellents amortisseurs. Il y avait une épaisse rosée, et cela rendait la route glissante, car c'était de l'asphalte.

Doc gardait la radio de la voiture ouverte sur la longueur d'onde du système de diffusion de la police, écoutant tout ce qui pourrait être important. Il y avait d'innombrables rapports de bagarres, de maraudeurs et de cambrioleurs suspects, un nombre de personnes disparues. Suivit par une liste de voitures volées.

L'homme de bronze semblait pas leur accordé une attention particulière, et ne prenait aucune note, bien que, des heures plus tard, il serait capable de se rappeler tous ce qui lui avait semblé utile.

Il trouva l'un d'eux utile lorsqu'il atteignit High Point.

Il y avait une voiture dans le fossé. Une roadster, elle semblait avoir tenté de tourné trop vite et avait dérapé. Les deux roues avant étaient crevées et le radiateur s'étalait tout autour du véhicule. Doc regarda les plaques d'immatriculations.

La voiture était reprise dans l'énumération de la police comme volée.

Le véhicule était toujours chaud. Il y avait un trou de balle à l'arrière, deux autres dans la vitre. Doc Savage laissa sa roadster, se glissa dans les fourrés, et s'avança sans faire beaucoup de bruit.

Il trouva un homme mort. L'individu était brun ; un volumineux turban gisait au-delà, comme s'il était tombé de sa tête lorsqu'il s'était effondré. Il avait été abattu par derrière.

Une arme aboya quelque part à l'avant. L'écho rompit le hululement dans la nuit.

Doc fila en avant. La rosée était très lourde. Lorsqu'il dérangeait des buissons, elle tombait sur lui. Il entendit un autre tir, plus proche.

Doc fit un large cercle pour pouvoir approcher la scène de la fusillade, non pas de la route, mais de la plage. C'était la direction dont un nouvel arrivant serait attendu en dernier.

Il y eut plusieurs tirs dans une succession rapide. L'éclair n'était à pas plus de cinquante pieds de l'homme de bronze.

Doc attendit. Le mitrailleur tirait sur ce qui, dans la lumière lunaire, semblait être un hangar à bateaux. Un moment plus tard, un tir en retour vint de la structure. Doc attendit encore un peu. Il n'y eut pas d'autres tirs. Il se redressa et avança.

Son avance était remarquablement silencieuse – jusqu'à ce qu'il rencontre l'inattendu. Un buisson sur la gauche eut une violente secousse. Doc sut instantanément que le tireur avait été suffisamment rusé pour attacher une ficelle d'un buisson à un autre en vue d'être prévenu si quelqu'un essayait de le surprendre par derrière.

Le tireur se redressa. Il semblait fin et gigantesque dans la lumière lunaire. Il avait un fusil. Il cracha feu et bruit sans épauler.

Doc Savage se baissa à temps pour laisser passer la balle. Tandis que l'écho résonnait encore, il roula, prit la ficelle qu'il avait bougée, la cassa, et en retint un bout. Puis il rampa rapidement vers la gauche.

Le silence tomba. Une arme à feu claqua du hangar à bateaux. Cette agitation mourut. Les vagues faisaient du bruit sur la plage toute proche.

Doc tirailla la ficelle. Elle agita le buisson. Le tireur, énervé, coupa court avec trois coups de feu. Doc tirailla la ficelle et le buisson fit plus de bruit, et le tireur coupa court à nouveau, après quoi on pu l'entendre sortir le chargeur de son fusil. Il rechargeait.

Doc alluma sa lampe de poche, s'avançant en même temps.

Le rayon découvrit un maigre homme brun qui avait été l'un des assistants de Rama Tura à la séance de fabrication de joyaux plus tôt dans la nuit.

Il sursauta brièvement dans la lumière, laissa échapper un couinement, se retourna, et essaya de courir et de recharger en même temps. C'était la chose la plus sensée qu'il pouvait faire dans ces circonstances.

Il aurait pu réussir, mais un tir seul éclata du hangar à bateaux, après quoi l'homme eut un saut de lapin, se récupéra carrément sur sa tête et continua

dans une culbute qu'un acrobate aurait envié, courut une douzaine de pas, puis tomba à plat sur l'herbe grasse et ne bougea plus après cela.

Doc fit seulement les plus brefs des examens. L'homme dans le hangar à bateaux avait tué l'individu.

Il y eut le bruit d'une porte dont on enlevait la barre au hangar à bateaux. Un homme plutôt petit sortit.

« Attention ! », cria Doc.

« Ils n'étaient que trois », dit le petit homme. « J'ai eu les deux autres ».

Il s'avança.

« Je suis », ajouta-t-il, « Kadir Lingh, un Nizami, même si je peux ne pas y ressembler ».

Traduction terminée le mercredi 7 mars 2001.

Chapitre 8

LE RECIT DU NIZAMI

« Un Nizami », dit Doc Savage, « est l'équivalent d'un roi »

Le petit homme montra des dents blanches dans la lumière lunaire.

« L'équivalent à de plus qu'un roi, avec ce qu'est le travail d'un roi aujourd'hui », répliqua-t-il joyeusement. « Mais je crois que cela ne vous embarrasse pas ».

Doc tourna la lumière sur lui. Il était habillé dans un costume d'homme d'affaire qui devait avoir coûté plusieurs centaines de dollars. Même le vestimentaire parfait Ham n'avait jamais porté quelque chose qui l'équivalait.

L'homme avait entassé un turban à l'intérieur de sa veste et il le sortit pour le mettre sur sa tête. Sur le devant du turban il y avait une émeraude qui paraissait pouvoir valoir autant qu'un diamant de même taille.

« Comment au juste en êtes-vous arrivé à m'appeler », demanda Doc sèchement.

« Il y a dix jours, à Jondore, j'ai reçu un télégramme de la Rani, veuve de mon frère décédé, le Fils du Tigre, formé Nizami de Jondore », dit l'homme. « Le contenu de ce câble m'a poussé à faire ce que vous devez admettre était un remarquable voyage rapide à New York.

« Arrivant cette nuit, j'ai rencontré une réception plutôt violente. J'ai eu beaucoup d'ennuis, et tous mes gardes du corps ont été tués. J'ai fini dans ce hangar à bateaux, après avoir démoli une voiture que je m'étais approprié. Il y avait un téléphone. J'avais entendu parler de vous ».

« Où cela entendu parler de moi ? » Demanda Doc.

« A Jondore », dit l'autre. « Vous avez une grande réputation ».

L'homme était grandement éduqué. Il parlait facilement anglais, mieux que la manière littéraire guindée commune des étrangers instruits.

Doc lui demanda, « Où sont les hommes qui vous poursuivaient ? »

« Leurs corps ? » L'autre gesticula. « Par-ci, par-là ».

Il y avait deux satellites de Rama Tura, et ils étaient bien morts, l'un derrière un arbre, l'autre dans un buisson. Tous deux avaient été abattus.

« Je ne suis pas un mauvais tireur », dit le petit homme en turban.

« Doc ne répliqua rien, mais alla au tireur qui avait été abattu en courant. La balle se trouvait dans le cerveau de l'individu, et un certain réflexe particulier l'avait gardé un moment en mouvement après qu'il fut mort.

L'homme enrubanné s'enquit anxieusement, « Pensez-vous que je vais avoir des ennuis avec la police américaine pour ceci ? »

Doc sembla considérer la question.

« Il pourrait ne pas être nécessaire qu'ils le sachent », dit-il.

« Je vois », sourit l'autre. « Ce qu'ils ne savent pas ne peut pas les heurter. Merci ».

« Savez-vous », demanda Doc, « ce dont il est question avec tout cela ? »

Le petit homme opina. « Tout ».

Doc dit, «Pouvez-vous m'éclairer ? »

« Je suis », dit le petit homme, supposé être l'individu le plus riche du monde. Vous avez entendu, bien sûr, que l'homme le plus riche du monde n'est pas Rockefeller, Ford ou Mellon, mais est le… »

« Le Nizami de Jondore », dit Doc.

« Ainsi vous le savez ».

« C'était dans les journaux. Cela a été mentionné dans des articles de magazines ».

« Est-ce que le chroniqueur relatait sous quelle forme la fortune était gardée ? » Demanda l'homme enturbanné.

« En or et joyaux », répondit Doc, « Plus en joyaux ».

« Très exact », agréa l'autre. « La fortune fait partie des affaires de familles royales, transmise d'une génération à l'autre. Mon frère, le Nizami mort, connu comme le Fils du Tigre, était le dernier possesseur. Comprenez-vous, je dis le *dernier* ».

« Ce qui signifie ? »

« Ce qui signifie que la fortune, quelques billions de dollars, s'est évanouie dans l'air ».

Doc Savage était silencieux. Il pouvait avoir digéré l'information ; il pouvait avoir étudié le caractère de l'autre.

« Il n'y a rien eu dans les journaux sur ceci », rappela-t-il.

« Naturellement non », dit l'informateur. « Et pour quelques très bonnes raisons. Premièrement, la fortune est par une sorte d'extension un symbole de mon prestige sur mon peuple. Il viendrait à ce savoir que je l'ai perdu, je ne serai naturellement pas pris pour un individu très remarquable. Il y a certains hommes de tribus en Jondore qui sont tout près de sauter sur le Nizami sous le plus infime prétexte ».

Doc Savage commença à fouiller les partisans de Rama Tura qui étaient morts dans le voisinage. Il ne trouva rien dans les poches. Le petit homme sombre s'agitait autour, en parlant rapidement.

Les joyaux et l'or ont été pris dans mon palais de Jondore, dans des caves modernes et sous une importante garde militaire », dit-il. « Tout a simplement disparu ».

« Corruption des gardes ? » Suggéra Doc.

« Improbable. C'était la garde Royale du Nizami. « Un Jondoréen appartiendrait à celle-ci plutôt que d'être le chef de sa propre tribu ». L'homme enturbanné sourit légèrement. « Nous avons toujours veillé à ce que les membres de la garde soient traités comme des princes, pour la très bonne raison psychologique que cela les rend semblable à leurs emplois ».

Doc Savage commença à dépouiller les vêtements extérieurs des disciples de Rama Tura.

« De quelle manière les voleurs sont-ils entrés dans les caves ? » Demanda-t-il. « Ont-ils utilisées des torches à découpe ou des explosifs ? »

« Ils n'ont rien utilisé pour autant qu'on ait pu voir », dit le petit homme. « Les voûtes étaient intactes – et vide. C'est quelque chose d'incompréhensible, car un seul homme vivant connaît la combinaison ».

« Qui est-ce ? »

« Moi-même ».

Doc Savage était en train de prendre les chaussures, pantalons, vestes et turbans des Jondoréens morts. Il retourna tous les vêtements et les roula séparément, puis les lia tous ensembles avec une longueur de corde de soie.

« Le Nizami, Fils du Tigre, mon frère décédé, connaissait la combinaison », continue l'alerte homme sombre. « Avant sa mort, il me l'a donné ».

« Votre frère, le Nizami précédent, est-il mort naturellement ? » S'enquit Doc.

« Il a été abattu », dit l'autre, « par un individu qui a toujours été une source d'ennui à Jondore ».

« Rama Tura ? » Demanda Doc.

« Rama Tura, oui, c'était lui ». L'homme enturbanné loucha. « Mais comment savez-vous ? »

Pendant le temps qu'il fallut pour atteindre le quartier général du gratte-ciel de Doc Savage, l'homme de bronze avait aussi expliqué ce qu'il savait à propos de la Rani.

« Voulez-vous décrire cette femme à nouveau », requit le compagnon de Doc.

L'homme de bronze fit ainsi.

« C'est », déclara l'homme enturbanné, « est indubitablement la veuve de mon frère, la Rani ».

Doc Savage avait le ballot de vêtements qu'il avait enlevés des hommes morts, et il déposa celui-ci dans le laboratoire. Puis il revint dans la librairie et commença à regarder dans les albums de coupures de journaux.

Il y en avait des centaines. Doc ne s'en occupait pas. Elles étaient fournies par une agence qui faisait ce travail. Ils couvraient chaque reportage politique développé dans la presse mondiale, parmi d'autres choses.

Doc trouva une photo. Il la compara avec le visage de l'homme qu'il avait trouvé dans le hangar à bateaux de Long Island Sound. La légende sous la photo disait :

Le Nouveau Nizami de Jondore

Le petit homme sombre s'approcha, regarda la photo, et montra ses dents incroyablement blanches dans un rapide sourire.

« Vous êtes prudent, et il est dit que les tigres prudents vivent longtemps », murmura-t-il. « Ce n'est pas une mauvaise photo de moi, n'est-ce pas ? »

« Pas mal », dit Doc en remettant l'album en place.

L'homme de bronze retourna dans le laboratoire. Il ôta sa veste et endossa une blouse et des gants en caoutchouc, puis enfila un casque qui avait de très grandes lunettes insérées dedans. Avant d'aller travailler, il posa une question.

« Qu'est-ce qu'il y a derrière tout ceci ? »

L'autre sembla surpris. « Mais c'est simple. Rama Tura a volé les joyaux. Il en dispose ».

« Je suspecte », lui dit Doc, « qu'il y a bien plus que cela ».

Depuis que la vie de Doc Savage était dévouée à l'étrange poursuite de redresser les torts et punir les criminels, il avait dévoué beaucoup de temps à l'étude des méthodes des détectives.

Il avait inventé des procédures scientifiques originales, dont certaines avaient été adoptées par les départements de la police, mais beaucoup d'entre-elles étaient un peu trop compliquées pour un usage universel.

Parmi d'autres choses, il avait perfectionné un dispositif d'analyse électrospectroscopique qui, en quelques secondes, lui donnerait les composants chimiques de presque toutes les substances. De plus ce dispositif avait l'avantage d'être capable de manier des particules particulièrement microscopiques.

Doc consacra presque une heure sur les vêtements pris sur les hommes morts.

« Je pense », dit l'homme enturbanné, « que vous devez êtes inquiet à propos de vos trois aides, Long Tom, Monk et Ham ».

« Je le suis », dit Doc Savage tranquillement. « Et je fais tout ce qui est possible pour les trouver ».

Après que l'heure fut passée, l'homme de bronze en savait beaucoup sur les vêtements. Il savait où avait grandit le coton, quelles fabriques avaient tissé les vêtements, quelle compagnie les avait construits. Mais trouver où ils avaient été vendus aurait pris du temps et était probablement sans valeur.

Dans chaque habit, il y avait de la poussière. Doc se concentra dessus. Il y avait plus d'une sorte de poussière. Il écarta la poussière de rue ordinaire.

Il y avait une poussière particulièrement blanchâtre. Il l'a mis sous un puissant microscope, l'étudia, puis étudia des cartes géologiques. Dans la réserve du laboratoire il y avait des milliers de petites fioles contenant des minerais, des fragments de roche, de terre, ou d'argile. Toutes étaient étiquetées. Doc les consulta aussi.

La poussière venait d'une strate de roche du centre de l'est de New York City.

Doc téléphona, obtint un homme sorti du lit, et apprit qu'il y avait un bâtiment en construction sur la côte est. Un énorme projet de suppression de taudis, il en était à l'étape de l'excavation.

« Vous resterez ici », dit Doc à son visiteur enturbanné.

L'autre cilla. « Pourquoi ? »

« Les hommes de Rama Tura sont installés quelque part près de cette excavation », dit l'homme de bronze. « Autrement , la poussière ne serait pas dans leurs vêtements, à l'intérieur de leurs vêtements même, en telle quantité. Il a fait sec, un temps très poussiéreux pour creuser ».

L'autre acquiesça, murmura, « Vraiment vous me subjuguer », et semblait

content de rester derrière.

Doc Savage enleva le tablier de laboratoire, le casque, et les gants caoutchouteux. Il substitua certains petits récipients pour d'autres dans les poches de sa veste inhabituelle. Il enfila son manteau.

« Vous devez comprendre que vous allez être virtuellement prisonnier ici », dit-il. « La porte n'a pas de serrure, et ne s'ouvrira, grâce à un dispositif mécanique, que pour moi et mes hommes ».

L'homme enturbanné hésita. « Je suppose que je suis en sécurité ici ».

Doc lui donna l'un des pistolets-mitrailleurs, et lui montra comment il fonctionnait.

« Merci », dit l'homme sombre.

Doc Savage sortit, la porte s'ouvrant étrangement pour lui, et se fermant quand il quitta son voisinage.

Alors, l'homme de bronze fit quelque chose auquel un observateur ne s'attendrait pas. A toute vitesse, il descendit le couloir, prit un tournant, et posa les deux paumes sur le mur solide.

Il les tint là jusqu'à compter dix, les enleva le temps d'encore compter dix, et les reposa à nouveau sur le mur.

Le mur s'ouvrit silencieusement de quelques pieds. Son mécanisme était une combinaison activée par un dispositif thermostatique enfouit dans le plâtre du mur. La chaleur des mains était suffisante pour faire fonctionner la combinaison.

Il y avait un espace creusé au-delà du mur. Il contenait de nombreux appareils. A un endroit, une fine lumière rouge brilla. Doc alla près d'elle, décrocha un appareil téléphonique et brancha le fil dans une prise en dessous de la lampe. Il avait relié une de ses lignes téléphoniques qui était en train d'être utilisé.

Il écouta un moment. Sa trille, très vague, avec un sous-entendu ironique, s'infiltra à travers les confins de la cachette. Elle mourut rapidement.

Il poussa un interrupteur. Qui ouvrit la ligne téléphonique, la coupant de l'extérieur.

Une autre porte, habilement dissimulée, admit l'homme de bronze dans le laboratoire. Silencieusement, il fila dans le laboratoire et à travers la pièce de réception.

Le petit homme brun en turban tenait un des téléphones, cliquant avec impatience le crochet dans un effort d'obtenir un opérateur de la ligne morte. Il semblait croire que la ligne s'était seulement coupée.

L'homme brun ne bougea pas jusqu'à ce que Doc Savage le saisisse à la gorge avec les deux mains. Alors il était trop tard. Il pouvait seulement trembler, ruer et émettre des croassements.

« Je vous ai soupçonné », lui dit Doc Savage, « tout le temps ».

Traduction terminée le dimanche 11 mars 2001.

Chapitre 9

DOC A UN WATERLOO

Les pieds et les mains de l'homme brun firent des mouvements désordonnés ; il gargouilla et bégaya ; sa langue sortit, ainsi que ses yeux. Le brun de sa face devint pourpre noir.

« Vous êtes en train d'essayer de les avertir », lui dit Doc tranquillement. « C'était comme si vous vouliez faire cela ».

L'homme de bronze relâcha sa prise, et le captif tomba sur une chaise, pompant difficilement de l'air avec ses poumons, et n'opposa aucune résistance. Sa face revint au brun.

« Voulez-vous savoir quand vous vous êtes vendu en premier ? » Demanda Doc.

L'homme laissa échapper plusieurs des plus viles injures de Jondore. Son visage brun était un masque de haine, de crainte et de désappointement.

« Lorsque vous avez tué votre ami qui prétendait vous assiéger dans le hangar à bateaux », lui dit Doc. « Vous étiez effrayé. Je voulais le capturer, et il aurait parlé ».

L'homme brun regarda, sans dire un mot.

« C'était bien joué », lui dit Doc Savage. « Seulement exagéré par endroit. Mais je soupçonnait que vous vouliez attenter à ma vie auparavant. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? »

L'homme dit, dans la langue de Jondore, plus parce que ce n'était pas poli.

« Aurais-je été conscient du très peu que vous saviez sur ce qui se passait, que je vous aurais tué », Grinça-t-il.

L'homme de bronze étudia l'autre.

« Bien sûr, vous vouliez apprendre jusqu'où votre plan était connu, et quelles mesures étaient en train d'être prise contre vous », dit-il. « Ce n'était pas un mauvais mouvement. Mais il semble y avoir des retours de flammes ».

L'enturbanné parla en anglais.

« Que voulez-vous dire ? » Demanda-t-il.

« Vous », l'informa Doc, « êtes en train de parler. Vous pouvez probablement tout raconter. Un individu astucieux comme vous doit occuper une position importante dans l'organisation ».

L'autre grimaça. C'était une autre hideuse grimace.

« J'aimerais mieux gager que vous ne pourrez rien tirer de moi », marmonna-t-il.

« Vous m'avez dit que le vol de joyaux était derrière ceci », lui rappela Doc. « Ce qui en lui-même prouve que le vol de joyaux n'est pas le motif. C'est quelque chose qui est peut-être plus…horrible ».

L'homme brun restait assis parfaitement tranquille sur la chaise et regardait. Ses yeux semblèrent grossir, sa bouche se déforma aux coins ; après un court moment, de l'humidité vint à ses yeux. Il sanglota une fois.

« C'est horrible », s'étrangla-t-il.

Puis il se pencha en avant, enfouissant sa tête dans ses mains, émettant des bruits bouillonnants, ses épaules se soulevant.

Il était rare qu'un acteur dupe Doc Savage. Mais celui-ci était bon. Il poussa sa déception - dix pleines secondes.

Réalisant soudainement, Doc Savage se précipita en avant, attrapa l'homme et le redressa. Trop tard. Il y avait un endroit humide, mastiquer, sur la manche immaculée de l'individu. Doc le maintint et retourna la manche.

A l'intérieur, entre la doublure et la manche, il y avait une trace de

substance gris-jaune. Mastiquant et suçant, l'homme l'avait obtenu dans sa bouche à travers le vêtement.

Les yeux de l'individu prenaient déjà une couleur terne.

« Cela ne me tuera pas », marmonna-t-il. « Cela me rendra inconscient pendant des heures. Rien ne peut me raviver ».

Il s'endormit.

Il avait raison, bien que, Doc Savage ne capitula pas avant d'en avoir la certitude après qu'il ait travaillé sur l'homme pendant quelques vingt minutes. Cet état n'était pas de l'inconscience commune, mais plutôt une semi-suspension d'animation. Aucun stimulant connu n'apporta des résultats appréciables.

Doc remplit une seringue hypodermique dans le laboratoire et administra le contenu à l'individu. Il regarda les résultats de près pour être sûr qu'il n'y ait pas de réaction fatale. La substance qu'il avait prise était une drogue qui gardera l'homme inanimé pendant des jours – ou jusqu'à ce que le réactif approprié soit appliqué.

Satisfait, Doc mit l'homme brun dans un compartiment aéré du mur où il ne pourra être déniché par rien de moins qu'une démolition virtuelle de l'endroit.

Doc alla dans le laboratoire et consulta une carte météorologique, enregistrée automatiquement par ses propres instruments. Elle montrait un vent prévalent vers le nord-est durant les derniers jours passés.

L'homme de bronze utilisa une autre des voitures d'un garage dissimulé qu'il maintenait dans les sous-sols du gratte-ciel. C'était une petite camionnette claire de livraison, et il l'a choisi parce qu'il y avait plus de camionnettes de livraison dans les rues à cette heure que d'autres véhicules.

Il laissa la camionnette à une courte distance de l'excavation du nouveau projet de liquidation de taudis.

Il faisait encore nuit, et l'humidité de la rosée épaisse gisait beaucoup plus dans les rues que s'il avait plut. De la rivière, des remorqueurs hululaient, et sur le pont de Brooklyn, des voitures faisaient du bruit.

L'excavation était près des quartiers étrangers, et des personnes plutôt étrangement vêtues étaient autour. C'était un excellent endroit pour se cacher pour les hommes de Jondore, un lieu où leurs vêtements particuliers, leurs peaux sombres, n'attireraient pas l'attention.

Sachant que les vents dominants du nord-est auraient transporté la poussière de l'excavation dans une certaine direction, Doc commença sa recherche.

Il travaillait rapidement, car il n'avait aucun doute que les vies de Monk, Ham et Long Tom étaient en péril mortel. Il était entièrement possible qu'ils puissent déjà ne plus être en vie actuellement.

Le point le plus vraisemblable était une rangée d'anciens appartements, dont la plupart étaient vacants, bâtis exactement de la même façon que le projet de nettoyage des taudis tentait d'éliminer.

Doc trouva un escalier de secours à une extrémité du bloc, vérifia que personne n'était en vue du lugubre endroit, et grimpa jusqu'au toit - ou presque le toit.

Il n'alla pas immédiatement au-delà du parapet qui entourait le toit. Il s'accrocha à l'escalier de secours et utilisa un périscope miniature pour regarder par-dessus le toit.

Le mouvement rapporta des dividendes. Deux hommes se trouvaient sur des lits le toit. Ce qui en soi n'était pas inhabituel, des non-occupants d'appartements dormaient souvent sur les toits. Mais ces individus avaient des peaux brunes – cela devint évident lorsque l'un craqua une allumette pour allumer une cigarette américaine.

Ils étaient près d'une tabatière, et il n'y avait pas de cheminées ou de ventilateurs près d'eux. Il serait impossible de les approcher sans être vu.

Doc Savage tenta sa chance, il se précipita sur le toit, et ménagea d'évoluer de trente pas vers les hommes et vers la gauche, et obtint l'abris d'une grande cheminée sans être vu.

Dissimulé là, il se mit face à la rue, plaça ses muscles de la gorge, et commença à parler Jondoréen en ventriloquie, ce qui faisait que les mots

semblaient venir d'une distance considérable. Les mots étaient forts, alarmants. Elle résonnaient beaucoup plus comme si un Jondoréen excité criait une alerte de la rue.

Les deux guetteur l'avalèrent. Ils sautèrent de leurs grabats, gloussèrent d'excitation l'un vers l'autre, et sprintèrent vers le bord du toit pour regarder par-dessus. Ils dépassèrent Doc Savage sans un regard ferrière la cheminée.

Doc avait enlevé ses chaussures. Sa charge était un éclair silencieux. Il attrapa le premier par derrière. Il ne donna pas de coups, car les coups faisaient du bruit. Il saisit simplement l'individu par la nuque, et fit travailler puissance et connaissance. La victime n'émit aucun son avant de s'effondrer.

Doc avait touché le second homme. Il le frappa à la gorge, plus un fort étranglement qu'un coups. Il tint serré la trachée de l'homme, chercha autour, et trouva les centres des nerfs spinaux. L'individu arrêta de lutter.

Doc les mit côte à côte dans l'obscurité près de la cheminée. Ils avaient des revolvers. Il utilisa le barillet de chaque pour briser le cran de sûreté dans l'autre ; puis il plaça les armes à feu derrière une cheminée adjacente, où ils sembleraient avoir été caché, mais où ils n'auraient pas été trop difficiles à trouver.

Il alla à la tabatière du toit.

Il y avait de l'obscurité en bas dans la maison, et des effluves d'encens et des résidus d'odeurs de cuisine épicée orientale. Doc descendit, pas par les marches, mais sur la rampe, lentement, glissant, sondant devant.

Des corn flakes ordinaires avaient bondi sur les marches, de la matière qui aurait craqué avec bruit si on marchait dessus. Il y avait une bouteille, délicatement en équilibre sur la partie du pied de la rampe.

Au début du couloir, un homme toussa. Il toussa très fort. La voix enfantine de Monk dit distinctement, « Je savais que tu t'étranglerais ».

Ham dit, « La ferme, simplet ».

Monk grommela, « Entre toi et cet homme toussant… »

Doc Savage se précipitait en avant – et la dernière chose à laquelle il s'attendait arriva. Un chien vint à lui, aboyant, émettant un bruit fabuleux.

De la dynamite explosant n'aurait pas surpris plus brusquement. Des hommes commencèrent à crier de différents endroits de la place. Une arme à feu parti, apparemment accidentellement.

Doc dégringola. Le chien aboyait, mordait, et ses claquements faisaient des bruits frénétiques et secs, comme il tendait de le garder en haut.

Un homme brun sortit de la pièce de laquelle la voix de Monk avait émané. Il avait un revolver, une lampe de poche. Il ne reçut aucune chance de se servir de l'un ou l'autre.

Doc envoya un bras, raide comme un piquet, dans le milieux filandreux de l'homme. De l'air sortit de lui avec une force qui menaça l'homme de s'enfouir en lui. Doc le dépassa.

Il y avait de la lumière dans la pièce, et une lampe à huile. Fréquemment, ces appartements n'étaient pas reliés à l'électricité. Monk, Ham et Long Tom étaient tous trois là, liés étroitement.

Monk laissa échapper un cri de plaisir, roula et souleva ses chevilles pour que Doc puisse couper les liens avec un couteau. L'homme de bronze fit surgir une lame, coupa précipitamment, et libéra Monk. Le chimiste au physique ingrat se mit sur ses pieds, et commença à sautiller pour restaurer sa circulation.

Le chien entra, dérapa en s'arrêtant, et regarda Doc Savage. Un long moment, et le canin abaissa ses poils le long de son dos, frétillant à moitié de sa queue.

Monk tapait ses pieds. Plus que jamais, il ressemblait à un grand singe.

« Fiches le camps, poseur ! » Cria-t-il.

Le chien jappa et s'encourut.

« Ils ont volé le clebs de la rue », dit Monk irrévérencieusement. « Un quelconque chien de garde ».

Doc libéra Ham. Les vêtements de l'élégant avocat avaient souffert durant la nuit. Il courut à un grabat de marin près de la porte et revint avec sa canne-épée, triomphalement.

Long Tom, libéré, dit, « Ils allaient nous tuer ».

Doc courut à la porte, sortit de petites boules de verre de sa veste et les lança. C'était du gaz lacrymogène. Elles éclatèrent dans le couloir. Des hommes crièrent.

De retour à la fenêtre, Doc bougea. Elle donnait sur l'extérieur. Il recula et poussa.

« Combien sont-ils ici ? » Demanda-t-il.

« Vingt », dit Monk. « Et peut-être plus ».

« Attention ! » Avertit Doc.

Il prit une autre boule de sa veste, celle-ci en métal, pas plus grande qu'un œuf d'oiseau de bonne taille. Il fit quelque chose à celle-ci, la jeta sur la fenêtre.

Vint un flash, un rugissement, de la poussière, du bois et du plâtre volant. Une partie du plafond, des lattes et du plafonnage, tombèrent sur leurs têtes. Mais il y avait une ouverture là où avait «été la fenêtre. La rue était deux étages plus bas. Doc s'approcha et projeta le rayon de sa lampe de poche à l'extérieur.

Ham, semblant très content de la chance, sauta à travers. Puis Long Tom suivit.

Monk s'élança, pensa à quelque chose, tomba presque à l'extérieur en essayant de se retenir de sauter, et s'arrangea pour rester à l'intérieur.

« Cette femme ! » Explosa Monk. « Elle est ici ! Prisonnière ! »

« Où ? » Demanda Doc.

Monk fit un geste large.

« Quelque part autour », dit-il, « Je ne sais pas exactement où. « Ce tireur de carte, Rama Tura, est venu et l'a emmené ».

« Dehors », lui dit Doc.

Monk déglutit, « Mais vous n'allez pas partir et… »

« Dehors », dit Doc.

Monk sortit. Il gronda à forte voix quand il toucha le trottoir, puis hurla qu'il s'était cassé les deux jambes, mais en usant une voix qui montrait que ce n'était pas le cas.

Au lieu de les suivre, Doc Savage se retourna.

L'appartement était plein de cris, et encore plus de vitupérations dans la plutôt étrange langue de Jondore. Le gaz lacrymogène, cependant, gardait les hommes de Rama Tura en arrière.

Doc pêcha des lunettes protectrices d'une poche de sa veste spéciale. Elles avaient plusieurs usages, ces lunettes protectrices. Elles étaient excellentes pour plonger. Elles étaient une protection contre les gaz, aussi longtemps que l'on retenait sa respiration.

Doc les enfila, pris plusieurs profondes respirations, puis en garda une normale dans ses poumons – à la façon des pêcheurs de perles des Mers du Sud – et se rua dans le couloir.

Une balle traversa le passage, probablement tiré au hasard. Plusieurs autres la suivirent, comme si d'autres tireurs pensaient que c'était une excellente idée.

Les balles s'écrasèrent. Des grincement résonnaient comme si des lattes étaient expulsées d'un mur. Les bruits venaient d'une pièce s'ouvrant sur le couloir. La porte était fermée. Un vêtement, qui avait été entassé dans la fente de la poignée pour empêcher le gaz d'entrer, fut projeté dans le hall.

Doc vira, toucha la porte. Des panneaux, une traverse, tombèrent, le laissant rentrer, car l'encadrement restait. Il sortit en courant de la pluie de fragments éclatés.

Il y avait quatre hommes dans la pièce. Il étaient en train de casser un mur, cherchant de toute évidence d'aller dans un autre couloir sans passer par celui contenant le gaz lacrymogène.

Le quatrième homme était petit, noueux, vêtu à la perfection. Il rappelait Ham à Doc, excepté que sa peau était brune, et ses traits asiatiques. Sa bouche était bâillonnée. Des cordes maintenaient ses poignets et ses chevilles.

Les trois hommes avaient mis leurs revolvers dans leurs poches pendant qu'ils travaillaient sur le mur. Ils essayèrent de les prendre comme Doc chargeait. Seul l'un d'entre eux, qui s'était astucieusement éloigné, eut le

temps, il fut renversé sur l'homme lié, qui se remis vivement sur ses pieds.

Les deux hommes, avec Doc sur eux, n'essayèrent pas de frapper. Ils fuirent furieusement les prises et montrèrent qu'ils connaissaient mieux le jiu-jitsu.

Doc se saisit du bras de l'un, puis s'en servit comme bélier pour renverser l'autre. Il plongea, les attrapa tous les deux dans ses bras, et leurs têtes firent un « bang » lorsqu'elles se rencontrèrent.

L'homme avec l'arme à feu s'était dégagé, et essayait d'éloigné l'homme ligoté et en même temps de viser Doc. Les efforts combinés prirent du temps, qui était court. Il essaya de courir juste comme Doc l'atteignit, et Doc lui plaça un poing derrière son oreille avec une force telle qu'il fit un cumulet sans l'aide des mains. Après sa chute, il resta sans bouger.

Doc se saisit du prisonnier.

« Fermez vos yeux. Retenez votre respiration », ordonna-t-il.

Ils sortirent dans le couloir, échappèrent à deux balles tirées aveuglément vers leur bruit, et entrèrent dans la pièce où Doc avait trouvé ses hommes.

Monk, Ham et Long Tom étaient sous la fenêtre, criant de tous leurs poumons après Doc, après la police.

« Où est la femme ? » Demanda Doc à l'homme ligoté, en enlevant le bâillon adhésif. « Celle qui est prisonnière ».

« En bas », dit le captif en un anglais absolument précis.

« Qui êtes-vous ? » Demanda Doc.

« Kadir Lingh, Nizami de Jondore », dit l'homme.

Doc Savage le laissa tomber par la fenêtre. Monk l'attrapa.

Il y avait plus de balles dans le couloir lorsque Doc y retourna. Elles venaient d'au-dessus et d'en dessous, une partie d'entre-elles venaient de ce qui résonnait comme un fusil automatique.

Doc progressait près du mur et lentement, atteignit les escaliers, et il descendit sur la rampe parce que c'était plus rapide et plus silencieux. Il cogna un homme en bas. L'homme le frappa. Doc le frappa en retour, toucha une gorge et l'homme tomba, Doc continua.

Il y avait une étrange odeur dans l'air, ici en bas, la même qui s'était trouvé dans l'atmosphère du Temple Nava, durant la séance de création de joyaux. Elle ne devait pas être présente depuis longtemps, ou elle avait pénétré d'en bas.

Devant, il y avait une porte. Une lumière rougeoyait à l'intérieur. Doc l'atteignit, hésita, puis poussa sa tête en avant pour voir à l'intérieur. A première vue, cela semblait imprudent, mais en réalité, il avait appris depuis longtemps qu'il pouvait tenter la chance comme cela, voir ce qu'il y avait à l'intérieur, et se retirer avant qu'un tireur puisse l'ajuster.

Il n'y avait personne avec une arme à feu dans la pièce.

Le cercueil de Rama Tura se trouvait à un bout, un peu au-delà du milieu du plancher, et à l'intérieur, gisant tel un mort, à part que ses yeux étaient ouverts, se trouvait Rama Tura, lui qui clamait être un créateurs de miracles.

Doc regarda pendant un long moment, la moitié de son attention sur les cris, sur la fusillade, dans d'autres parties de l'appartement. Les hommes bruns de Jondore devaient être en train de tirer sur chaque ombre.

Doc, en alerte, entra dans la pièce. C'était incroyable que Rama Tura puisse être ici, comme un cadavre dans sa boîte, au plus fort de l'agitation. C'était étrange. L'individu était capable de bouger, même si, en fait, il semblait être mort. Il avait bougé pendant les séances au Temple Nava.

Les yeux de flaques d'or de l'homme de bronze roulaient, examinant le sol, les murs nus. Il n'y avait rien de suspicieux. Il atteignit le cercueil et l'homme fantastique qui était dedans, une moitié redressée, une moitié couchée.

Rama Tura parla.

« Homme de bronze », dit-il. « Vous êtes aux prises avec des choses dont vous, avec toutes vos connaissances, ne savez rien ».

Ses mots étaient un souffle creux, si bas que Doc eut de la peine à les saisir.

Doc ne dit rien en réponse. Il s'apprêta à sortir Rama Tura de son réceptacle macabre.

« Non », avertit faiblement Rama Tura, « Désirez-vous mourir ? »

Doc changea d'idée. Il pouvait y avoir du poison sur les vêtements de l'homme. Doc enleva sa veste, la jeta sur Rama Tura, et se prépara à saisir le maigre corps dans les plis du vêtement.

Alors arriva le phénomène. Rama Tura, l'homme qui ressemblait à un cadavre, sembla disparaître, devenir une apparition vaporeuse. Il sembla, dans le cercueil, exactement comme les images que les caméramans crées par une double expositions lorsqu'ils veulent montrés des fantômes sur l'écran.

C'était incroyable. Doc gratta furieusement. Il saisit quelque chose – quelque chose d'horrible, comme une piqûre, pas différent d'une décharge électrique, claqua sur ses bras. Elle sembla se répandre sur son corps. C'était comme s'il avait une prise sur quelque chose d'empoisonné, quelque chose qui pouvait tuer instantanément.

Il recula. La pièce, son contenu, étaient devenus des ombres devant ses yeux, comme si ses pupilles ne pouvaient plus se concentrer. La raideur s'était répandue dans tout son corps. Il secoua sa tête. Il frappa son visage.

Restant là, a gifler son visage, il cessa de se souvenir.

Traduction terminée le dimanche 18 mars 2001.

Chapitre 10

LA DAME DES ARTIFICES

Dehors, dans la rue sale, où la faible lumière de l'aube apparaissait, Monk, Ham, Long Tom et l'homme brun qui avait dit être Kadir Lingh, Nizami de Jondore, se tenaient et tentaient de penser à quelque chose à faire. Ils avaient libéré Kadir Lingh, et il massait jambes et bras.

Les cris pour la police avaient obtenu des résultats. Des sirènes de police mugissaient pas très loin.

Monk sauta, cria, comme une balle déchira son vêtement, et creusa légèrement son flanc droit. Le tir était venu d'une fenêtre de l'appartement. D'autres suivirent. Monk était en train de courir, et elles le manquèrent.

Les autres suivirent l'exemple de Monk. De l'autre côté de la rue, les maisons avaient des puits d'aération pour les caves dans les caves, avec des grillages par-dessus. Ils soulevèrent un grillage et descendirent dans le puits. C'était comme une tranchée.

Monk avait à peine touché le fond qu'il couina, « Je retourne là-dedans ». »Crétin », lui dit Ham. « Doc veut mener l'affaire à sa manière ».

Monk contrariant passa sa tête. Un plomb fit un vilain son sur le mur de béton. De la poussière de brique tomba du mur derrière eux. Monk s'assit comme un mouton et examina une partie nette dans sa chevelure hirsute, couleur rouille.

Ham chercha tout autour, trouva la balle qui avait presque fendu le crâne de Monk, et tapota amoureusement le morceau de plomb tordu.

« Mon amie », dit-il à la balle. « Tu as presque rendu un grand service au monde ».

Monk dit à Ham, « Je vais te cogner hors d'ici ! » Et cela sonnait très sérieux.

Kadir Lingh, Nizami de Jondore, dit nerveusement, « S'il vous plait, Messieurs ! Cela ne justifie vraiment pas de se battre ! »

« Ils n'ont besoin absolument de rien pour se battre », dit Long Tom lugubrement. « Ecoutez ! »

Ils purent entendre des voitures. La fusillade avait cessé. Ils sortirent leurs têtes, et ces excellentes cibles ne reçurent aucune balle.

Un instant plus tard, une voiture bondit dans la rue, d'une route qui entrait dans la rangée d'immeubles à appartements à mi-hauteur du bloc. Un autre véhicule suivit. Une troisième. Lorsqu'elles passèrent sous l'éclairage de rue du coin, Monk fit sortir les occupants.

« Les hommes de Rama Tura ! » Beugla-t-il. « Ils sont en train de s'enfuir ! »

« Doc ! » Explosa Ham. « Qu'est-il arrivé à Doc ! »

Une heure plus tard après l'arrivée de la police, ils étaient toujours en train d'essayer d'apprendre cela, et la rangées des appartements avaient été fouillé de haut en bas. Absolument personne ne fut trouvé. Doc s'était évanouit.

Les hommes de Rama Tura ne s'étaient pas seulement échappés eux-mêmes, mais ils étaient partis avec ceux de leurs compagnons qui avaient été mis hors de combat pendant le raid de Doc.

Monk et ses compagnons hantèrent le voisinage, cherchant, et éventuellement trouver la petite camionnette de livraison de Doc où il l'avait laissée. Ils consacrèrent une heure dans le voisinage avant qu'ils ne concluent qu'il n'y avait rien qu'ils puissent faire. Puis ils regagnèrent le haut de la ville dans la

camionnette de fournitures.

« Vous avez une histoire à raconter ? » Demanda Monk à Kadir Lingh, Nizami de Jondore.

L'homme brun leur fit son récit. Il avait une voix cultivée. Son récit était presque identique à celui fait à Doc Savage par l'astucieux individu qui avait prétendu être le Nizami. Il différait seulement à la fin.

« Une bande m'a attaqué à l'aéroport quand je suis arrivé », dit le Nizami. « Je suis arrivé à m'échapper, mais seulement pour un temps. Ils m'ont rattrapé, tué mes gardes, mon capturé, et placé dans cette pièce où Doc Savage m'a trouvé ».

« Pourquoi ? » Demanda Monk, non pas raisonnablement.

« Pour m'empêcher d'entreprendre une enquête sur Rama Tura, évidemment », répliqua le Nizami.

Ham étudia l'homme brun. Le Nizami semblait intéressé l'élégant avocat, ou peut-être était-ce les vêtements indéniablement parfait du Nizami. Ham avait une manie pour les vêtements.

« 'Scarborough and Son' sur Bond Street », dit Ham. « Exact ? »

Le Nizami fut d'abord intrigue, puis sourit.

« Mes tailleurs », dit-il. « Oui, Excellent, je pense ».

Le reniflement de Monk convoyait un dégoût infini.

Long Tom conduisait, et il le faisait témérairement. Il faufila la camionnette entre deux voitures d'annonces de rue, et le passage était si étroit que les deux véhicules restèrent immobiles pendant cinq minutes pleines avant que leurs conducteurs ne recouvrent leur aplomb.

« Tu es moins sensible que Ham », complimenta Monk. « Quel conducteur ! »

Long Tom ne dit rien. Le bloc suivant, il donna à un routier la frayeur de sa vie.

Monk Avala plusieurs fois et commença à questionner industrieusement le Nizami pour savoir ce qu'il pensait des événements.

« Ainsi vous êtes l'homme le plus riche du monde ? » Dit-il au Nizami, sur un ton qui insinuait que c'était quelque chose comme un crime.

« Etais », corrigea le Nizami. « J'ai été entièrement dévalisé ».

« Combien de temps après la mort de votre frère, le Nizami précédent, est-ce arrivé ? » S'enquit Monk.

« Six semaines », répliqua l'homme brun.

« Et vous êtes en train d'essayer de retrouver votre fortune ? »

« Essayer est un mot doux pour cela », dit le Nizami. « Nous avons remué ciel et terre. Mon entière – vous les appelleriez la garde de la pièce au trésor – est en prison, attendant l'exécution ».

« Chouette », murmura Monk d'une façon qui disait que ce ne l'était pas.

« Oh ! J'espère en réalité en effrayé l'un d'eux pour qu'il nous donne quelque chose de valeur, un indice », dit le Nizami. « Ils ne seront pas exécutés, bien que la vie n'ait pas autant de valeur dans mon pays que dans le vôtre ».

Monk réfléchit, puis commença, « Cette femme… »

« La Rani, la veuve de mon défunt frère », suppléa l'homme brun.

« La Rani », dit Monk. « Elle était en croisière tout autour du monde. Exact ? »

« Exact ».

« Une mesure pour rendre ses griefs plus supportables », suggéra Ham.

Le Nizami sembla mal à l'aise.

« En fait, je ne pense pas », dit-il. « La Rani est probablement allée à l'étranger pour oublier quel complet goujat mon frère était ».

« Que voulez-vous dire ? » Demanda Monk, intéressé.

« Mon frère – en réalité mon demi-frère – était quelque chose comme un mauvais garçon d'Asie », dit le Nizami. « Il avait une ardoise de problèmes, pas seulement avec différents Rajahs de son empire, mais avec le gouvernement britannique. Pour être franc, il a essayé un nombre de fois de bouter la Grande-Bretagne et son protectorat hors de Jondore. Mais tous cela mourut - avec la mort de mon frère ».

Monk réfléchit à tout cela.

« Revenons à ma première question », dit-il. « Est-ce que le départ de la

Rani peut avoir quoi que ce soit avec la disparition des joyaux et de l'or ? »
Le Nizami s'empourpra presque distinctement. Il ne répondit pas.
« Et bien ? » Gronda Monk.
« En quelque sorte, C'est pour cela que je suis venu à New York », dit le Nizami avec une répugnance visible.
« Une preuve ? » Questionna Monk.
« Aucune », répondit le Nizami, paraissant soulagé. « La Rani a toujours été une femme glorieuse ».
Long Tom vit une voiture venir vers lui au centre de la rue, essaya de bluffer le chauffeur, vit au dernier moment que c'était une voiture de patrouille de la police, et fut presque chassé sur le trottoir. Il hissa sa nuque.
« On dirait qu'il y a de l'agitation devant », dit-il.
Il conduisit plus rapidement. Ils purent voir un attroupement, des ambulances, des escadrons de voitures et de nombreux policiers en bleu.
« En face d'une banque », s'octroya Long Tom. « Je parie qu'elle a été dévalisée ».
Ils arrêtèrent la camionnette de livraison et descendirent pour poser des questions de curiosité. Un policier, quand Long Tom fit connaître son identité, leur donna l'information.
« Ce matin, Doc Savage a suggéré de poster une garde à cette banque », dit-il. « C'était une bonne idée, seulement la garde n'était pas assez grande. Quatre de nos hommes ont été tués, et les fonds de la banque ont été nettoyés – les fonds en dépôts, je veux dire ».
« Vous savez qui a fait cela ? » S'enquit Long Tom.
« Les hommes de Rama Tura », dit le policier. Il regarda le Nizami. « Cela ne fait aucun doute. Ils ressemblaient à ce type qui est avec vous ».
« Il est correct », dit Long Tom. « Qu'est-ce qu'il y avait dans la banque au juste ? »
« L'argent liquide de ces joyaux que Rama Tura a vendu », répliqua l'officier. « Je veux dire, les deux tiers qui devait aller à cette œuvre de charité. Quelqu'un a dit qu'il y avait plus de deux millions ».

Monk avait réfléchit sur les nouveaux développements pendant le temps qu'il leur fallut pour rejoindre le bureau du gratte-ciel, et il avait une idée à formuler.
L'homme brun acquiesça. « Oui ».
Monk gratta le sommet de sa tête. « Alors les joyaux que Rama Tura a fabriqué ici, à New York, si ce sont réellement les votre, sont seulement une goutte dans le seau. J'ai une idée ».
Il alla au téléphone et fit des appels à Londres, Antwerpen, Paris et Berlin. Que les appels se fassent directement, sans attendre une heure, était le résultat de l'efficacité du moderne téléphone transatlantique.
« Ca »n dit Monk quand il eut terminé son dernier appel, « coûtera à Doc autour de trois cents bucks[1] ».
« Et tu en as eu pour ton argent ? » Demanda Ham sarcastiquement.
« Et bien », Monk gratta à nouveau sa tête. « New York n'est pas le premier lieu où Rama Tura a exercé. Il était à Londres il y a un mois, à Paris un peu avant cela. Il a exécuté le même gag qu'ici. Il a vendu des joyaux qui étaient indubitablement authentiques ».
« Et qu'en est-il des produits des ventes ? » Demanda Ham.
« L'argent alla pour un tiers à une œuvre sociale locale, deux tiers à une œuvre de charité Jondoréenne, comme ici », dit Monk.
Le Nizami demanda soudainement. « Qui administre cette œuvre Jondoréenne au juste ? »
Monk consulta un bout de papier sur lequel il avait écrit. Les noms étaient Jondoréens, et il n'essaya pas de les prononcer, mais les épela.
Le Nizami émit un cri d'effroi.
« Quelque chose de drôle à propos de ces noms ? » Demanda Monk.
« Tous ces hommes », dit le Nizami en grimaçant, « sont morts durant le dernier mois ».

« Des morts naturelles ? »

« Dans certains cas, apparemment. Deux furent tués en chassant. D'autres moururent d'affections diagnostiquées comme naturelles ».

« Etaient-ils importants ? »

« Tous des rajahs », dit le Nizami. « Aux Etats-Unis, leurs positions correspondraient à celle de gouverneur d'un état, bien qu'ils aient des pouvoirs beaucoup plus absolus ».

Monk grimaça et extirpa plusieurs touffes rouges hérissées du sommet de son crâne, puis les regarda intensément.

« Cette chose, quoi qu'elle soit, est infernalement énorme », marmotta-t-il.

Ham ajouta, « Et si vous me le demandez, il y a quelque chose en plus la derrière que le vol de la fortune du Nizami ».

Monk grimaça vers Ham, « Et qu'est-ce qui te fait dire cela ? »

« Le fait que ces Rajahs soient morts », dit Ham.

Monk gronda, « Je ne saisit toujours pas ce que tu… »

La sonnette d'entrée tinta.

Monk se leva et se dirigea vers le panneau, ainsi il s'ouvrit lorsqu'il s'en approcha, dû à l'influence de la plaque radioactive qu'il transportait, sur le mécanisme électroscopique.

Monk regarda la personne qui se trouvait dans le couloir, à l'extérieur.

« Mince ! » Souffla le chimiste au physique ingrat.

Elle n'était pas spécialement grande, et la cape sombre souillée, ainsi qu'un chapeau noir froissé et un voile sombre cachaient ses courbes attirantes, s'ils existaient, mais elle avait une belle cheville. Elle regarda Monk, puis regarda au-delà et vit le Nizami.

« Kadir ! » Souffla-t-elle, et elle se précipita en avant, les bras tendus.

Monk se mit de côté, comme pour la laisser passer. Puis il la fit trébucher, mais l'attrapa avant qu'elle ne tombe entièrement sur le sol. Il la retourna avec la vivacité de l'éclair et arracha son chapeau, son voile.

Le Nizami émit un sifflement, bondit en avant, envoya un coup de poing, et envoya Monk au tapis comme jamais il ne l'avait été dans sa vie.

« C'est la Rani ! » Grinça le Nizami. « En Jondore, vous seriez mort une douzaine de fois pour avoir poser une main sur elle ! »

Ham regarda Monk sur le sol et dit, « Il n'a jamais eu aucune manière ».

Monk se redressa. Sa nuque était rouge. Des tendons durs faisaient quatre lignes blanches sur le dos de chaque poings chevelus.

Et puis – personne ne le vit exactement – le Nizami était étendu sur le sol et le bruit d'un coup résonnait sur les murs, et Monk était sur l'homme étendu, le tenant par le col. Soulevant le Nizami, Monk le secoua comme s'il essayait de voir si les dents n'allaient pas tomber.

« Ici, c'est les Etats-Unis », dit Monk en grimaçant. « Et quand vous sonnez un type, vous devez être certain qu'il restera sonné ».

Le singe-chimiste lança le Nizami sur une chaise, où l'homme brun resta flasque et haletant. Monk attendit jusqu'à ce qu'il puisse comprendre.

« Je l'ai arrêtée », dit Monk au Nizami, « parce que je pensais qu'elle pouvait être une dame envoyée par Rama Tura pour enfoncer une aiguille empoisonnée ou quelque chose dans ce genre ».

Le Nizami réfléchit à cela. Puis il se leva en vacillant, claqua ses talons et se prosterna.

« Je suis désolé », dit-il.

Monk grogna, non sans raison, « Ce genre de chose nous fait seulement perdre du temps et peut-être causer de graves dommages.

La Rani était restée assise durant l'agitation, se taisant, et maintenant ils lui portèrent leur attention.

Elle valait l'attention. Les femmes d'Orient avaient la réputation de perdre leur beauté dés leurs vingt ans, et cela s'appliquait spécialement aux femmes de Jondore. Cette femme devait être près de la trentaine. Elle avait le teint et la délicatesse des traits de seize ans.

Monk, qui avait un véritable culte pour la beauté féminine, soupira de façon audible.

« A une vrai fleur de l'Est, j'offre d'humbles excuses », dit-il à la femme.

C'était une galanterie si inattendue de la part de Monk que Ham s'étrangla de surprise.

Monk accompagna sa déclaration avec une révérence qui n'aurait pas été dépassé par un courtisan auprès d'un roi anciennement. Il semblait aller au-delà.

La Rani donna un brillant sourire au chimiste au physique ingrat.

« Vous êtes pardonné », dit-elle. « Peut de gens auraient montré autant de vivacité de réflexion ».

Monk avait en harmonie avec les femmes, même s'il avait la beauté d'un gorille. Peut-être était-ce sa grande simplicité.

« Voulez-vous nous conter votre histoire », suggéra-t-il.

Tous virent la Rani frémir. Elle replaça le chapeau, le voile, comme pour leur dissimuler l'horreur sur son visage.

« J'avais tort », dit-elle d'une voix sèche. « Rama Tura n'est pas un simulateur. Je pensais qu'il l'était ».

Monk loucha. « Vous voulez dire qu'il crée réellement ces joyaux avec ses hocus pocus ? »

La Rani fut longue à répondre. Elle n'opina pas. Elle ne secoua pas non plus sa tête.

« Je ne sais pas », dit-il. « Rama Tura a d'horribles pouvoirs. Il fait des choses qui semblent impossibles ».

Sa voix était plus sèche, et elle semblait avoir des difficultés avec ses mots. Monk lui apporta de l'eau glacée du réfrigérateur. C'était de l'eau distillée faite dans le laboratoire – un ennemi avait une fois essayé d'empoisonner Doc Savage et ses aides en infiltrant la conduite principale de la ville qui alimentait le quartier général de l'homme de bronze.

Le faux Nizami que Doc avait neutralisé, et qui s'était drogué lui-même pour empêcher d'être interrogé, était toujours dans le placard secret derrière le mur du laboratoire. Mais sa présence étant inconnue aux aides de Doc, ils n'avaient aucune raison d'examiner l'espace dissimulé.

La Rani prit le morceau de glace avec reconnaissance.

Ham suavement prit la charge d'interroger la Rani. C'était contre la nature de Ham de voir Monk, son espiègle rival, de tenir le centre de toute scène.

« Nous avons un soupçon qu'il y a quelque chose, outre le vol de joyaux, derrière cette affaire », dit l'élégant avocat. « Avez-vous la moindre idée à ce sujet ? »

L'effet de cette question sur la Rani fut marquée, même s'ils ne pouvaient pas voir ses traits. Elle se tourna à moitié, comme pour contempler une mouche. Puis elle leur fit face, et ses yeux étaient très large derrière le voile.

« Il y a… plus derrière », dit-elle, et sa voix était si petite qu'ils l'entendirent à peine.

« Quoi ? » Rapa Ham.

Elle joignit ses petites mains l'une contre l'autre en un nœud dur.

« Vous allez me trouver insensée », dit-elle. « Mais je ne peux pas vous le dire ».

« Pourquoi pas ? » Explosa Ham.

« Il m'est impossible de vous le dire, d'une manière ou d'une autre », répondit la Rani. Elle semblait avoir difficile à s'exprimer.

Les actes de la femme semblaient ébahir plus le Nizami que n'importe qui. Il se propulsa en avant, agrippa le bras de la Rani, et caqueta des mots dans la langue de Jondore.

La Rani secoua sa tête et répliqua dans la même langue. Le Nizami parlait rapidement maintenant. La femme secoua toujours sa tête.

Les trois aides de Doc Savage, ne comprenant pas la langue, pouvaient seulement regarder intrigué.

Le Nizami haussa exagérément les épaules.

Le Rama Tura est derrière quelque chose d'horrible », dit-il. « Elle ne veut pas expliquer ce que c'est. Ce n'est pas l'habitude de la Rani ».

« Rama Tura la tient avec quelque chose », suggéra Ham.

Le Nizami et la Rani eurent un autre échange dans la langue de Jondore. Le Nizami humecta ses lèvres et semblait consterné.

« Ce n'est pas Rama Tura », dégluti-t-il. « C'est le cerveau qui dirige Rama Tura ».

Ham fit quelque chose qui était rare pour lui. Il lâcha sa canne-épée.

« Rama Tura n'est pas le cerveau réel ! » Explosa-t-il. « Alors qui est le chef réel ? »

« Cela, la Rani refuse aussi de le dire », dit le Nizami. « Elle dit que nous comprendrons ses raisons lorsque nous apprendrons qui il est, si nous l'apprenons ».

« Monk gronda, « C'est une fameuse tromperie ! »

Long Tom claqua maussadement, « ce que j'aimerais savoir c'est ce qui est arrivé à Doc ? »

La Rani parla Jondoréen. Ses paroles firent sursauter le Nizami.

« Doc Savage est prisonnier ! » Cria-t-il. « La Rani l'a vu amené dans le nouveau repaire de Rama Tura ».

La Rani s'interposa, parlant un rapide anglais.

« Vous pouvez le libérer », dit-elle.

« Mais votre disparition va pousser Rama Tura à changer d'endroit », aboya Long Tom. « Ou bien vous a-t-il libéré ? » La dernière était sarcastique.

« Peut-être n'ont-ils pas découvert mon évasion », lui dit la Rani. « Ils m'ont donné une tablette pour me faire dormir. J'ai pu m'en débarrasser sans qu'ils ne le découvrent. Lorsque j'ai prétendu dormir, ils m'ont laissée, et je me suis échappée ».

« Pouvez-vous nous montrer l'endroit ? » Rapa Long Tom.

« Je peux ».

Monk cueillit son cochon, Habeas Corpus, par une grande oreille, et se précipita vers la porte.

« On y va », grogna-t-il.

C'était une section misérable occupée par des entrepôts, de petites usines, des firmes de ventes en gros. C'était une section très active, avec des camions grondants, des charrettes de trottoirs poussées remplies de petites marchandises, et des foules actives et pressées.

Les conversations sur les trottoirs parlaient argent, contrats, prix de gros, factures ou charges, commandes. Personne ne prêtait attention à qui que ce soit d'autre.

Long Tom manœuvrait leur voiture entre les trottoirs sous la direction de la Rani.

« C'est le bâtiment au milieu du bloc », dit-elle.

Le bâtiment était grand, huit étages. Les fenêtres étaient sales, mais ainsi étaient les fenêtres de tous les autres bâtiments du bloc. Il y avait une grande embrasure battante, suffisamment large pour laisser rentrer une voiture – de toute évidence, il avait été construit dans le but d'admettre les voitures. Mais elle était fermée avec une porte métallique qui pouvait être solide ou non.

« C'est sûr que c'est l'endroit ? » Demanda Monk.

« Certaine », dit la Rani. « Je peux vous guider par la route arrière par laquelle je me suis échappée ».

« Vous savez exactement où se trouve Doc ? » Demanda Monk.

Elle secoua sa tête. « Non ».

Monk regarda les autres. « Je vote pour le feu d'artifice ».

Long Tom, qui en dépit de son apparence quelque peu fragile, était autant un batailleur que le simple Monk, acquiesça véhément. Ham secoua sa tête, plus par une police de se différencier de Monk que pour quel que soit d'autre.

Long Tom insinua la voiture dans le trafic, s'arrêta près du policier au coin, puis tourna lentement autour du bloc, pendant ce temps, le policier était parti pour déplacer une voiture garée le long de la route vers l'intérieur du bâtiment.

Long Tom obtint une ouverture dans le trafic, et appuya sur l'accélérateur. La voiture – c'était la limousine spéciale de Doc – bondit comme si elle avait été placée dans une catapulte pour avion de la marine.

Les bandes caoutchouteuses des pneus crissèrent comme elle bondit à travers

la porte.
La Rani laissa échapper un cri de surprise. Monk entoura son visage de ses bras pour la protéger. La voiture frappa avec un son comme une soupape de chaudière d'usine qui sifflait. La porte s'ouvrit. La voiture roula à l'intérieur.
Monk et les autres attendirent dans la voiture, observant. Ils étaient aussi sauf qu'ils pouvaient l'être. La voiture était une forteresse roulante de plaques blindées et de vitre à l'épreuve des balles. Elle était même à l'épreuve du gaz – si la voiture n'avait pas d'ouverture quelque part.
Une arme à feu parti. La balle atteignit le dessus de la voiture. Elle était venue d'un mince balcon le long du mur arrière.
Monk ouvrit la porte de la limousine, tenant un super pistolet. Il mugit. L'homme qui avait tiré, tira deux fois de plus, puis sembla s'endormir, sur ses pieds puis dégringola des escaliers qui menaient au balcon.
Monk fonça hors de la voiture.
« Prenons cette place ! » Cria-t-il.

Ils s'élancèrent de chaque côtés de la voiture, chacun avec le pistolet-mitrailleur. Il y avait une porte sur le balcon, et cela semblait la seule voie pour entrer dans le bâtiment. Ils coururent dans cette direction.
La Rani fut la dernière à sortir de la limousine. Elle démarra après eux, hésita, tournoya et retourna dans la voiture.
« Elle est sensée », grogna Monk, « Cela ne va pas être une bagarre de femmes ».
Un homme brun sauta hors du balconnet comme ils arrivèrent en haut des marches ; ils lui tirèrent dessus avec des balles de miséricordes, il cria et s'enfuit hors de vue. La substance chimique dans les balles requéraient un moment pour agir.
Les marches étaient larges, aussi ils atteignirent le balconnet presque ensemble.
« Dispersons-nous ! » Avertit Monk. Nous ne devons pas être tous écrasé en une fois ».
Ils plongèrent à travers une porte, montèrent d'autres marches qui menaient aux régions supérieures. Une porte bâillait au sommet. Monk se précipita par l'ouverture.
Puis l'agitation s'arrêta littéralement. Une flammèche rouge, longue et vacillante, apparut dans la pièce sombre au-delà de la porte. Elle était accompagnée par un bruit d'un millier de gros pétards sortant d'une machine comme en se succédant.
Monk se coucha. Il ne comprit jamais réellement comment il avait pu si prendre si rapidement. Le flux de plombs de la mitrailleuse frappèrent le recouvrement de la porte, comme quelque chose d'affamé.
« Mince ! » Brailla Monk. « Ils nous attendaient ! »
Il savait cela, parce que c'était une lourde arme à feu requérant un trépieds. De telles armes ne sont pas placées au hasard.
« Pouf ! C'était une étrange explosion étouffée. Elle mystifia Monk un moment. Puis il sentit l'odeur de gaz lacrymogène.
« Crac ! Celle-ci était comme la frappe d'un éclair. Avec lui vint également le flash tel un éclair. Monk fut conscient d'une grande force frappant sa nuque – une sorte de poutre, soufflée du sommet de l'escalier par une grenade.
Il y avait des débris, de la poussière et de la fumée. Monk culbuta en bas de l'escalier et hors du balconnet. Ham, Long Tom et le Nizami étaient à côté de lui, contusionnés, légèrement coupés, mais toujours pleinement conscient.
Des choses surprenantes étaient arrivées à la grande pièce dans laquelle ils avaient encastré leur voiture. Pour une chose, une demi-douzaine de morceaux de plâtre étaient tombés du plafond, et à travers ces ouvertures fraîchement créées, le bouts de fusils pointèrent.
La porte était barricadée maintenant, par une lourde grille d'épais barreaux de fer qui pouvaient avoir été destiné à se protéger des cambrioleurs.
Une arme à feu aboya, et la balle vint suffisamment près de Monk qui ne fit rien d'autre que de le faire tomber en l'esquivant. Lui, ainsi que les autres, retournèrent dans l'escalier en ruine. Mais cela ne fut un abris que pour quelques

micros-secondes.

Monk poussa Ham du coude, et dit, « Les noirauds, dans tes coutures ! »

« Les « noirauds » étaient des bombes fumigènes compactes, et Ham, maintenant, les sortaient de ses poches et les jeta. Elles se déployèrent en une épaisse fumée noire qui emplit la pièce en dessous.

Sous son couvert, ils descendirent les escaliers. Le bruit d'armes à feu firent souffrir leurs oreilles ; les cartouches faisaient de bref et affreux bruits sur le sol et murs.

Ils atteignirent la limousine. Monk tourna la poignée de porte.

« Mince ! » Hurla-t-il. « Essayez les autres portes ! Celle-ci doit s'être verrouillée accidentellement ! »

Ham, Long Tom, contournèrent la voiture. Leurs cris d'effroi résonnèrent un instant plus tard.

« Portes verrouillées ! » Aboyèrent-ils.

Monk secoua la porte, frappa avec son doigt, sachant tout ce temps qu'il était un fou, parce que même de l'acétylène ou de la dynamite viendraient difficilement à bout de cette citadelle roulante.

Ensuite Monk fit un mouvement vers la voiture et écrasa sa face ingrate sur la vitre.

La Rani était à l'intérieur.

« Ouvrez ! » Brailla Monk. « C'est nous ! »

La femme l'entendit. Elle le vit. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais elle ne fit aucun mouvement pour les laisser entrer.

Il fallut un instant ou deux à Monk pour qu'il puisse croire l'affreuse vérité.

« Piégés ! » Hurla-t-il colèreusement. « Elle nous a conduit dans un piège ! »

Il rugissait et s'acharnait sur la porte et donnait vraiment l'impression d'être un gorille dans une crise de rage.

« Je parie », brailla-t-il, « que la Rani est le grand cerveau derrière l'entièreté de cette foutue affaire ! »

Il n'y avait aucune réaction dans la limousine. Doc Savage avait trop bien conçu sa construction pour cela. Pas plus qu'il y avait une échappatoire par la porte. Ils essayèrent cela. Les barres étaient enchaînées, cadenassées par endroit.

Des balles avaient continué à chercher à travers la pièce, mais grâce à l'épais brouillard sépia des bombes de gaz, les plombs n'avaient endommagé que les nerfs.

« Sous la voiture ! » Râpa Ham de quelque part dans le voile ténébreux.

« Ca ! » Dit Monk, « c'est une idée, mais si je déteste le reconnaître ».

« La limousine avait un long soubassement ; c'était une grosse voiture, mais ses dimensions ne semblaient pas assez adéquate, maintenant qu'ils rampaient sous elle. L'avant de la pièce ne disait rien, cependant. Ils se firent d'eux-mêmes aussi compact que possible et regardaient dehors lugubrement.

Monk colla une main sur le dur sol de béton.

« J'espère qu'ils ne vont pas commencer de tirer des balles ici en dessous comme des coups de billards », grommela-t-il.

Le Nizami éternua, toussa, sous les effets du gaz lacrymogène qui c'était répandu des régions supérieures. Leurs adversaires aussi crachaient et toussaient.

Monk, retroussant ses narines, et se demandant combien de temps au juste il faudrait à la substance pour suffisamment s'épaissir et affecter leurs yeux, fut soudain conscient d'une autre odeur. Elle était presque distinct. Elle venait d'arriver. Il l'aurait remarqué plus tôt, si elle avait été présente.

La senteur intriguait Monk pendant un moment, car elle était familière. Puis il se souvint. La séance de création de joyaux de Rama Tura ! L'arôme avait été présent là-bas, et avait rempli le lieu comme de l'encens.

Monk pensa soudainement à quelque chose d'autre – la foule dans la rue.

« Police ! » Hurla-t-il au sommet de sa voix aiguë. « Au secours ! Je suis assassinés ! »

La fusillade pouvaient concevablement être pris, par les passants sur la rue, comme le bruit d'un véhicule stationnant ; l'explosion pouvait être mal interpréter comme un rugissement naturel. Mais les cris de Monk pouvaient difficilement être mal interprété.

« Au secours ! » Bramait Monk. « Au secours ! Au secours !… »

Il les arrêta soudainement. Une nouvelle voix avait surmonté le chahut de Monk lui-même – une voix qui commandait à cause de son irréalité ensorceleuse. La voix de Rama Tura !

« Pour espérer que la police pourrait arriver à temps pour vous aider doit être une espérance agréable », dit Rama Tura. « Mais c'est une perte de temps ».

La voix était insolite. Elle faisait penser à Monk aux résultats obtenus en traînant la pointe aiguisée d'une carte à jouer sur un enregistrement phonographique en mouvement rotatif.

Monk grinça, « Pouvez-vous les gars dire d'où il appelle ? J'aimerai lui envoyer quelques balles ! »

« Non », dit Ham. « Ne te sens-tu pas légèrement étrange ? »

Monk pensa d'abord que c'était une sorte de blague, puis réalisa que Ham était sérieux, et que lui, Monk, se sentait un peu particulier. Puis – il fut soudainement très étourdi.

La voix de Rama Tura, plus forte, remplit la pièce avec un grand bourdonnement.

Vous pensez indubitablement qu'il m'est impossible de me trouver en sécurité et de vous rendre complètement inconscient par l'application littérale de mes pouvoirs de concentration », déclama Rama Tura. « En fait, vous êtes juste en train d'examiner cela ».

Long Tom aboya, « Dites, ma tête…, ma tête… »

Il ne finit pas, et Monk sut par les sons qu'il essayait de ramper de sous la voiture. Il semblait avoir des difficultés à le faire.

Monk donna une poussée à Long Tom, avec l'idée de l'aidé. Plutôt, développa-t-il, la poussée de Monk n'était qu'un effort. Quelque chose était arrivé à sa charpente simiesque. Il y avait un picotement dans ses sinus, comme une progression de légers chocs électriques. Il y avait de l'engourdissement, aussi. Et il n'avait aucune force.

Monk essaya de dire quelque chose, pour avertir les autres, pour éventuellement leur parler, pour connaître leur situation, mais les mots ne venaient pas, et il ne put entendre aucun son d'eux pour indiquer comment ils allaient.

Il essaya à nouveau de crier, mais ne réussit pas, après quoi, comme un écho, la voix caverneuse de Rama Tura déclama des mots qui semblaient venir d'un puit de petit diamètre et de grande profondeur.

« Vous devenez inconscient », était en train de dire Rama Tura. Il était toujours en train de dire cela, la dernière chose dont Monk se souvint.

Traduction terminée le dimanche 1er avril 2001.

---

[1] Bucks = Dollars en argot américain.

Chapitre 11

DEBANDADE

Doc Savage recouvra sa conscience avec ces mots de Rama Tura retentissant contre ses tympans. Sa voix résonnait plus sourdement qu'elle ne l'était, en premier, car il y avait quelque chose de guingois dans le processus mental de l'homme de bronze.

Il secoua violemment sa tête, et cela lui causa une douleur aiguë, mais après le martèlement douloureux s'atténua, il put réfléchir plus clairement.

La dernière chose qu'il put se rappeler était son étrange rencontre avec Rama Tura. Finalement, ce fut la dernière chose qu'il put se rappeler distinctement. Il y avait d'autres choses vagues, comme un rêve oublié. Des tirs. Une explosion. Des hommes criant.

L'homme de bronze conclut que ces vagues choses étaient des événements récents, et il était possible qu'ils aient contribués à son réveil.

Ses pieds étaient attachés d'une manière effective remarquable. Ils avaient utilisé une longue barre d'acier avec un œil à chaque bout. Une cheville était attachée avec du câble à chaque œil de la tige, tenant ses jambes séparées, là où la plus petite force possible pouvait être rassemblée.

Ses poignets étaient menottées derrière lui. Il testa les chaînes. Il pouvait souvent casser des ordinaires, mais il ne put briser celles-ci.

L'effort remit le terrible martèlement douloureux dans sa tête, aussi il serra ses dents, et avec une violente torsion, démit un de ses bras de son joint – un tour de force qu'il avait acquis juste pour de telles occasions – et il put obtenir les menottes devant lui.

Avec le bout de ses doigts, Doc fit de fortes pressions sur les centres nerveux qui étaient accessibles, et réussit à engourdir la plus grande partie du mal de tête.

Il avait saisi la barre de fer qui maintenait ses pieds séparés et était en train de déterminer les chances de la plier lorsqu'il y eut le bruit de nombreux pieds sur les marches.

Des hommes bruns de Jondore s'assemblèrent dans la pièce, laquelle était large, longue, avec des portes à chaque bouts. Les Jondoréens semblaient effrayés.

Ils regardaient Doc Savage, mais l'homme de bronze gisait à nouveau, ses poignets menottés derrière lui, comme s'il n'avait jamais recouvré ses sens.

L'homme dit, « Le seul tigre gentil est un tigre mort. Pourquoi gardons-nous cet homme et les autres en vie ? »

« C'est le désir du Majii, maître de toutes choses », répliqua un autre.

« Rama Tura l'aurait voulu mort », marmotta le premier.

« Le chaton ne mange pas la souris du matou, son père, s'il est sage », renifla le second. « Rama Tura est seulement un serviteur, comme toi et moi ».

« Pas comme toi et moi », corrigea l'autre. « Il a ces étranges pouvoirs qui lui ont été accordés par le Majii ».

Six hommes entrèrent ensuite, avançant filant sous le fardeau de Rama Tura et de son étrange cercueil qui semblait servir de lieu de repos et de grabat.

Derrière eux entrèrent d'autres hommes bruns, transportant Monk, Ham, Long Tom et le Nizami, tous étaient de toutes évidences inconscients de ce qui arrivait.

La Rani marchait parmi eux, non gardée, quelle que soit l'expression qui aurait pu être sur son visage était cachée par le voile, qu'elle portait toujours.

Rama Tura devait avoir donné les ordres nécessaires auparavant. Doc Savage fut soulevé du sol, jeté par-dessus les épaules de deux hommes, qui répartirent son poids avec difficultés, et tous sortirent en procession par la porte opposée.

Ils traversèrent une autre pièce, piétinèrent une couche de briques et de mortier, et entrèrent péniblement dans une ouverture récemment ouverte dans un mur. Celle-ci les amena dans un autre bâtiment, apparemment vide. Ils descendirent des escaliers.

Quatre grands camions étaient parquées dans l'allées. Ils entrèrent difficilement dans ceux-ci. Doc Savage put entendre des sirènes de police à l'avant du bâtiment et dans les rues proches. Puis le grondement des moteurs des camions noyèrent cela.

Ils s'éloignèrent sans être inquiétés, ce qui n'était pas surprenant, car il y avait des centaines de camions semblables à ceux-ci dans cette partie de la ville.

Doc Savage managea de faire attention à ce qui se passait, bien qu'il fut quelque peu handicapé en prétendant être inconscient.

Rama Tura et la Rani roulaient dans un autre véhicule, comme les autres prisonniers. Doc était seul avec un essaim de Jondoréens qui voulaient manifestement sa vie, et discutaient des moyens de le faire sans se mettre eux-mêmes en mauvais cas avec leur maître.

« Des armes à feu peuvent partir par accident », suggéra un des hommes.

« Une arme à feu serait entendue de la rue », fut-il remarqué.

« Alors si je devais me déplacer, avec mon couteau dans ma main, et qu'une embardée du camion me ferait perdre l'équilibre, serais-ce ma faute ? » Demanda le premier.

« Ca le serait si Rama Tura le pense ainsi », fut-il dit.

Rama Tura devait avoir donné des ordres peu après cela, car les camions se séparèrent. Celui transportant Doc Savage grondait interminablement.

L'homme de bronze, vérifia les tournures, les vitesses probables, et prenait en considération la diminution des bruits du trafic, conclut qu'ils étaient dans la campagne. Le véhicule atteignit alors une route vraiment rude.

Le conducteur marmottait à la route. Des bruits râpant et éraflant venaient des côtés du camion. Sans aucun doute, des branches entraînées. Finalement, le camion stoppa.

Doc resta dedans près d'une heure. Puis d'autres camions arrivèrent. Il fut traîné dehors.

Monk et les autres prisonniers étaient là, tous ligotés et bâillonnés. Parmi eux, Ham seul semblait être conscient.

Plus de temps passa. Tout le monde semblait attendre quelque chose. Puis Rama Tura arriva, supporté dans sa boîte par quatre vigoureux Jondoréens.

La Rani, toujours voilée, était avec Tura.

Rama Tura gesticula vers la femme, indiquant, semblait-il, qu'elle devrait aller à l'ouest. Cela intéressa Doc, car durant l'heure passée, il avait entendu des aéroplanes. Il y avait un aéroport dans cette direction.

Mais la Rani semblait avoir quelque chose en tête. Elle gesticula, dit quelque chose avec véhémence. Ses paroles n'atteignirent pas Doc. Mais elle se tenait de telle façon qu'il pouvait lire sur ses lèvres.

« Doc Savage et ses hommes, et Kadir Lingh, doivent être gardés prisonniers », disait-elle en Jondoréen.

Rama Tura de sa manière caractéristique, sans bouger sensiblement ses lèvres, aussi Doc ne put obtenir ses répliques. Evidemment, cependant, il avait assuré à la Rani qu'il ne serait fait aucun tort aux captifs.

« Ils ne doivent pas être tués », insista la Rani.

Doc fut certain de la réponse de Rama Tura à cela, car il acquiesça.

La Rani s'éloigna, deux hommes avec elle.

Rama Tura vint près de Doc Savage. Il donna un coup de pied dans le flanc de l'homme de bronze. Sa force était un peu abasourdissante, compte tenu de son apparence de cadavre.

« Vous », dit Rama Tura à Doc, « devez mourir tout de suite ».

L'homme de bronze avait feint l'inconscience, mais le coup de pied avait été suffisamment douloureux pour qu'en conclusion il assume un signe de reprise. Il ne dit rien. Rama Tura donnait apparemment une petite considération à ses promesses –

finalement, celle qu'il avait faite à la Rani.

Rama Tura se pencha pour amener son masque macabre de son visage fermé près des très de Doc. Et avec cela, Doc perçut soudain que l'homme n'était pas ce qu'il semblait. L'aspect de masque de mort de ses traits était un habile maquillage. Rama Tura, l'homme réel, était fort différent. A quoi au juste il devait ressembler, c'était impossible à dire.

« Vous vous êtes mêlé à quelque chose qui ne vous concerne pas, homme de bronze », dit Rama Tura d'une voix creuse.

Doc ne dit rien.

« Vous ne devez même pas savoir de quoi il s'agit », continua Rama Tura. « Et je suis dans l'idée, avant que vous mouriez, que vous aimeriez savoir de quoi il s'agit au juste ».

Doc délibérément montra un grand intérêt.

Rama Tura, semblant gratifié par cet étalage, gronda, « C'est énorme, homme de bronze, cette chose. C'est plus grand que n'importe quoi que vous n'ayez jamais rencontré. Je pourrais même ajouter que c'est aussi énorme que n'importe quoi de ce que vous avez lu dans vos livres d'histoire ».

Doc, juste dans l'espoir que cela aiguillonnerais l'étrange individu à en révéler plus, siffla, « Tous les fous avec une langue peuvent dire des mots ».

Rama Tura secoua sa tête.

« Vous pensez que je mens », murmura-t-il. « Je suis un homme prétentieux, car j'ai le droit de l'être, et, aussi étrange que cela paraisse, vos doutes injurient ma vanité ».

Doc se contenta de le regarder.

Rama Tura déclama, « Vous avez deviné que le vol de joyaux n'est pas la grosse affaire derrière mes actions. C'était astucieux. Mais vous n'avez pas deviné mon plan réel, le but à moi et au Majii, mon maître ».

Doc posa un intense regard sur le visage de Rama Tura, essayant de tenir les bruns, diaboliques yeux avec ses propres flaques d'or. Rama Tura détourna son regard.

« C'est, ou ce sera, presque fantastique pour vous, cette chose que nous sommes en train de faire », continua Rama Tura. « Vous allez, sans aucun doute, le trouver bien horrible, car cela implique la prises de quelques centaines de vies, et plus tard, peut-être beaucoup plus que cela ».

Il loucha vers Doc.

« La chose vous horrifie, n'est-ce pas ? » Demanda-t-il.

Doc ne dit rien – il regardait, c'est tout.

« La chose derrière mes actions est… quelque chose que je ne vais, bien sûr, pas vous dire », dit Rama Tura, et il semblait très content de lui.

Doc continua à le regarder. Et soudainement Rama Tura hurla et bondit fantastiquement en arrière, son visage éclairé. Il avait soudain réalisé ce que Doc Savage était en train d'essayer de faire avec son regard – essayer de l'hypnotiser.

Rama Tura bondissait comme s'il avait quelque chose de brûlant sous la semelle de ses pieds, et il frappait sa tête, son visage, comme pour se réveiller lui-même.

Doc avait été très près de l'avoir, et le fait avait jeté l'étrange homme brun – s'il était brun – dans une rage furieuse.

« Vous êtes capable de faire des choses qui pour le monde pensant sont incroyable ! » Dit dédaigneusement Rama Tura, et il claqua ses doigts. « Ce ne sont rien. Vous avez été un enfant dans mes mains. Vous n'auriez même pas été un enfant sans les mains du Majii, mon maître ».

Doc dit sèchement, « Il est possible que nous avons appris plus que vous ne pensez ».

Rama Tura fit un bruit sifflant.

« J'ai obtenu l'argent de la vente de ces joyaux, que vous avez essayé de me prendre », dit-il. « C'est même maintenant dans un camion se dirigeant vers… »

Il s'arrêta, car apparemment il se rendait contre qu'il était en train de faire un fou de lui-même. Il se raidit, cria à ses hommes. « Nous n'allons plus attendre. Vous allez utiliser des couteaux sur eux – tous sauf le Nizami, lequel

nous allons par tous les moyens garder en vie ».

Les hommes bruns s'approchèrent, comme s'ils attendaient justement cela. L'endroit favori pour transporter leurs couteaux semblait être dans des gaines attachés à leurs tibias. Plusieurs étaient en train de retrousser leurs jambes de pantalons pour obtenir ces armes.

Doc Savage établit de démontrer qu'il pouvait bouger, entravé comme il l'était. Un acrobate aurait envié la série de sauts retournés qu'il fit alors. Il bougeait avec toute la vigueur d'un poisson fraîchement sorti de l'eau, et il avait juste plus qu'un enjeu.

L'homme de bronze cherchait une position où le vent soufflerait par-dessus lui, puis sur ses adversaires. Il n'y avait pas beaucoup de vent, mais il n'en fallait pas beaucoup.

Doc gagna sa position. Il s'arrangea pour attraper l'un des revers de pantalon, puis l'autre, et les déchira – pas seulement les retourner, mais déchirer complètement l'ourlet.

Une poudre jaune sortit d'un des revers, une bleue de l'autre revers. Doc se dandina et parvint à ce que les poudres tombent à la même place.

Les résultats furent remarquables. Il y eut un *wouch* ! Comme si de la poudre de flash était partie, à part que la flamme était verte et pas très brillante. Un nuage de fumée bilieuse s'étendit et spitta.

Le premier tueur au couteau plongea dans la fumée, et immédiatement laissa échapper un braillement de douleur. Il tomba de son long, la tête la première. La peau de son visage et de ses mains apparurent avoir été soudainement couverts de cloques.

Le couteau de l'homme fila hors de sa main et atterrit près de Doc Savage. Doc avait roulé pour s'éloigner du nuage de fumée, car c'était une combinaison d'acides capable de produire de douloureuses brûlures.

Doc prit le couteau et le jeta à Monk, qui était alerte et l'attrapa, puis trancha les liens de ses jambes avec toute la vitesse qu'il put dépenser.

Un homme brun se rua sur Monk avec un couteau, et le chimiste au physique ingrat, sans regard cependant pour les pointes aiguisées de combat, cogna la mâchoire de l'individu.

Monk libéra alors Ham, Long Tom et le Nizami. Ce n'était pas aussi simple que cela, cependant, car il fut attaqué une seconde fois, et envoya deux assaillants au tapis, puis il eut à jeter un bâton opportun sur un homme qui était sur le point d'utiliser une arme à feu.

Doc Savage, au même moment, avait continué sa façon de voler en se retournant, et était derrière un arbre. Il essaya de briser les maillons des menottes, mais elles étaient trop forte pour lui.

Il les examina de près. Elles étaient faites en alliage, la première paire qu'il n'ait jamais vue faite dans cette composition.

Doc cria, sa voix entraînée portait au-dessus du tumulte, et ordonna à ses hommes de contourner le nuage de vapeur acide, en cherchant de conduire leurs poursuivants dedans. Il fit la suggestion dans la langue maya qu'ils utilisaient lorsqu'ils désiraient ne pas être compris par des auditeurs.

Monk et les autres firent ainsi. Plusieurs poursuivants, trop anxieux de les saisir, entrèrent dans la vapeur brûlante et piquante. Trois, cependant, contournèrent les périphéries du nuage. Ils avaient sorti leurs armes à feu.

Doc Savage, se débattant contre un congé mortel près de son arbre, avait découvert une lourde branche tombée. Il obtint ses poignets menottés en face de lui.

La branche paraissait trop épaisse pour être brisé par n'importe quel homme, et elle n'était pas pourri. Doc exerça une pression dessus et la cassa en trois morceaux avec une aisance qui faisait sembler trivial l'exploit.

Pendant ce temps, les trois hommes qui avaient contourné le nuage acide se préparaient à tirer. Doc lança ses bâtons, un sur chaque homme armé. Il fit ce qui, dans ces conditions, ressemblait à un bon score – deux hors de combat sur trois – mais pas le dernier, il sembla désappointé.

Long Tom et Ham prirent un risqué imprudent, charger le troisième tireur. Ils auraient probablement été abattus. Mais Monk lança le couteau d'une façon qui

montrait qu'il avait pratiqué cet art. Et mit la lame dans la poitrine de l'homme armé, pas loin du cœur.

L'homme s'effondra.

Les autres hommes de Rama Tura s'enfuirent furieusement, poursuivi par le nuage de vapeur, que le vent transportait. Ils le distancèrent, puis tournèrent autour et commencèrent à tirer.

« Courez dessus ! » Cria Doc.

L'homme de bronze travaillait au fil de métal qui tenait ses chevilles dans les yeux aux bouts de la barre de fer. Monk s'arrêta pour aider. Les autres revenaient en courant, à l'ordre râpé de Doc.

Doc dit en grimaçant, « Monk, tu as lancé ce couteau vers le cœur de l'homme ».

Monk eut difficile de ne pas regarder vers Doc. Le chimiste au physique ingrat savait très bien que c'était la loi de Doc que jamais une vie ne devait être prise s'il était possible de l'éviter.

Monk commença, « Heu, Je n'ai pas… » Puis il changea d'idée, étant équitablement sûr qu'il n'était pas un menteur suffisamment accompli pour duper Doc.

« Eck ! » Gronda-t-il piteusement. « J'étais excité ».

Les chevilles de Doc devinrent libres, il se leva et courut. Des écorces, arrachées des arbres par les balles, tombaient sur eux. Il y avait suffisamment de bruits d'armes à feu pour une bataille rangée.

« Nous allons y arriver », pouffa Monk.

Ils le firent. Les hommes de Jondore n'étaient pas de bons coureurs, où ils n'entreprirent pas la poursuite de tout cœur.

Ils coururent approximativement un mile, et arrivèrent à une route active, où ils attendirent un motoriste. Long Tom mit à contribution le grand ressort de sa montre bracelet, que leurs ravisseurs n'avaient pas pris, car elle n'était aucunement de valeur, et Doc força la serrure de ses poignets menottés.

Un motoriste qui ne voulut pas s'arrêter roula presque sur Monk, mais le suivant s'arrêta et accepta de les prendre. Doc Savage n'entra pas dans le véhicule.

« Soyez prudent les amis », conseilla-t-il. « Ce Rama Tura et le Majii, qui qu'il puisse être, sont astucieux. La prochaine fois, ils voudront probablement vous tuer dès l'instant où ils mettront la main sur vous ».

Monk grommela, « La prochaine fois, c'est nous qui mettrons nos mains sur eux ».

Ham dit, « Ne te vantes pas, idiot ».

Long Tom demanda, « Doc, qu'allez-vous faire ? »

Doc ne répondit pas à cela.

« Dans peu de temps, vous me verrez au quartier-général », dit-il.

Il regarda le conducteur emmener hors de vue Monk, Ham, Long Tom et le Nizami. L'homme de bronze plongea alors à nouveau dans le bois.

Il entendit des coups de feu lorsqu'il eut couvert un demi-mile. Ils étaient devant, et également à l'ouest. Ils étaient une vingtaine. Doc commença à courir à une vitesse qui aurait donné plus qu'à réfléchir à un sprinter d'université.

Ensuite, Doc entendit des moteurs d'avions. Il devait y avoir quelque seize moteurs, mais la façon dont ils étaient groupés indiquaient qu'ils étaient dans quatre avions.

Doc vit les avions peu après, les examinant de sous un arbre, de telle façon qu'ils ne puissent pas le voir. Il y avait quatre très gros avions, et ils portaient les marques d'une ligne aérienne transcontinentale.

Ils étaient exactement du même type d'avions qui détenaient les records de vitesse commerciale pour le vol New York – Los Angeles.

Doc avança, avec une bonne idée de ce qu'il allait trouver.

Il trouva un homme mort. Il avait craint qu'il y en ait plus. Il y en avait sept autres qui avaient été légèrement blessés. Tous faisaient parties du personnel du principal aéroport passager de New York City.

Ce qui était arrivé était sanglant, violent et simple. Les hommes de Rama Tura avaient simplement attaqué l'aéroport en force et pris les aéroplanes qu'ils

souhaitaient.

L'un des avions avait été chargé avec le contenu d'un petit camion – des paquets portant des papiers d'emballages tamponnés d'une banque. C'était suffisant pour dire à Doc que c'était l'argent provenant de la vente des séances de joyaux de Rama Tura.

Doc Savage fit quelques suggestions sur l'organisation de la chasse des avions. Puis il retourna à la ville. Il entra dans le gratte-ciel qui hébergeait par l'entrée du garage secret et de l'ascenseur privé.

A l'instant qu'il fut dans le couloir du quatre-vingt-sixième étage, il put voir que quelque chose n'allait pas. La porte de la pièce de réception était ouverte, et juste Ham, Long Tom et le Nizami se tenaient à l'intérieur, semblant très inquiets.

« Que se passe-t-il ? » Demanda Doc.

« Maintenant, c'est Monk qui a disparu ! » S'étrangla Ham.

Traduction terminée le mercredi 4 avril 2001.

Chapitre 12

LE NIZAMI SURPREND

L'anxiété dans la voix de Ham comme il annonçait que Monk était manquant était frappant, considérant le fait que le chimiste absent et lui n'aient jamais dans la mémoire des personnes présentés l'un l'autre avec des mots civilisés.

Cela prouvait que Ham considérait Monk comme son ami le plus proche, malgré même quand ils se querellaient. La vérité était que chacun aurait risqué sa vie pour sauver l'autre. Ils avaient fait ainsi, à l'occasion.

« Comment est-ce arrivé ? » Demanda Doc.

« Il a juste disparu », grogna Ham.

« Appelle son penthouse-laboratoire », suggéra Doc.

« Nous l'avons fait », dit Ham lentement. « Jupiter ! J'espère qu'il n'est rien arrivé à ce singe primitif ».

Long Tom gronda, « Vous deux les mecs vous me faites de la peine. Vous passez votre temps à essayer de vous tuer l'un l'autre. Et dès la première minute que vous pensez que l'autre est dans les ennuis, vous vous mettez à geindre.

Ham claqua, « Je vais sortir et chercher Monk ! Quelque chose lui est arrivé. Je le sais ! »

Doc Savage dit tranquillement. « Des recherches seraient vaines avant que nous ayons une clé. Attendons dans les environs. Nous verrons de quoi il s'agit ».

L'homme de bronze regarda le Nizami. « Rama Tura a admis qu'il y avait quelque chose d'énorme derrière ce qui est arrivé. Je ne pense pas qu'il mentait. Pouvez-vous nous donner la moindre suggestion qui pourrait nous aider à apprendre ce que c'est ? »

Le Nizami se donna quelques instants de réflexion. Le Nizami avait été extrêmement bien habillé lorsque Doc l'avait rencontré pour la première fois, mais la violence de la nuit l'avait mis dans une condition plutôt chiffonnée.

« Ma fortune qui a disparu est le seul angle auquel je peux penser », dit-il. « Je vous en ai déjà parlé ».

« Il semble que votre fortune ait été simplement utilisée pour avoir du cash pour le grand dessin, quel qu'il puisse être », dit Doc. « Ceci est, bien entendu, une simple théorie. Nous n'avons pas encore prouvé que Rama Tura et son Majii vous aient volés ».

Le Nizami haussa les épaules. « Cela m'a dérouté ».

Doc Savage alla alors dans le laboratoire, ouvrit la porte de l'espace secret entre les murs, et en extirpa une silhouette ligotée, bâillonnée et endormie.

Ils notèrent tous la réaction du Nizami lorsqu'il vit le prisonnier – et avaient des raisons de s'en souvenir plus tard. Le Nizami qui avait été jusqu'ici aussi froid et calme que chacun d'entre eux un grand sursaut et commença à trembler violemment.

« Qui est-ce cela ? » Cria-t-il presque. Et il parla son Jondoréen natal, apparemment oubliant son anglais dans son agitation.

« Ceci », lui dit Doc Savage, « est l'individu qui a essayé de me duper en prétendant être vous. Vous devez vous rappeler que ceci est arrivé immédiatement après votre arrivée en avion et qu'ils vous ont saisi ».

Le Nizami continua à trembler violemment. Sa peau brune avait pris la couleur du plomb.

« Le connaissez-vous ? » Demanda Doc Savage.

La réponse du Nizami chavira en une faiblesse mortelle.

Doc Savage étudia le corps inerte de l'homme qui fut souverain de Jondore, et jusqu'il y a peu le plus riche homme vivant.

La petite, fantastique trille de l'homme de bronze devint presque distinctement audible, d'une cadence sinistre qui monta et s'éteignit, et qui aurait pu être le son de quelque oiseau exotique de la jungle.

« Ceci est quelque chose de nouveau », dit-il.

Long Tom loucha et tira à une oreille qui était plutôt grande et seulement légèrement moins transparente qu'une feuille de taffetas imperméable. Il ne dit rien.

Ham, pendant qu'il regardait le Nizami inconscient, dit, « J'aimerai que nous ayons la moindre idée d'où Monk est ».

Doc Savage administra des stimulants au Nizami, et l'individu réagit suffisamment pour donner certain fondement pour croire qu'il reviendrait complètement à lui d'ici cinq minutes.

Doc ensuite alla travailler sur le faux Nizami. Utilisant une seringue hypodermique, il injecta la concoction de drogues qui annulaient les effets de la substance qu'il avait utilisé pour rendre l'homme impuissant.

« Le type a sucé une substance de sa manche pour se rendre lui-même inconscient pour qu'il ne puisse pas être interrogé. « Peu-être a-t-il récupéré depuis. Nous allons voir s'il est conscient après lorsqu'il sortira du coup que je lui ai administré ».

Tandis qu'ils attendaient que les systèmes des deux Jondoréens absorbent les différentes mixtures chimiques, Doc Savage enleva le manteau du faux Nizami, ainsi l'homme n'aurait pas l'opportunité de se rendre à nouveau inconscient. Il enleva également le bâillon. Mais il laissa les bras et les jambes de l'hommes attachés par des menottes.

Ham arpentait en cercles lents et attendait, « Nom de Nom ! Et Monk ? »

Doc dit, « Il n'y a encore nulle part où aller ».

Ham se dirigea vers la pièce de réception.

« Quoi maintenant ? » Lui demanda Doc.

« Je vais chercher après Monk ! » Aboya Ham.

« Ne parts pas », requit Doc.

Ham acquiesça. « Je veux utiliser le téléphone ».

Ham disparut dans la pièce de réception.

Doc et Long Tom regardèrent les deux nizamis, le faux et l'authentique, de près, remarquant que les deux revenaient à eux avec la même lenteur. Ils recouvreraient conscience presque ensemble.

Les réactions des deux nizamis, en revivant, étaient, suffisamment étranges, presque les mêmes. Tous deux ouvrirent leurs yeux, clignèrent, et regardèrent autour. Ils étaient pleinement conscients. Mais aucun ne dit quoi que ce soit.

Doc était sur le point de poser une question quand un terrible cri vint de la pièce de réception. C'était Ham, et il était en train de crier.

« Doc ! » Rugit-il. « Regardez-ça ! »

Doc Savage fila hors du laboratoire, à travers la bibliothèque et dans la pièce de réception.

Long Tom suivait Doc de près.

Ham se tenait au milieu de la pièce de réception. Il désignait la porte.

Monk se tenait dans l'ouverture, et sous un bras poilu se trouvait son cochon. Habeas Corpus.

« Où as-tu été ? » Demanda Doc.

« Pourquoi ? » Dit Monk innocemment, « Je suis juste allé dans le centre, à cet endroit où nous nous sommes battus, pour voir si je pouvais trouver Habeas Corpus. Je l'ai trouvé. Tout est O.K. »

Ham qui avait montré tant d'anxiété, montait maintenant toute les symptômes d'avoir une attaque. Il faisait des gargouillis de rage, et se rua vers le coin à côté du grand coffre-fort de bureau, pour revenir en brandissant une de ses canne-épée, qu'il avait évidemment caché là il y quelques temps.

« Je vais tailler les ongles de tes orteils directement près de tes

oreilles ! » Hurla-t-il à Monk.

« Pourquoi tout ceci ? » Demanda Monk, abasourdi.

Long Tom répondit à la question. « Tu es parti sans rien dire et Ham a versé des larmes partout ».

Ham devint très rouge et fâché, chercha quelque chose à dire, mais apparemment ne put penser à rien qui exprima exactement son état d'esprit.

Monk sourit bienheureux et murmura, « Ainsi Ham était inquiet. J'ai toujours su qu'il aimait… »

Ham cria, « Fermes-là, si tu ne veux pas être disséqué ! »

Une voix dans l'encadrement de la porte de la libraire derrière eux dit, « Et vous allez tous levez vos mains, si vous ne voulez pas être autopsié ».

C'était le Nizami, le vrai. Il tenait un revolver – un des pistolets mitrailleurs que Doc Savage lui avait donné pour utiliser au cas où ils rencontreraient les hommes de Rama Tura.

Il portait l'homme qui avait essayé de se faire passer lui-même comme le Nizami envers Doc Savage. Ce dernier était toujours menotté. Il ne dit rien.

Personne ne bougea. Aucune main ne se leva.

« Quelque chose est arrivé qui a grandement changé la situation pour moi », dit l'authentique Nizami. « Vous allez lever vos mains et permettre à mon compagnon et moi de partir. Je vous assure que je parle affaire ».

La chose sensible à faire était de lever les mains, et Doc Savage fit ainsi. Mais pas Ham. Il était déjà dans une rage aveugle sur l'incident Monk, lequel, savait-il bien, fournirait à Monk matière à le taquiner.

Ham aurait presque préféré se séparer d'un bras, plutôt que Monk sache qu'il avait exprimé de l'affection pour lui.

Aussi, Ham ronchonna-t-il et se jeta-t-il en avant, décochant sa canne-épée à la façon du lancé. La pointe de la lame était enduit avec une substance chimique, semblable à celle dans les balles de miséricordes, qui provoquerait une prompte inconscience, une fois introduit dans un blessure, cependant légère. Mais la canne-épée manqua, dû à la hâte de Ham.

Le Nizami appuya sur la détente du super-pistolet mitrailleur. L'arme à feu laissa échapper son mugissement de contrebasse. Ham s'effondra.

La super-arme continua de hululer, et Long Tom et Doc Savage tombèrent rapidement l'un derrière l'autre. Ils bougèrent juste un petit peu après leurs chutes.

C'était la nuit, avec un spectacle magnifiant des lumières de la ville des fenêtres des gratte-ciel, lorsque Doc Savage et ses aides revinrent à eux.

Les couinements d'Habeas Corpus, un son plaintif, fut le premier bruit que Doc Savage entendit. L'homme de bronze se réveilla en premier. Après un moment, les autres étaient ranimés.

Il tinrent une discussion quelque peu lugubre, laquelle consistait largement en de diverses théories avancées par Monk, Ham et Long Tom, aucune d'entre-elles n'expliquait exactement pleinement ce qui était arrivé.

« C'était ce faux Nizami ! » Se plaignit Long Tom. « Juste une vision allant partout du Nizami réel. Je me demande ce qui a causé cela ».

« Cela », dit Ham, « c'est juste un autre point noir dans tout ce très sombre mystère ».

Ils téléphonèrent à la police, et apprirent qu'aucune trace n'avait été trouvée de Rama Tura et de ses hommes.

Doc avait donné un ordre de recherche à la police pour les nizamis, réel et faux.

Ils envoyèrent chercher des journaux, les dernières éditions. Les pages étaient pleines des meurtres, avec les habituelles spéculations farouches, et un occasionnel ardent éditorial accusant le département de la police d'inefficacité – une procédure de réserve, incidemment, qui devenait démodé à New York City.

Pendant ce temps, Doc Savage eut la chance de trouver, dans la poche de sa veste, de trouver une carte de visite qu'il n'avait pas mis là. Elle était armoriée de l'emblème royal de Jondore, la tête d'un tigre et des lances, entrelacés par un serpent. La carte arborait aussi le simple lettrage :

KADIR LINGH

Il y avait des mots imprimés sur le dos, d'une main guindée mais précise, qui pouvait avoir été entraînée pour écrire les lettres plutôt inhabituelles qui formait l'alphabet de Jondore. Le message était au point :

S'IL VOUS PLAIT LACHER VOTRE INTERET SUR CETTE AFFAIRE. CELA SAUVERA BEAUCOUP DE VIES SI VOUS FAITES AINSI

KADIR LINGH

Monk fit quelque marmonnement véhément lorsqu'il eut lu le mot. Puis il regarda Doc Savage.

« Et maintenant ? » Demanda-t-il. « Allons nous abandonner ? »

Doc demanda ironiquement, « Voudrais-tu ? »

« Sapristi, non », grinça Monk. « Je vais avoir toute ma vie ».

« Il y a quelque chose derrière tout ceci », dit Doc Savage. « Quelque chose de grand et de terrible. Nous allons y aller, jusqu'au fond ».

« Epatant », gronda Monk. « Ce Rama Tura a besoin d'une bonne leçon, et je suis en faveur de la lui donner, même si ce job nous emmène à Jondore ».

« Même s'il nous emmène à Jondore », agréa Doc Savage.

Traduction terminée le vendredi 06 avril 2001.

Chapitre 13

LA TERREUR MENACANTE

Il les mena en Jondore.

Ils arrivèrent trois semaines plus tard - arrivés à Bénarès, qui n'est pas en Jondore, ni même très près, mais en Inde, dans le sud du Népal, un état indépendant quelque peu identique à Jondore, politiquement. Bénarès est peut-être le meilleur endroit pour sauter en Jondore - Jondore n'étant pas parmi les endroits les plus accessibles dans le monde.

Durant ces trois semaines il n'y a rien eu qui pouvait montrer ce qui était arrivé à Rama Tura et son organisation, ou au Nizami de Jondore, précédent homme le plus riche dans le monde, ou à l'homme mystérieux qui avait prétendu être le Nizami. La Rani, veuve du souverain décédé de Jondore, n'avait pas non plus donné le moindre signe de vie.

Non pas que Doc Savage n'ait pas cherché après eux. L'homme de bronze avait dépensé de l'argent et de l'influence dans un effort d'obtenir une trace de sa proie, et il avait eu accès aux rapports de police, lesquels étaient indicatifs d'une recherche officielle approfondie, Rama Tura étant recherché pour un nombre de meurtres.

Pas plus quelqu'un avait-il découvert une clé qui soit une preuve ou de valeur pour résoudre le mystère ou juste ce qui se trouvait derrière cette affreuse affaire.

Rama Tura et le reste avait simplement disparu, aussi complètement que si Rama Tura avait accompli l'une de ses aptitudes aux miracles qu'il semblait et clamait posséder, et avait surpassé tout le monde dans le monde des esprits.

Même Monk commenta se fait.

« Idiot », lui cracha Ham en retour. « Il n'existe aucune chose telle que ces grimaces de faire des miracles comme Rama Tura ».

Ce fut lorsqu'ils voulurent les documents habituels pour rentrer à Jondore que Doc Savage et ses trois aides rencontrèrent le premier - et très mineur exemple - des difficultés se trouvant devant. Ils leur fut refusés l'admission.

Le refus fut simple, et simplement expliqué. Kadir Lingh, Nizami de Jondore, avait notifié au Bureau des Affaires Etrangères Britannique et ses propres représentants de consulats que Doc Savage ne pouvait en aucune circonstance être admis en Jondore.

Il y avait, de plus, le simple avertissement que Doc Savage et ses aides seraient officiellement exécutés si découverts en Jondore. L'avertissement indiquait que le Nizami considérait Doc et ses hommes comme ennemis publics de Jondore. Le Nizami était près de devenir un monarque absolu dès qu'il pourrait ordonner de telles exécutions.

Doc Savage discuta longuement du sujet avec les officiels britanniques, et, bien que l'homme de bronze ait une certaine somme d'expérience, il avait été au service de John Bull de façon officielle en d'autres occasions, il fut avisé de laisser tomber l'affaire et de retourner aux Etats Unis.

Doc lut entre les lignes et conclut que les Britanniques considéraient Jondore comme le tonnelet de poudre de leurs concessions asiatiques, et craignaient que l'homme de bronze puisse être l'étincelle qui y mettrait le feu.

Les Britanniques postèrent des agents pour surveiller Doc et ses hommes. La surveillance était ouverte, et Doc invita agréablement les agents à les accompagnés, même pour dîner avec lui.

C'est ainsi que les agents britanniques étaient avec Doc Savage lorsqu'il acheta des billets d'avion pour la côte, et étaient avec lui lorsque ses trois

aides et lui montèrent dans un avion de ligne en direction des Etats Unis.

Les agents n'étaient pas avec, cette nuit là, lorsque l'avion de ligne déposa Doc et ses trois aides plus loin dans un puissant lancé, à quelque distance de la côte. Habeas resta à bord, en direction de New York.

Ce n'était pas entièrement par hasard que Doc avait choisit cette ligne particulière, car il se faisait que la compagnie propriétaire était l'un des avoirs commerciaux de l'homme de bronze.

Ainsi lorsque les Britanniques appelèrent par radio au milieu de l'océan, s'enquérant si Doc était ou non à bord, ils furent informés que Doc et ses hommes étaient sur la liste des passagers. Ce n'était pas, techniquement, un mensonge. Leurs noms n'avaient simplement pas été rayés de la liste.

Jondore était, en effet, une grande, fertile vallée, qui était accessible par air et par trois passages de montagnes, lesquelles étaient des gorges pures dans lesquelles des pistes étroites avaient été construites.

Il n'y avait pas de chemin de fer, et aucune route par laquelle une automobile pourrait rentrer en Jondore, excepté en étant démontée et chargée sur les dos de yaks, d'ânes, ou de petits poneys himalayens.

Les gardes à l'un des passages des montagnes de Jondore n'ont rien relevé de particulier dans le fait que, en l'espace de deux jours, quatre âniers furent admis.

Les âniers, les colporteurs itinérants, étaient assez communs, et aussi bienvenus, car ils étaient fortement taxés. Pieds nus, plutôt ces colporteurs particuliers différaient un peu du nombre habituel.

La nuit, après l'admission du dernier de ces quatre marchands spécifiques, les trouva tous quatre rassemblés autour d'une mince flamme bleue d'un feu dans une petite vallée. Les nuits étaient très froides dans les montagnes environnant Jondore.

L'un des enguenillés commença la conversation. C'était un grand type avec une bosse dans son dos et une claudication dans sa jambe droite. Sa peau était presque noire, ses cheveux étaient courts, noir geai, et si bouclés qu'ils étaient comme une masse de fins ressorts.

Il portait un ruban qui était remarquablement neuf et net, et une robe qui semblait sur le point de tomber en pièces malgré de nombreux raccommodages.

Il parla à un individu lourd, large et chauve qui avait une peau jaune, des dents noircies par le masticage de bétel, et qui portait d'énormes verres et de vêtements plutôt désordonnés.

« As-tu eu le moindre problème, Monk ? » Demanda-t-il.

« Non, Doc », répliqua Monk. « Ces mots Jondoréens que vous m'avez appris étaient suffisants pour m'admettre ».

Raser tous les cheveux rudes, couleur rouille, de la carcasse simiesque de Monk avait créé une surprenante différence dans son apparence.

Doc dit, « Et en ce qui te concerne, Ham ? » Et toi, Long Tom ? »

Ham et Long Tom s'étaient tous deux transformés en gras hindous, en modifiant leurs corps par du rembourrage, du grimage de plastique et du maquillage. Les déguisements étaient suffisamment parfaits pour qu'il ne fasse aucun doute qu'ils ne se seraient pas reconnus l'un, l'autre.

« Quel est notre prochain mouvement ? » Voulut savoir Ham.

« Nous nous dirigerons en direction de Dacal, capitale de Jondore », dit Doc. « Et nous verrons ce que nous pourrons surprendre en route ? »

Ce que Doc Savage voulait dire en disant qu'ils auraient à essayer de cueillir des informations en chemin devint apparent l'après-midi suivante, lorsqu'ils entrèrent dans un petit village.

Il n'était pas inhabituel pour des marchands de voyager ensemble en Jondore, car les hommes des montagnes étaient des bandits chroniques.

La ville consistait en rangées de huttes de pierres faisant face à un chemin de poussière, qui devait avoir été un remarquable trou de boue aux rares occasions où il pleuvait.

Il y avait des yourtes de peaux des hommes des collines et des gardiens de troupeaux placés autour des périphéries, et l'inévitable combinaison de temple et monastère était la structure la plus prétentieuse du village.

Il y avait de nombreuses auberges, et ils en sélectionnèrent une qui se vantait n'avoir pas la moindre saleté et le moins d'odeurs, en fait c'était un bon choix.

Ham, le fastidieux, fit de considérables grommellements sur la pittoresque et malodorante coutume de garder les animaux dans une cour sous les fenêtres de l'auberge.

« C'est ainsi que les propriétaires peuvent de temps en temps regarder dehors et être sûr que leurs animaux n'ont pas été volés », lui dit Doc.

« Un chouette pays ! » Se regimba Ham.

La nourriture de l'auberge était de trop pour eux. Ils cuirent la leur sur un petit feu dans la cour, ennuyés par des ânes et des yaks. D'autres voyageurs faisaient la même chose.

Ils gardaient leurs yeux ouverts, et notèrent que la plupart des voyageurs s'en allaient immédiatement après qu'ils eurent mangé. Doc Savage se déplaça d'une allure paisible vers l'un qui se préparait au départ.

« Véritablement cet endroit ne plait même pas à un yak, oh frère », dit-il en Jondoréen. « Ce peut-il que vous partiez pour trouver un autre logement plus plaisant ».

Le voyageur considéra Doc, et apparemment ne vit rien qu'un Jondoréen frisé, bossu et boitillant, un individu qui semblait assez pauvre.

« C'est certes un mouton insensé qui va dans l'antre du lion, voit le lion et malgré tout se couche pour dormir », répliqua le voyageur.

« Qu'avez-vous vu ici ? » Demanda Doc.

« Le mouton peut voir le lion, et même ne pas savoir que c'est un lion, n'en ayant jamais vu auparavant », dit l'autre. « Peut-être est-ce parce que vous êtes nouveau en Jondore ».

Il donna un vigoureux coup à son poney et s'en alla.

Doc Savage retourna près de ses aides.

« Il est arrivé quelque chose à ce village », les informa-t-il. « Restez ici, gardez vos poneys près, et faites attention ».

Doc Savage s'éloigna, affectant la claudication, mélangeant la démarche de quelqu'un qui a passé la plus grande partie de sa vie à califourchon sur des poneys et des ânes. Il ne s'était pas beaucoup éloigné avant qu'il ne visse qu'il y avait certainement quelque chose qui se tramait.

Les hommes armés étaient plutôt la règle que l'exception en Jondore, car c'était un pays sauvage, désertique, mais les hommes dans les rues étaient trop lourdement lester d'armes à feu, et ils se déplaçaient fréquemment en groupes, marmottant tout bas, avec des voix excitées. Doc essaya de se rapprocher plus près d'un des groupes, mais il fut maudit et des bâtons lui furent jetés.

Des marchands, spécialement ceux qui transportaient leurs marchandises à dos d'ânes, n'étaient pas tenus en grande estime en Jondore.

Il y avait un endroit où des informations pouvaient habituellement être cueillies – les lieux de boissons. Doc en vit un qui servait, pas seulement le fort thé populaire de l'Himalaya, mais aussi un puissant breuvage dérivé de maïs fermenté.

Par le simple procédé de délier les ficelles de sa bourse, Doc devint un individu très populaire. Il ne consomma rien à part le thé fort lui-même et du fromage, ce que personne ne considéra comme étrange. Une heure consacrée ainsi lui fit obtenir quelque information.

Les dirigeants du village et de l'armée – chaque village en Jondore avait sa propre force armée – tenaient cette nuit une réunion dans la maison du conseil près du monastère.

« Les chuchotements disent quoi faire avec le retour du Majii », établit quelqu'un, puis se tut soudainement, comme s'il avait laissé échapper un sujet dont il n'était pas sain de discuter.

Ce fut suffisant pour Doc Savage, et aussitôt qu'il put partir sans susciter de soupçons, il laissa le lieu de boisson et déambula en direction du monastère. Il hantait les ombres lorsqu'il arriva près de l'endroit.

Le monastère était un vaste édifice, de loin le plus élaboré de la ville, ce

qui n'en faisait pas exactement un stupéfiant morceau d'architecture, l'entrée était petite, archée, et près d'une extrémité.

La parcelle d'obscurité autour du coin pouvait avoir été faite pour une écoute indiscrète. Engoncé là, Doc essaya d'écouter deux hommes dans l'entrée, probablement des gardes, comme ils discutaient.

« C'est réellement une grande chose pour Jondore, ce retour du Majii », murmura l'un.

« Tu exprime des mots de vérité et de sagesse », agréa l'autre.

« Encore qu'il y ait des chiens qui s'asseyent et aboient, même après qu'ils ont vu un os. Ils ne désirent pas suivre le Majii, maître des merveilles, océan de sagesse, quoiqu'il soit ».

« Il y a beaucoup de ces chiens », agréa le premier.

« Beaucoup, vraiment », dit le second. « Mais le mot du Majii prévaudra, même si les dissidents ont à mourir, ainsi ce… »

Il y eut un hurlement dans le hall de la réunion. Un coup de feu. Un autre.

Un homme surgit dehors par la porte. Il était blanc, richement habillé de haut-de-chausses de whipcord lacés, des bottes d'équitation, une veste en peau et – touche incongrue – un béret de peau appariée à sa veste. Il portait deux gros revolvers, à la façon des cow-boys, dans des étuis bas.

Les deux gardes de la porte, surpris, laissèrent filer l'homme près d'eux. Puis ils levèrent leurs fusils.

L'homme blanc regarda en arrière par-dessus son épaule, vit les deux fusils en train de se soulever, et sortit ses deux revolvers. Il s'arrêta, se retourna, et ses deux armes à feu partirent.

Les deux gardes s'effondrèrent.

Le village avait été calme. Mais maintenant il explosa. Des hommes armés surgirent, en hurlant, des maisons. Un flot de silhouettes gesticulantes et hurlantes se déversa du hall de réunion.

Doc Savage se mêla à eux, galopant avec eux après l'homme blanc fuyant follement. C'était une meute assoiffée de sang, voulant massacrer le fugitif.

L'homme blanc courait vivement, gardant ses armes à feu dans ses mains. C'était un habile tireur. Trois fois, des villageois enragés tentèrent de lui couper la route, et il utilisa ses armes avec effet. Puis il arriva à un point où une foule d'adversaires bloquait littéralement la rue.

Ses armes à feu firent grands bruits. Sa foule en fit presque autant. Mais les chances étaient trop grandes. L'homme blanc recula, se retourna, essaya de fuir, mais l'avalanche de Jondoréens sortant du hall de réunion lui coupèrent la route. Un instant plus tard, il y eut une terrible mêlée.

Doc Savage était dans le gros de celle-ci, faisant de grande tentative pour attraper le fugitif, mais essayant en réalité de se mettre lui-même dans le chemin des villageois autant que possible. Alors il rentra en action, utilisant poings et genoux furieusement.

Saisissant sa chance, il prit l'une des petites bombes fumigènes hors de sa poche, la laissa tomber, et un brouillard d'encre enveloppa promptement la bagarre. C'était l'astuce.

Des secondes plus tard, Doc apparut au bord de la bataille. Il transportait l'homme blanc, qui était vilainement amoché. L'individu était mince, presque fragile. Doc le mit sur ses épaules. Puis il courut.

Par deux fois, on leur tira dessus. L'un des gardiens de troupeaux utilisa un fusil moderne et manqua ; l'autre tira avec ce qui devait avoir été un fusil à charger par la gueule fait maison, et chargé avec des cailloux, des morceaux de fer et tout ce qu'on pouvait trouver. L'attirail de missiles cassa la peau de Doc à quatre endroits différents, mais il ne fut pas sérieusement blessé.

L'homme blanc ne dit rien. Il tenait sa tête, et du sang d'une blessure s'écoulait entre ses doigts.

Ham, Monk et Long Tom rencontrèrent Doc, montés sur leurs ânes. Ils étaient partis en direction du son de la bataille.

Doc mit l'homme blanc sur ses pieds, fit signe à ses aides, et les avertis de ne pas parler. Il ne désirait pas que leurs non-familiarité avec la langue Jondoréenne révéla qu'ils n'étaient pas les marchands itinérants qu'ils

semblaient.

Puis persuadèrent leurs ânes à courir et quittèrent le village.

Finalement l'homme blanc parla.

« Vraiment décent de votre part, les amis », dit-il. « Vous m'avez joliment bien tiré mon fer de ce feu ».

Doc garda le silence.

« Ciel », murmura l'homme blanc. « J'espère que vous parlez anglais. Mon Jondoréen est mauvais. Qu'en est-il – de votre connaissance en anglais ? »

« Peuti », dit Doc Savage, donnant au mot « petit » la mutilation d'un Jondoréen qui savait juste quelques mots de cette langue.

L'homme demanda par curiosité, « Pourquoi m'avez-vous aidé au juste, vieil homme ? »

Doc feignit d'hésiter pour les mots anglais appropriés.

« Mebbeso argent », prononça-t-il finalement.

L'homme blanc éclata de rire, comme s'il n'était pas du tout surpris.

« Vous allez être joliment bien payé pour cela », les informa-t-il. « Dites, aimeriez-vous un petit travail ? »

Doc à nouveau attendit avant de répondre.

« Pas savoir », dit-il. « Vous parlez. Mebbeso savoir ».

« Je suis un agent secret britannique », dit l'homme blanc.

« Vous faites avec ? »

« Hm », agréa Doc.

« J'ai été envoyé ici pour enquêter sur cette histoire du Majii », annonça l'homme qu'ils avaient secouru. « Vous connaissez le Majii ? »

« Hm ! » Dit Doc avec beaucoup de véhémence.

« Que savez-vous à son sujet ? »

« Trei Peuti ». Doc s'arrêta comme s'il hésitait sur un grand mot, un morceau arraché à la langue anglaise. «Trei mistariou ».

« Très mystérieux, c'est exact », rit l'autre. « C'est tout ce que tu sais ? »

« Hm !» Opina Doc.

« Je ne connais pas un fifrelin de plus que cela moi-même », dit l'homme blanc. « Je venais d'arriver en Jondore, et j'ai entendu qu'il y avait quelque chose qui se tramait dans ce hall de réunion de village, et j'ai essayé de m'y introduire pour un peu espionner. Ils m'ont attrapé, ces pouilleux ».

« Travail », dit Doc. « Pas savoir ».

« Ah, tu désires savoir ce qu'est cet épanouissant travail ». L'homme se trouvait devant Doc sur l'âne, et il ajusta attentivement sa position. « Je veux atteindre Dacal, la capitale de Jondore. Je vais avoir quelques paroles fermes avec le Nizami. Je vais fameusement bien lui mettre une abeille sous le turban. Je vais lui rappeler ce qu'un vol de bombardiers britanniques pourrait faire à son palais et à Dacal ».

« Hm », dit Doc joyeusement.

« Je vous désire comme escorte jusqu'à Dacal », dit anxieusement l'homme blanc. « J'ai besoin d'un garde du corps. Je paierai grassement. Désirez-vous ce travail ? »

Doc laissa s'écouler assez de temps pour laisser croire qu'il y réfléchissait sérieusement.

« Hm » Agréa-t-il finalement.

Ils continuèrent leur route, restant sur un sol rocailleux, cherchant le chemin le plus facile. Tout un temps, ils entendirent la poursuite derrière eux.

L'aboiement des chiens, évidemment sur leur piste, leurs donnèrent quelques mauvais moments, jusqu'à ce que Doc Savage lâchât du poivre commun – la matière se trouvait dans leurs paquets de marchandises – sur leur piste derrière eux.

Après quoi, ils abandonnèrent la poursuite.

Il fallut deux heures avant que l'homme blanc fasse une remarque concernant les trois aides de Doc, qui n'avait pas dit un mot.

« Ils sont très tranquilles », remarqua-t-il. « Ces types savent-ils parler ? »

« Parler trei bon voie de perdre tête », rappela Doc.

Le soleil matinal inondait les craquelures ressemblant à des canyons dans les montagnes lorsqu'ils aperçurent Dacal, capital de Jondore. Elle était distante, une image étrange, irréelle, dans une brume laineuse et grise.

Dacal était un amas confus de bâtiments, plusieurs avaient des couleurs si vives qu'elles étaient perceptibles des hauteurs des montagnes même d'où ils étaient en train de la regarder.

La ville gisait au centre d'une vallée, et près d'elle, il y avait un lac pratiquement vert-émeraude. La vallée elle-même était enchanteresse, même à distance ; sa vue seule était suffisante pour les laisser là un long moment, silencieux et admiratif.

Pas plus étaient-ils les premiers à être frappé par le val de Jondore. Des chansons avaient été écrites sur lui, et des poèmes, basés sur l'extase de voyageurs qui avaient été si fortuné de voir cet endroit rare.

L'homme blanc que Doc avait secouru soupira finalement.

« Ils disent joliment bien que les épines les plus aiguës croissent sur les plus belles fleurs », murmura-t-il. « Allons-y en trottinant ».

Des heures plus tard, comme ils circulaient à travers une contrée qui était un paradis de beauté et de luxuriance, mâchant de délicieux fruits cueillit sur des arbres le long de la route, ils entendirent des bruits de cavalcades. Une escouade considérable de cavaliers apparut.

Les cavaliers étaient grands, minces, aux regards vigilants.

« On dirait bien qu'ils chassent un repas carré », marmotta Monk, qui était à l'arrière, suffisamment loin derrière pour que leur « employé » ne puisse pas entendre.

Les cavaliers étaient des soldats, car ils étaient habillés d'uniformes ; turbans emplumés, de longues tuniques lâches d'un bleu brillant, et d'amples pantalons qui étaient enfoncés dans de courtes bottes.

Chaque homme portait sabre court et pistolet ; des fusils étaient dans des étuis sur la partie avant de chaque selle, pendillant dans les quarts antérieurs des chevaux.

Doc les étudia à travers un ancien télescope tel ceux charriés par les négociants pour étudier les passes des montagnes à la recherche de bandits.

« Aucun voyageur sage entre dans une tempête de sable lorsqu'il peut la contourner », murmura-t-il en Jondoréen.

Puis, de manière absente, il enfouit le télescope dans l'étui de la selle.

L'homme blanc qu'ils avaient secouru des villageois loucha vers Doc, comme s'il essayait de comprendre ce que les mots signifiaient. Puis il regarda vers les soldats, qui étaient encore trop éloignés pour les examiner à l'œil nu.

« Pouvez-vous me prêter votre télescope, gus ? »Suggéra-t-il.

Doc guida son âne près de l'homme blanc, tendant son télescope – et quelque chose sembla aller de travers. L'âne de Doc fit un grand bond, et s'écrasa contre la monture de l'autre.

Doc, apparemment pour se retenir, jeta son bras et agrippa l'homme blanc, et en un instant, ils s'étaient écrasés tous deux sur le sol dur.

Doc gisait où il était tombé, émettant des grognements qui sonnaient très douloureux.

L'homme blanc se redressa d'un bond, en grimaçant, et en tenant son bras. Le tissu de sa chemise et le cuir de son blazer étaient coupés. Il retroussa son blazer, releva sa manche et examina son bras. Un filet de sang s'écoulait d'une blessure légère.

« Ton sacré poignard ! » Explosa-t-il. « Il aurait pu me blesser vilainement ».

Doc Savage était en train de tâtonner dans son volumineux vêtement, et sans être observé par l'autre, libéra son poignard de sa gaine et l'enfonça à travers sa robe. Il se leva, s'arrangeant pour que l'autre fut certain que c'était le poignard qui l'avait coupé.

« Désolé, c'est une grande mer autour de moi, hors de laquelle je ne serai jamais capable de nager », dit-il en Jondoréen.

L'homme blanc prit le télescope et étudia la bande caparaçonnée de cavaliers

clinquants.

« Des soldats de Kadir Lingh, le Nizami », dit-il. « Ca c'est une bonne fortune pour nous ».

Doc, enregistrant l'alarme, gronda, « Mebbeso mauvais », dans le mauvais anglais qu'il affectait.

« Non, non », dit l'autre hâtivement. « Ils n'oseront pas me molester, et je veillerai à ce qu'ils ne vous touchent pas. Nous allons les héler ».

Doc et ses trois aides attendirent, jouant leurs rôles de marchants plutôt effrayés dans un pays sauvage où tout peut arriver, et leur « employeur » s'avança et héla l'escadron de cavaliers s'approchant.

La réunion eut lieu à quelques distances plus bas sur la route, et Doc et ses compagnons ne purent pas entendre ce qui était dit. Ils purent voir, cependant, que la conversation semblait ravir l'homme blanc. Il leur fit signe, puis avança, accompagné par l'escadron en uniformes.

« Tout va bien », les héla-t-il, « l'un de ces soldats parle anglais ».

Les cavaliers les entourèrent. Ils formaient une bande sinistre. Personne ne disait mot.

L'homme blanc dit sèchement des mots, en parfait Jondoréen, lequel avait-il professé être incapable de parler.

Avec la rapidité de relevé une mèche de cheveux, les soldats sortirent leurs armes à feu et les pointèrent sur Doc Savage, Monk, Ham et Long Tom.

L'homme blanc dit en anglais, « Doc Savage, vos trois aides et vous allez capituler si vous avez une bonne idée de ce qui est bon pour vous ».

Long Tom s'étrangla, « Et bien, comme… double jeu ! »

Monk regarda l'homme blanc et grinça, « La puce de rat ! »

Ham murmura, « J'échoue à comprendre tout cela ! »

Doc Savage ne dit rien, pas plus ne montrait-il aucun signe de surprise.

Menacés par de nombreuses armes à feu, ils firent sensiblement la même chose et se laissèrent soulager de leurs propres armes, et permirent que leurs poignets fussent ligotés, après quoi des préparatifs furent fait
Pour mettre des cordes autour de leurs cous.

L'homme blanc se rapprocha d'eux et les regarda. Il avait échangé avec l'un des soldats et montait une selle fine.

« Celui qui est sage et patient sait que tous les chemins ont une fin », dit-il d'une voix totalement différente.

La qualité creuse, telle la mort, de la voix qu'il avait utilisée, l'absence absolue de différence de tons, provoquèrent à Monk et les autres un terrible hoquet de surprise.

« Mince ! » Couina Monk. « Avez-vous entendu cela ! »

Monk commença à avancer, sans s'inquiéter des armes pointées sur lui, pour essayer d'atteindre l'homme blanc, mais ce dernier éperonna son coursier et se mit à l'abri.

Monk recula avec dégoût et regarda Doc Savage.

« Cette voix creuse ! » Explosa-t-il. « Ce type n'est pas un blanc ! C'est Rama Tura, le manipulateur qui fait ces joyaux pendant les séances ! »

L'homme blanc éclata de rire vers eux.

« Je suis Rama Tura », agréa-t-il. « Et peut-être allez vous admettre que Rama Tura est quelque chose comme un acteur, hein ? »

Doc Savage étudiait Rama Tura sans crainte ou anxiété perceptible.

« Vous êtes très astucieux, mais nous le savions déjà », dit-il lentement. « Mais une partie de cette affaire n'était pas montée – votre fuite de ces villageois dans la salle de réunion ».

Rama Tura haussa les épaules, jura en Jondoréen, violemment, abusivement, non pas envers Doc, mais envers ces villageois qui avaient essayé de le tuer.

« J'étais là pour les persuader d'accepter le commandement du Majii », grata-t-il. « Cette progéniture de cochon s'est retournée contre moi ».

« Je m'interrogeais sur cela », lui dit Doc.

Rama Tura sourit faiblement. Il arborait certes de petites ressemblances avec la silhouette de cadavre qu'il avait prétendu être à New York.

« Vous avez véritablement sauvé ma vie », dit-il. « Pour cela, je vous dois

quelque chose. Seulement, je ne paie pas les dettes ».

« Vous nous devez plus que ce que vous pensez », dit Doc Savage.

« Rama Tura regarda avec intérêt, mais Doc n'élabora pas.

Traduction terminée le samedi 21 avril 2001.

Chapitre 14

LE TROU NOIR

Il faisait noir. Quelque part, il devait faire clair, car c'était le jour - le jour suivant. Mais il faisait noir où Doc Savage là où Doc Savage et ses trois aides perdaient leurs temps - du temps qui commençait à durer.

C'était aussi presque hideux là où ils étaient. C'est ce qui se trouvait sur le sol qui le rendait ainsi. Non pas que ce qui se trouvait sur le sol fut menaçant. Ils n'avaient pas d'allumettes, mais ils étaient tombés dessus.

C'était des os, humains, ils le savaient à cause des crânes ; sur le sol, il y avait aussi une poussière qui n'était pas plaisante à imaginer, bien que Monk, indubitablement pour mettre Ham en boulle, soit à un moment entrer dans un long monologue sur le temps qu'il fallait à un corps humain pour tourner en poussière dans un endroit sec tel que celui-ci.

Le lieu était rond, suffisamment large pour que deux d'entre eux puissent à peine le couvrir en se joignant les mains avec les bras tendus. Les murs étaient en pierres, mais ils auraient tout aussi bien pu être de verre, car ils avaient été polis avec une habileté incroyable.

Quelque part au-dessus - trop haut pour qu'ils puissent l'atteindre en formant une pyramide - il y avait une porte. Heureusement, ils n'avaient pas été précipités par celle-ci, mais ils avaient glissé le long d'une corde.

Ils avaient parlés - et parlés. Les possibilités suggérées qui auraient pu expliquer ce qu'il y avait derrière les machinations du Majii et de son disciple, Rama Tura, avaient été nombreuses, mais non basées sur des bases suffisantes pour garantir pouvoir les regarder comme un fait.

Ils avaient décidé sur un point.

« Rama Tura est-il un Jondoréen ou un Européen ? » Avait pondéré Monk.

« Une part de chaque », avait dit Doc Savage. « Un métis, selon moi ».

Monk et Ham se querellaient pour passer le temps, Monk admonestant Ham pour avoir utilisé sa robe pour propager la poussière comme une palette, et Ham niant colèreusement qu'il avait employé le vêtement du disgracieux Monk ainsi. Les côtés amusants habituels de la chamaillerie manquaient. Ils sonnaient forcés.

Long Tom dit lugubrement, « Ils vont nous laisser ici jusqu'à ce que nous crevions ! »

Les vêtements qu'ils portaient étaient pauvres, enguenillés, et leur avaient été donnés par leurs ravisseurs. Leurs propres vêtements, incluant la veste de Doc Savage avec son remarquable assortiment de gadgets, leur avaient été enlevés. Ils avaient, en fait, été mis à nu, et avaient même reçu un bain - jeté dans un abreuvoir à chevaux, plutôt.

Doc Savage avait écouté. A ses oreilles arrivaient les bruits erratiques fait par un garde passant quelque part au-dessus et à l'extérieur, un autre son, plus ténu, un murmure d'intonation à une distance considérable, ce qui était probablement le bruit d'un temple.

Il y avait, de temps en temps, des carillons et des gongs, et une fois les filtres, plutôt plaisante, de la musique exotique de l'Orient.

Il y eut un cliquetis au-dessus, et la porte extérieure s'ouvrit, laissant passer une très faible lumière à travers d'épais barreaux de fer. Une face brune se pressa sur les barreaux, regardant en bas, et un bras entra à l'intérieur avec une torche enflammée - un bout de bois avec un bout coupé en copeaux - qui tomba, et sa lumière illumina les prisonniers. Le visage se retira et la porte se referma.

« Ils font cela à peu près toutes les deux heures », gronda Monk.

« D'accord », dit Doc. « Maintenant nous entrons en action ».

Monk émit un son de surprise dans le noir. « Ainsi vous avez un plan ! Mais pourquoi attendre tout ce temps ? »

« Il fait presque nuit maintenant », lui dit Doc. « C'est difficile de rôder durant le jour. La nuit dernière, nous étions fatigués. Le reste nous convenait bien ».

« Comment allez-vous sortir ? » Gronda Monk.

« Avec ton aide », lui dit Doc.

Ils parlèrent à voix très basses, car il n'était pas impossible qu'il puisse y avoir un microphone, peut-être d'un type parabolique hypersensible, dissimulé au-dessus d'eux. Rama Tura était, avaient-ils des raisons de croire, pas étranger à des dispositifs modernes.

Pour couvrir les sons, qu'un microphone aurait pu capter, s'il y en avait un, Ham et Long Tom s'étaient mis à chanter. Ils rendaient des chansons de marins fêtards, et il y avait bien plus de volume que de musique.

Doc Savage et Monk se faisaient face au centre de la citerne ronde d'une cellule. Ils se joignirent fermement les mains au-dessus de leurs têtes.

Puis, gardant une légère prise sur les mains de l'un l'autre, ils marchèrent à reculons jusqu'à ce que chacun eut obtenu son pied contre le mur. Ainsi, leurs corps formaient un pont d'un mur de la citerne à un autre.

Ce n'était pas une chose aisée ce qu'ils tentaient d'accomplir. Pas plus était-ce impossible. Ils avaient enlevé leurs chaussures, et les murs de la prison, bien que de verre lisse, étaient entièrement secs. Ils commencèrent à monter sur le mur, maintenant leur pont humain.

Ils lâchèrent et tombèrent exactement onze fois durant les quarante-cinq minutes suivantes. Puis ils montèrent jusqu'à l'ouverture. La partie suivante était chatouilleuse. Doc Savage sentit avec son pied, trouva les barreaux, et enroula des orteils autour d'eux.

« Parfait, Monk », dit-il. « Je vais essayer de te tenir si tu le veux ».

« Je vais tenter ma chance en tombant », marmotta Monk. « Je suis si souvent tombé dangereusement que je suis démoli de toute manière ».

En dessous, Ham et Long Tom faisait du bruit avec leurs chants. Ils étaient, cependant, bien placés.

Doc relaxa ses muscles arrière, leur pont céda, et Monk tomba pour atterrir avec un bruit lourd et un terrible grognement. Doc tenait les barreaux de la porte avec ses orteils. Un instant plus tard, il s'accrochait aux barreaux.

La performance entière, pour tous les problèmes que cela leur avaient donnés, pourrait peut-être être reproduit par une équipe accomplie d'acrobates de cirque ou de vaudeville.

Doc attendit. Sa montre, bien entendu, avait été prise. Mais il avait entretenu une faible habileté à juger le temps, qui était effectif pour tout ce qui nécessitait le travail manuel. Leurs gardes pouvaient ne pas attendre l'heure complète, cependant, ou ils pouvaient attendre plus longtemps.

Peut-être, sept minutes passèrent. Puis les lourdes barres de la porte extérieure grincèrent, et le panneau - qui se trouvait sur des poutres, avec des attaches de fer - s'ouvrit et le garde fit exactement ce qu'il avait fait auparavant ; L'individu mit son visage contre les barreaux pour regarder en bas.

Le garde resta là très tranquille, à part que ses mains lâchèrent les barreaux et pendillèrent aux bouts des bras. Il ne faisait aucun doute que si quelqu'un se tenait derrière lui, et il n'y avait personne, il n'aurait rien remarqué de particulier.

Doc, s'accrochant aux barres avec ses orteils, tenait l'homme par le visage et la nuque. La prise de la nuque - les doigts sur les centres nerveux - firent l'astuce.

L'homme s'évanouit, Doc alla dans ses vêtements. Il y avait un cadenas très moderne, de fabrication américaine, sur la porte intérieure de barreaux. Le garde avait la clef.

Quelques deux secondes plus tard, Doc Savage était dehors.

Il faisait noir dans le passage, qui était souterrain et situé dans l'aile nord du château du Nizami, le souverain de Jondore. Le chant qu'ils avaient

entendu durant la journée continuait encore.

Ce n'était pas un son inhabituel dans les cités orientales, et plus spécialement dans l'intérieur sauvage. Occasionnellement, il y avait des voix ou le cliquetis d'une charrette. Une chose significative, cependant : ils n'avaient entendu aucun rire dans les rues.

Le garde mit hors combat était un ballot de trois cents livres de graisse avec un visage noueux de retardé. Sa robe, pas différente d'un burnous arabe, contenait suffisamment de tissu pour façonner une petite tente de cirque. Doc le soulagea de sa robe et de son turban.

Doc attacha un bout de la robe autour des chevilles de l'homme, puis agrippa l'individu par les poignets et laissa glisser homme et robe, à la façon d'une corde, dans la cellule circulaire.

« Monk, monte », appela-t-il doucement.

Peu après, Monk arriva, escaladant la corde et le garde, grondant et gémissant comme s'il était sur le point de mourir.

Puis Doc hissa prisonnier et robe.

Monk s'arrêta de gémir, explosa, « Hé ! Ham et Long Tom pensait monter également ! »

« Ils vont attendre dans la cellule », dit Doc tranquillement.

Monk se dandina plusieurs fois, puis s'étrangla, « Mais, je ne comprends pas cela ! Nous avons tous une chance de sortir de la ville ! »

« Nous ne désirons pas sortir de la ville », lui dit Doc. « Pas après les ennuis que nous avons eus ici ».

Monk réfléchit là-dessus. « Alors vous… »

« Je vais regarder les alentours », expliqua Doc. « Une personne sait bien mieux faire cela que quatre. Ce palais est probablement le centre des choses. Et finalement, si ce Nizami peut être attrapé, il peut être amené à parler – et éclairer tout ce mystère ».

« Hum-m-m », dit Monk sur un ton qui n'était pas trop enthousiaste.

« Prend la robe et le turban de ce type », dirigea Doc. « Tu va prendre sa place comme sentinelle. Ta peau est toujours teinte, et tu es suffisamment imposant pour être pris pour lui, providentiellement il ne fait pas trop sombre ».

Monk commença à réfléchir à des objections. « Mais quoi si quelqu'un vient et regarde en bas, dans la cellule, à travers les barreaux ? Ils verront qu'il en manque deux… »

« Ils verront le garde sans connaissance, habillé dans ta robe. Ham et Long Tom veilleront à ce qu'il reste inconscient », interposa Doc. « Un ballot supplémentaire sous un vêtement peut être arrangé pour faire croire à une autre personne dormant. Cela complète la liste de quatre, non ? »

Monk dit, « Mais je ne peux pas parler ce caquetage qu'il appelle un langage ».

« Juste opiner et grogner si on te parle », suggéra Doc. « Ce garde est un bourru, si tu l'as remarqué. Cela semblera naturel. »

Monk était en train de réfléchir à un autre argument lorsque Doc Savage le laissa.

Doc bougeait rapidement et, comme il ne portait pas de chaussure, silencieusement. L'absence de chaussure n'attirerait pas l'attention, car de nombreux Jondoréen étaient pieds nus.

Il y avait deux gardes, des soldats, au bout du couloir. Ils étaient très attentifs, et il ne semblait pas y avoir une chance de les passer, car une grande lanterne se trouvait près d'eux.

Doc rampa jusqu'au bord de la lumière de la lanterne. Il put voir dans la pièce éclairée au-delà des gardes. Elle était circulaire, et elle était pleine de colonnes supportant le toit. Il y avait une porte ouverte.

Le silence était prononcé et Doc attendit.

« Gardes ! » Râpa une voix en Jondoréen. « Venez ici un moment, vite ».

La voix sonnait comme si l'orateur était au-delà de la porte ouverte, et elle contenait une sècheresse impérative d'autorité.

Les gardes claquèrent leurs fusils contre leurs poitrines et avancèrent vivement à travers la porte distante.

« Jamais réfléchir ! » Attacha la voix autoritaire. « C'était seulement une ombre ».

Les gardes saluèrent, tournèrent et retournèrent.

Doc Savage les regarda de près. Il n'était plus dans le couloir, mais à l'intérieur de la grande pièce, derrière un pilier, bien dans l'ombre.

Les gardes ne donnaient aucun signe de suspecter que c'était une voix de ventriloque venu de Doc Savage, et pas celle d'une autorité, comme ils avaient imaginé, qu'ils avaient entendue.

Ils renforcèrent, cependant, une attention plus forte qu'auparavant, mais après quelques minutes, se relâchèrent, et Doc entreprit de s'éloigner en rampant.

La vaste pièce avait deux portes de plus que celle que Doc avait déjà vue ; toutes deux étant ouvertes, Doc se glissa par une, et à travers une muraille de noirceur. Le couloir s'arrêta, et il entra dans une autre vaste pièce – et soudainement recula.

Il avait entendu des hommes marcher. Ils vinrent en vue un moment plus tard, quatre côte à côte, se déplaçant en formation militaire. Deux porteurs étaient devant avec des torches noueuses de résine.

Rama Tura conduisait la procession.

Kadir Lingh, Nizami de Jondore, venait ensuite.

Le défilé – quelques cinquante hommes armés, tous n'étaient pas des militaires – était en fête. Ceux qui n'étaient pas en uniforme portaient de coûteuses robes et avaient l'air d'hommes d'importance.

Le défilé traversa la chambre avec l'air d'avoir à aller à un endroit bien particulier.

Doc Savage avait quitté sa cellule-prison dans le but spécifique de trouver le Nizami et apprendre, d'une manière ou d'une autre, ce qu'il y avait au juste derrière le comportement si inhabituel de ce gentilhomme à New York. Ainsi Doc joignit la parade – à distance respectable.

Le groupe alla directement dans ce qui était de toute évidence les étables du palais, où des palefreniers attendaient. Montée, la troupe semblait plus grande, presque une petite armée. Ils s'éloignèrent, plutôt vite.

Doc Savage avait entendu la clameur faites parfois lorsqu'un homme et un cheval n'étaient pas d'accord sur la route à suivre, l'homme put maîtriser le cheval.

L'homme de bronze était une merveille physique, grâce aux entraînements qu'il avait commencés au berceau, et ses deux heures d'exercices exécutés tous les jours. Il n'avait jamais été engagé dans des compétitions athlétiques publiques, simplement parce qu'il était préférable pour sa carrière inhabituelle, pour laquelle il s'était entraîné, de ne pas avoir de publicité dans les journaux quand c'était évitable.

Cependant, ces chevaux n'attendaient pas. Ils trottaient, galopaient, et couraient une partie du temps. De plus, c'était de bonnes montures.

Trois heures plus tard, Doc était un mile derrière. Il aurait fait jour, que les cavaliers auraient indubitablement voyagés plus vite, il aurait pu être beaucoup plus en arrière.

Cinq heures plus tard, il avait perdu un autre demi-mile – ou ainsi pensait-il, jusqu'à ce qu'il revienne sur les chevaux, les rennes tenus par des soldats, sans s'y attendre.

Plusieurs minutes avaient dû être perdues par le groupe en démontant, car Doc put les entendre marcher plus loin. Monter, plutôt.

Les chevaux avaient été laissés dans un canyon, avec des murs de roches sur deux côtés qui, aussi loin que les yeux pouvaient dire dans l'obscurité trompeuse, était verticaux.

La roche était dure ; elle coupa même les pieds nus de Doc, qui n'étaient pas tendres. Par moments, il semblait y avoir un chemin, mais le plus souvent la progression était une question de se déplacer d'une crevasse à l'autre.

L'air était froid. Tel que la poussière sous les doigts de Doc était si glacée qu'elle semblait de la neige. Au loin, et maintenant Doc savait qu'il était hors du canyon et grimpait dessus, pouvaient être vues les lumières de la capitale.

Elles n'étaient pas comme les lumières d'une ville américaine ou européenne ; ce n'était pas des lampes de rues. Doc portait toute son attention à la piste – c'était une piste – et le sommet irrégulier au-dessus. L'attention était nécessaire.

Le sommet irrégulier au-dessus – non ! Ses contours avaient abruptement changé, peut-être dû à un point de vue altéré. Doc s'arrêta pour l'étudier.

C'était comme un cube noir, un impeccable dé géant, se tenant sur la vaste bosse d'une pierre. C'était difficilement sur un sommet, car il y avait des sols plus hauts derrière lui.

La basse, mélodique trille de l'homme de bronze qui signifiait toujours un moment d'excitation mentale, vint, persista brièvement, puis parti.

Il savait ce qu'était cette chose. Il ne l'avait pas vu ; pour autant qu'il sache, aucune photo de celle-ci était existante, bien que deux hommes au moins aient été exécutés pour essayer de sortir de Jondore des photos en fraude. Mais les langues ne savent pas être censurées, et des voyageurs avaient parlé et écrit dessus.

Le bloc de pierre – elle était noire, et aucun homme blanc ne s'en était jamais approché suffisamment près pour dire de quoi elle était faite, bien qu'indubitablement quelque pierre étrangère de la région immédiate – était la tombe du Majii !

La tombe du Majii – le maître fantastique des miracles, un mythe, qui avait vécu il y a un nombre innombrable de siècles, combien de siècles au juste, la mythologie était incertaine. Le Majii ! C'était l'appellation anglaise d'un mot qui sonnait de la même façon en Jondoréen.

Les dialectes différaient en Jondore, et le nom n'était pas Majii partout. Dans le Nord, c'était Jagee, et au sud, c'était Genee, ou Gini.

Mais aucun homme blanc n'avait jamais touché cette tombe. C'était l'un des mystères du monde. Le culte du Majii, et la plus grande partie de la population Jondoréenne adorait le Majii, l'avait gardé de mains impures.

Doc Savage avança, et le bloc noir menaçait plus fort. C'était brillant, si merveilleusement fait qu'il ressemblait – il y avait de la lumière lunaire ici – à un grand bloc de verre noir.

Le groupe que l'homme de bronze suivait était entré dans la tombe par une petite ouverture, presque ronde. Rama Tura et le Nizami étaient déjà à l'intérieur. En fait, la fin de la troupe était juste en train d'entrer dedans.

Doc darda en avant, hantant les ombres. Atteignant l'ouverture ronde, qui semblait moderne, il écouta. Aucun son.

Il entra – avec une presque certitude le premier homme blanc à avoir jamais enjambé ce fantastique seuil.

Traduction terminée le dimanche 22 avril 2001.

Chapitre 15

LA MAGIE DU MAJII

Le passage semblait plus chaud, et la fumée des torches de résine était irritante pour la gorge. De petits sons, amplifiés par l'acoustique du couloir, devaient être les toux des hommes devant.

Il y avait une pente presque géométrique dans le passage, et par moment il y avait d'autres couloirs conduisant, toujours aux angles droits exacts.

Doc, cependant, restait sur la piste de ceux devant. Ce n'était pas une longue piste. Il glissa vers une ouverture arquée et regarda à travers.

La pièce au-delà était terrible, faisant penser au dôme à l'intérieur du capitole de Washington, excepté que l'intérieur était presque austèrement plein. Les torches de résines, au nombre de quatre, ne donnaient pas plus qu'une lumière intermittente.

Il y avait deux choses au centre de la pièce.

La première était une affaire gigantesque ressemblant à un vase. Il avait une immense poignée - beaucoup trop grande pour qu'un nombre d'hommes puisse l'employer pour soulever l'objet, même s'ils pouvaient l'atteindre, ce qu'ils ne pouvaient pas sans échafaudage. Du sommet de celui-ci, sortait une flamme bleue stable, évidemment alimentée par une sorte de réservoir à huile.

Le second objet se trouvait derrière le premier, un rectangle plein de peut-être quatre pieds de large, de même en hauteur, et dix pieds de long.

Les deux objets semblaient être faits d'or plein.

La foule qui était entrée dans la tombe du Majii s'amassait maintenant autour du bloc rectangulaire de métal jaune.

Rama Tura - il avait enlevé le maquillage blanc de sa peau et semblait presque Jondoréen - s'avança, puis souleva ce qui se révéla être un couvercle sur la boîte. A l'instant où il eut soulevé le couvercle, il bondit en arrière et tomba à genoux.

Tous tombèrent également à genoux. Ils mirent également plusieurs fois leurs fronts sur le sol, puis levèrent leurs yeux pour regarder la boîte jaune.

Plusieurs choses fantastiques arrivèrent. D'abord, une étrange mais non déplaisante odeur se répandit dans la pièce. Doc la reconnut rapidement comme étant le même arôme qui avait toujours accompagné les miracles apparents de Rama Tura à New York.

Après que la senteur fut présente quelques minutes, personne ne fit pas le moindre son dans l'intervalle, Rama Tura commença à murmurer lentement et monotonement. Ses paroles étaient presque un chant.

Une buée monta de l'intérieur de la cavité du bloc jaune. C'était un jaune incroyable. Il s'épaissit, devint un long nuage. L'arôme fantastique dans la pièce était plus forte.

Soudainement, une volée de souffles jaillit des spectateurs agenouillés.

Une forme se haussa, de l'intérieur du bloc, avec une lenteur mystérieuse. C'était, selon toute apparence extérieure, la forme d'un homme mort embaumé.

L'apparition surnaturelle se maintint là un moment, puis retomba et disparut.

Rama Tura se mit sur ses pieds, marcha jusqu'à la grande urne au sommet de laquelle venait la flamme bleue, et lui donna une vigoureuse secousse de ses deux mains. Les résultats furent instantanés.

Il y eut un éclair d'une luminosité abasourdissante, un éclair comme si la terre s'était séparée. L'éclair aveugla Doc momentanément. Lorsqu'il put à nouveau

voir – son contrôle émotionnel était excellent – il écarquilla les yeux lorsqu'il regarda le bloc jaune.

Une figure se tenait là droite. Il arborait certaines ressemblances avec la chose embaumée qui s'était montrée auparavant – il avait les mêmes habits.

Les habits consistaient en un manteau, endossés aux côtés, un vêtement qui semblait partiellement tissé d'or ; et il y avait aussi un turban et un masque, ce dernier étant un masque funéraire fait d'une feuille d'or.

« Je suis le Majii », dit l'apparition en Jondoréen. « Qui a-t-il que vous désirez ici ? »

Dire que les spectateurs, à l'exception de Rama Tura, avaient la langue tirée était une expression douce. Deux minutes entières s'écoulèrent et personne ne s'accorda un mot.

Rama Tura s'avança finalement.

« Il y en avait qui doutait de vous, Ô Majii, maître de tout ce qui respire et qui croit, de tout ce qui est liquide et solide, qui peut revenir à la vie », dit-il élaborément. « Je les ai menés ici pour qu'ils puissent voir d'eux-mêmes ».

« Les chevaux qui sont conduits à l'eau ne boivent pas toujours », dit le Majii d'une voix grondante, impressionnante. En fait, la voix était presque tonitruante.

« Non ! » Explosa en hâte Rama Tura. « Ces hommes sont heureux d'être vos serviteurs, Ô Majii. Mais ils désiraient être sûrs que c'était vous qu'ils servaient. Voyez-vous, le monde est devenu plein de tromperies, et les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent ».

Il y eut un silence. Puis vint le tonnerre du Majii.

« Je me suis levé de la tombe dans laquelle j'ai gît deux fois et dix siècles et plus », dit la grande voix. « L'un de vous doute-il de cela ? »

Personne apparemment ne doutait, ou s'ils doutaient, négligèrent sur le moment de dire ainsi.

Sans regarder le groupe d'une manière apparente, le Majii tonna, « Je vois parmi vous le Nizami, actuel souverain de mon ancien pays natal de Jondore. Veut-il s'avancer ».

Kadir Lingh, Nizami de Jondore depuis la mort de son demi-frère, s'éloigna de quelques pas du groupe. Il ne montrait pas un grand enthousiasme.

« Tu es de mon sang », dit le Majii.

Kadir Lingh ne fut pas pressé de répondre.

« Ainsi est-il dit », agréa-t-il finalement.

« Tu es mon serviteur ? » S'enquit la grosse voix.

A nouveau Kadir Lingh hésita.

« Je le suis », dit-il.

« C'est bien », tonna le Majii. « Comme celui qui fait ce que je décrète, tu recevras des richesses et plus de pouvoirs qu'aucun souverain avant toi, et une vie éternelle ».

Le Nizami se prosterna et dit, « Je suis heureux ».

Mais il ne semblait pas heureux.

« De ma tombe, ici, j'ai envoyé mon autre moi, mon âme, sortie de temps en temps pour observer le monde, et mon âme est revenue vers moi très dépressive », dit le Majii. « Ce n'est pas bien, les choses qui arrivent dans le monde, et le pire de tout est la manière dont le blanc oppresse le brun. Et maintenant, dernièrement, mon âme est revenue, me disant qu'il était temps que je revienne et mette mon peuple à la place qu'ils méritent ».

A ce point, il y eut une pause pour que les auditeurs digèrent les paroles.

« A ceux qui m'aident, richesses, pouvoir et vie éternelle », continua le Majii. « Voulez-vous tous m'aider ? »

Tout le monde dans l'étrange pièce mortuaire opina.

« C'est bien », gronda le Majii. « Vous pouvez aller, tous sauf le Nizami, à qui je désire parler ».

Tous, sauf Kadir Lingh, sortirent, étant un peu anxieux de s'éloigner de l'affreuse présence. Rama Tura, le faiseur de joyaux, fut le dernier à partir.

Kadir Lingh se retourna et vérifia qu'ils étaient tous partis. Puis il s'avança, se mit face au Majii et lui parla en anglais.

Ce damné mumbo-jumbo est déjà allé suffisamment loin ! » Claqua-t-il. « Tu ne pourras pas toujours les duper avec tes tours de fakir ! »

Lorsque les hommes partirent, Doc Savage avait reculé jusqu'à un croisement, et il était revenu à temps pour voir et entendre ce qui se passait maintenant dans la vaste chambre mortuaire.

Le visage du Majii était inexpressif derrière la feuille d'or. Mais il éclata de rire.

« Tu persistes toujours à dire que je n'ai pas de pouvoirs non détenus par un homme ordinaire », dit-il.

Kadir Lingh repassant au Jondoréen, dit, « Je sais qui tu es. Je sais que tu n'es pas… »

« Parle anglais ! » Claqua l'autre. « Quelque idiot peut nous surprendre, et peu de Jondoréens peuvent parler anglais ».

Kadir Lingh changea pour l'anglais et dit, « Je t'ai aidé dans ta déception, pour finalement aller jusqu'à t'aider à tromper Doc Savage à New York. En retour, tu avais promis d'arrêter cette chose folle que tu contemples ».

Le Majii ne répliqua rien à cela.

« Je te donnerai des fonds avec lesquels tu pourras vivre le reste de ta vie dans le luxe », continua Kadir Lingh. « C'est la meilleure chose à faire ».

Le Majii gronda, « Idiot ! Tu n'es pas celui qui dit ce que je dois faire ! »

« Je t'ai aidé pour que cette disgrâce ne puisse pas arriver au royaume de Jondore ! » Cria Kadir Lingh avec aigreur. « Je ne veux plus t'aider. C'est définitif ! »

Un éclat de rire vint du Majii. Le rire était lourd, gras, écrasant, avec un sous-entendu perceptible de méchanceté.

« Tu feras ce que je dis », tonna-t-il. « J'ai augmenté mon pouvoir dans ton pays jusqu'à maintenant, je suis même plus puissant que toi. Seuls quelques-uns de tes villages sont toujours fidèles, parmi eux celui où mon bon serviteur Rama Tura à presque rencontrer sa fin, et n'a été sauvé que grâce à l'aide de Doc Savage. Et ça c'est une autre chose. Doc Savage et ses aides doivent mourir ! »

Kadir Lingh avança sa mâchoire et dit, « Ils ne le seront pas ! »

Le Majii bascula sur ses talons et déclama, « Tu devras m'obéir ! »

« Non ! » Dit Kadir Lingh avec fermeté. « Je propagerai ton identité dans le monde, et ce que tu essaye de faire, et ce que tu as fait ».

Kadir Lingh fit une pause, grimaça sombrement vers l'autre, et soudainement sembla arriver à une décision ferme.

« Mieux que cela », aboya-t-il. « Je vais me saisir de toi et te prendre avec moi et te démasquer. Je vais raconter comment tu as fabriqué ce plan incroyable ! »

Kadir Lingh plongea en avant tandis qu'il parla. Il avait l'intention de se saisir de l'autre.

Mais le Majii devait avoir soupçonné quelque chose de similaire, car il évita les mains saisissantes, et contra avec un méchant coup au milieu de Kadir Lingh qui envoya le souverain de Jondore, haletant et grimaçant, sur le sol.

Puis le Majii extirpa un grand couteau, couvert de joyaux, et descendit vers le potentat à terre.

Doc Savage surgit de sa retraite. Il courut comme il avait courut en peu d'occasions. Mais le sol était glissant et la distance était grande. Il ne pourra jamais le parcourir avant que le Nizami ne soit poignardé par l'être diabolique en robes d'or et l'étrange visage doré.

Doc cria. D'un ton impératif, claquant. Il devait l'être.

Le Majii leva les yeux, puis fit un grand bond, non pas vers Doc, pas exactement pour s'écarter de lui, mais en direction du bloc jaune dont il était venu. Il se tint droit dans le bloc.

Il y eut un éclair, totalement aveuglant. Simultanément, il y eut un craquement comme si un canon avait tiré. Il laissa les yeux de Doc souffrant et les oreilles carillonneuses.

Et le Majii était nulle part visible. Il avait disparu. Comment exactement, il était impossible de le dire.

Kadir Lingh, Nizami de Jondore, sauta debout d'où il avait été mis K.O. Mais

Il semblait trop assommé pour dire quelque chose.

Doc Savage courut jusqu'au bloc d'or, et regarda à l'intérieur. Aussi fort son self-contrôle puisse être, il recula quand même, car dans le sarcophage gisait le même corps grisâtre embaumé qui s'était montré auparavant de si mystérieuse façon.

Il y avait un masque mortuaire en feuille d'or sur les traits, mais le visage arborait une ressemblance marquée avec le Majii.

Cette chose dans le conteneur doré n'était pas un corps en vie. C'était certain.

Doc Savage tira de sa robe un roc qu'il avait pris comme arme, et utilisa un bord aiguisé de celui-ci pour gratter le bloc jaune. La lourde urne donnait suffisamment de lumière pour observer la vérité à propos du bloc.

Ce n'était pas de l'or. C'était du plomb, ou une matière similaire, doré.

Puis un essaim d'hommes bruns se ruèrent dans la place.

Les nouveaux arrivants étaient revêtus d'écarlate, et la coupe de leurs vêtements indiquait qu'ils étaient membres d'un culte, probablement des gardiens de la tombe.

Ils n'avaient pas d'armes à feu, mais bien des poignards exercés, aux lames très fines, de véritables rasoirs d'acier. Et ils étaient en nombre.

Kadir Lingh, Nizami de Jondore, se rapprocha de Doc Savage.

« La mort est devant nous », dut-il. « Etait-il dit que je mourrai en compagnie convenant à un Nizami ».

Doc dit, « Prenez votre robe et essayez de la claquer dans les yeux du premier à arriver, aveuglez-les, et donnez-vous une chance ».

Un instant plus tard, la horde était sur eux. Etrangement, les poignards ne furent pas utilisés, à part comme moyen de les conduire dans un coin, après quoi les lames furent inexplicablement écartées, et cela devint une affaire de prises de mains. Une telle mêlée était la spécialité de Doc Savage.

Mais spécialité ou non, il y avait des limites aux capacités de l'homme de bronze. Deux hommes – ses adversaires calculèrent cela finalement – pouvaient vraisemblablement venir à bout d'un éléphant, où du plus méchant lion, à condition qu'ils fassent leur tentative avec un manque imprudent de crainte, comme ces individus le faisaient. De plus, Doc n'avait aucun des gadgets qu'il employait habituellement avec tant d'efficacité.

Ils l'enterrèrent, tel un essaim sur une goutte de sirop, et il luttait infatigablement, jusqu'à ce qu'il fut recouvert par les corps des inconscients, mais pour un qui tombait, une douzaine semblait apparaître + plus d'hommes se ruaient dans la chambre mortuaire par les couloirs. C'était désespéré.

Doc ne se rendit pas exactement. Ils parvinrent finalement l'amener à un point où ils purent le tenir, avec l'aide de lanières qu'ils purent attacher sur ses membres.

La pièce semblait pleine d'hommes, pas seulement les gardes de la tombe, mais le groupe que Doc avait suivit. Ce dernier devait avoir entendu le bruit et revenir – tous sauf Rama Tura.

Un homme – il semblait avoir un rang plus élevé que les autres gardes de la tombe – glissa hors du grand vase de métal jaune de laquelle la flamme bleue sortait régulièrement.

Il frotta le vase, quelque peu peureusement.

L'éclair et le craquement survint, et, comme par magie, le Majii, dans son cercueil jaune, s'érigea.

« Que désire-t-on de moi ? » Explosa la grosse voix du Majii.

« Le prisonnier », marmonna un homme. « Que devons-nous faire de lui ? »

« Déterminez », commanda le Majii, « combien exactement de couteaux son corps peu tenir ».

Ils attroupèrent autour de l'homme de bronze, s'entassant comme s'ils voulaient tous être les premiers à utiliser leurs poignards.

« Placez-vous en ligne, tous sauf ceux nécessaire à maintenir l'homme de bronze », commanda le Majii. « Il n'y a aucun honneur à être le premier ».

Ils formèrent une sorte de procession, tous avec des lames aiguisées. Porter des poignards semblait autant être une mode en Jondore que de porter des montres

en Amérique.

Le premier homme s'approcha très près du visage de Doc. L'individu prenait son temps, étudiant l'homme de bronze.

« Y-a-t-il de l'honneur à être le premier à le tuer ? » S'enquit-il.

Cette question particulière ne reçut jamais de réponse. Il y eut des clappements de pas courant, et un homme surgit sauvagement dans le dôme du tombeau.

Cet individu était hautement excité. Il essaya de se mettre à genoux en face du Majii, et parce qu'il ne freina pas à temps, il culbuta par-dessus tête et s'aplatit sur son nez, puis retomba sur son dos.

La performance aurait prêté à rire, si ce messager ne portait indubitablement pas quelques terribles nouvelles.

Le messager dit quelque chose en Jondoréen. Sa voix était basse, gutturale et frénétiquement rapide.

Le Majii n'aimait visiblement pas les nouvelles. Il donna au porteur de celles-ci un coup de pied résonnant dans les côtes, puis il vint se pencher sur Doc Savage.

« Qu'avez-vous fait à Rama Tura ? » Grinça-t-il.

« Fait un mouvement », dit Doc Savage, « pour donner à vos yeux de la valeur à ma vie et sur celle de mes trois aides ».

« Vos amis ! » Claqua le Majii. « Des ordres ont été donnés pour qu'ils soient exécutés ! »

« Je pense », dit Doc Savage, « qu'ils savent prendre garde à eux-mêmes ».

Traduction terminée le jeudi 26 avril 2001.

Chapitre 16

LA LADY AIDANTE

Monk pensait la même chose – qu'il devait, ainsi que Long Tom et Ham dans la citerne d'une cave qu'il était en train de garder, pouvait veiller sur eux tous.

Ils s'étaient disposés de manière plutôt crédible, bien qu'il soit vrai qu'ils n'avaient eu qu'un seul moment de tension, et ce fut lorsqu'un quelconque officier aux épais sourcils, de toute évidence un capitaine du garde ou quelque chose d'équivalent, était venu et avait regardé en bas dans la cellule.

Heureusement, il avait été soit trop fier, soit trop froid pour accorder une parole à Monk, ce pourquoi Monk avait été extraordinairement gratifiant.

La confidence est un grand élixir, spécialement pour ceux qui ne prêtaient pas trop attention aux qualités d'enivrement d'un garde. Et Monk n'avait jamais été connu pour avoir le plus petit complexe d'infériorité.

Cela lui procura un coup sec sur la tête. Cela arriva au bout du couloir, lorsqu'il tournoyait pour revenir de son passage régulier de la cellule.

Il ne vit pas, avant cinq minutes, la chose qui l'avait atteint, pour la raison que le coup venait de derrière, et était dur.

Celui qui avait assommé Monk était presque informe dans une robe enveloppante. L'attaquant descendait maintenait le couloir, après avoir soulagé la forme prostrée de Monk de la clé du cadenas – largement par le sens du touché, car il faisait sombre dans la pièce souterraine.

Atteignant la porte verrouillée, l'assaillant l'ouvrit, et lança une corde serpentante vers le bas.

« Pour l'amour du ciel ! » Explosa Long Tom, lorsque la corde l'atteignit.

« Et bien, ne reste pas là ! » Claqua Ham. « De toute évidence, la corde est pour nous monter ».

Ils grimpèrent, sans beaucoup de difficultés. Le couloir était si noir qu'ils ne savaient pas que leur sauveteur n'était pas Monk, jusqu'à ce que l'individu parle.

« Où sont les deux autres ? » Demanda le sauveteur. « Doc Savage et celui nommé Monk ? »

Auraient-ils été frappés par des marteaux, que Ham et Long Tom n'auraient pas été beaucoup plus surpris.

« C'est une femme ! » S'étrangla Ham.

Long Tom, suivant l'affirmation qu'il était préférable d'agir et de des questions ensuite, se saisit soudainement de la silhouette féminine. Il la tira jusqu'à la lumière la plus proche, qui par hasard était au-delà du coin où Monk avait été assommé.

Ils virent Monk, et Ham le redressa sur son côté et tenta de sentir son pouls. Monk s'assit, enleva son poignet des doigts de Ham, et tâtonna doucement sur son crâne.

« Il y a quelque chose qui ne va pas avec ma tête », marmonna-t-il, pas encore suffisamment revenu à lui pour réaliser ce qui s'était passé. « Il y a quelque chose qui ne va pas avec sa tête ».

« Tu es en train de le réaliser plutôt terriblement tard dans ta vie », lui dit Ham méchamment.

Long Tom avait mené la femme dans la lumière.

« Hé ! » Explosa-t-il. « Regardez qui c'est ! »

Monk regarda son assaillant.

« La Rani », s'étrangla-t-il.

Les traits plutôt enchanteurs de la Rani montraient des marques de quelques

semaines d'inquiétude, ainsi que son timbre révélait une crainte authentique.

« Où est Doc Savage ? » Demanda-t-elle.

« Chercher », lui dit Monk. « Il est parti rôder pour voir ce qu'il pouvait trouver ».

« Vous voyez », dit Ham sèchement à la femme, « nous sommes toujours en train d'essayer de trouver de quoi il s'agit ».

« Doc essayait de trouver Kadir Lingh et de lui poser plein de questions », contribua Long Tom.

« Si Doc Savage a suivit Kadir Lingh… » La Rani se tordit les mains au lieu de finir. « Alors il est à la tombe du Majii. Et rien ne peut dire ce qui peut lui arriver là-bas ».

Elle tira sur ses bras, et parce qu'il ne semblait rien d'autre à faire, ils la suivirent. Ils ne croyaient pas complètement la femme, car elle les avait déjà doublés à New York, mais elle semblait suffisamment sérieuse maintenant, et elle les avait tirés de la citerne de la cellule, bien qu'ils auraient pu faire cela eux-mêmes à tous moments.

« Vite ! » Exhorta-t-elle. « Des ordres sont venus de la tombe du Majii que vous deviez être exécuté immédiatement. Nous devons être partis avant que les bourreaux n'arrivent ».

Cela mit de la bonne volonté dans leurs jambes, et ils coururent le long du couloir, restant avec la Rani. Ils arrivèrent à la sortie, et deux hommes en uniforme gisaient là inconscients.

« Ils ne me soupçonnaient pas », dit-elle. « J'ai été capable de les assommer ».

Ils sortirent dans l'obscurité, et entendirent des chevaux ruminer et allèrent dans cette direction. La Rani les guida directement vers les montures.

« Ils sont rapides », dit-elle. « Je les destinais pour vous aider à vous échapper de Jondore. Mais maintenant nous allons les utiliser pour partir à la chasse de Doc Savage ».

Monk, montant son animal, découvrit un immense paquet à l'arrière de la selle Jondoréenne plutôt inconfortable.

« Qu'est-ce que cela ? » Demanda-t-il. « De la bouffe ? »

« En partie », répliqua la Rani. « Vous y trouverez également vos affaires personnelles qui vous ont été enlevées lorsque vous avez été capturés ».

« Vous pensez à tout, n'est-ce pas », lui dit Monk admirativement.

Ils montèrent et s'éloignèrent, plutôt lentement au début, prenant des ruelles, puis, une fois qu'ils eurent laissé la ville-capitale, plus rapidement, éperonnant leurs animaux chaque fois que les chemins le permettaient.

« Vous connaissez le chemin pour la tombe du Majii ? » Demanda Monk.

« Très bien », répliqua la Rani.

Ham éperonna jusqu'à ce qu'il soit aux côtés de la Rani, et commença à lui poser des questions.

« Qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela au juste ? » Demanda-t-il. « Nous savons que c'est bien mauvais, et que c'est lié à un nombre de personnes assassinées. Mais au-delà de cela, nous sommes perdus ».

« Je ne peux pas vous raconter », dit la Rani promptement.

La voix de Ham devint plus tranchante. « Mais cela n'a pas de sens ! »

« Je vais expliquer », lui dit la Rani. « Mes explications pourraient ne pas vous sembler suffisantes, mais pour moi se sont des raisons amplement suffisantes ».

« Poursuivez », dit Ham de mauvaise grâce.

« J'aime Jondore », dit la Rani. « Je ne désire pas que le pays soit disgracié. Je ne désire pas… et bien, que certaines personnes soient disgraciées ».

« Ce n'est pas une raison », dit Ham.

« Le Nizami actuel, Kadir Lingh, et moi-même pensons que nous pouvons régler cette affaire de nous-mêmes, ou nous l'avons cru, bien que je sois devenue dubitative », continua la Rani, étourdie par l'interruption. « Nous avons décidé de ne pas vous satisfaire en ne vous apprenant pas la vérité qui nous humilierait.. qui humilierait Jondore ».

« Comme raison, c'est très mince », lui dit Ham.

Je savais que vous penseriez cela », répliqua-t-elle. « Mais si vous saviez la vérité, vous comprendriez ».

Il y avait une certaine tension, pleinement perceptible, dans sa voix.

Ham commença, « Mais si vous vouliez nous raconter… »

« Je ne dirai rien de plus à ce sujet ! » Claqua-t-elle.

Et elle ne le fit pas, bien que Ham fit de son mieux pour la pousser à parler tandis qu'ils poursuivaient leur route dans la nuit. Elle n'avait rien révélé de plus lorsqu'ils arrivèrent dans la région de pics rocheux et de canyons aux profondeurs plutôt effrayantes.

Finalement la Rani se dirigea vers un bloc carré de pierre au sommet d'un large bord et dit, « Ceci est la tombe du Majii ».

Monk loucha en haut. « Ca à l'air fantomatique ».

« C'est probablement la chose la plus fantastique au monde », répliqua la Rani.

« Que voulez-vous dire ? » Demanda Ham.

« J'espère que vous ne le saurez jamais », lui dit la Rani.

Ils laissèrent leurs chevaux et grimpèrent, utilisant toutes les précautions pour le faire en silence, jusqu'au bout le bloc de la tombe les dominèrent jusqu'à une surprenante hauteur, à cet endroit la Rani les arrêta.

« Il y a une porte à cet endroit pour rentrer », dit-elle. Parfois c'est gardé, parfois non. Mais il y a toujours des hommes à l'intérieur, des hommes qui sont des descendants d'hommes qui ont dévoué leurs vies pour veiller la tombe, pour la protéger ».

« Nous devons être prudents », gronda Monk.

« Exactement », leur dit-elle.

Ils avancèrent avec une prudence infinie et, à cinquante pieds de l'entrée circulaire, découvrirent deux gardes à l'entrée.

« Laissez-moi prendre ceci en main », souffla Monk.

Ham avait emporté avec lui en Jondore deux cannes-épées, elles étaient construites sur mesure pour quand il allait à l'étranger. Elles étaient dans son paquet qui avaient ostensiblement contenu des objets d'échanges, et la Rani les lui avait restituées. Il avait l'une d'elle tandis qu'il rampait en avant.

Mais, après avoir couvert plusieurs pas, il eut une autre idée et revint sur ses pas pour s'assurer la seconde canne-épée. Elles étaient ses armes favorites et il les avait emmenées toutes deux partout.

Il avança à nouveau, mais pas trop près. Maintenant une canne dans son bras, il la jeta, à la façon d'un javelot. Il la fit suivre immédiatement avec la deuxième lame. Il avait transporté ces armes dans ses mains depuis des années ; il avait pratiqué un nombre incalculable d'heures avec elles. Il pouvait faire quelques incroyables choses avec elles.

Chaque veilleur avait une jambe empalée. Chacun émit un grognement d'avertissement, qui n'était pas extrêmement fort. Chaque homme se pencha pour voir ce qui l'avait atteint. Et tous deux tombèrent face en avant, apparemment endormis.

Ham écouta pendant quelques instants. Les grognements n'avaient pas attiré l'attention. Monk et les autres apparurent derrière lui, et ils entrèrent.

Leur avance fut sans incident, et ils atteignirent la grande pièce au dôme qui contenait le bloc mortuaire et l'énorme urne au sommet de laquelle s'échappait la régulière flamme bleue. Ils examinèrent le lieu, ne virent personne, et avancèrent.

Le cercueil était fermé, et la fabrication avait été si fine que leur premier examen rapide ne put discerner le couvercle.

Ils allèrent à la grande urne, qui était plus spectaculaire.

« Qu'est-ce que cela ? » Demanda Monk.

« C'est la lampe du Majii », souffla la Rani d'une voix rauque. « Restez loin d'elle. L'horrible chose brûle depuis des siècles. Elle a été construite par le Majii lui-même ».

Monk renifla.

« Je suis suffisamment chimiste pour reconnaître une flamme d'huile végétale ordinaire lorsque je la vois », dit-il. « C'est une sorte d'alcool local brûlant

avec une mèche ».

Il grimaça vers la grosse urne.

« Et je vais trouver de quoi cette chose est faite », ajouta-t-il. « Cela ressemble à de l'or.

Il s'en approcha et frotta vigoureusement le vase, le gratta avec un ongle.

Il obtint des résultats. Il y eut un éclair, un son à percer les tympans.

Monk était à quelques pas du vase, courant, lorsque ses yeux revinrent à la normale après le flash. Il regarda. Les autres avaient reculé de même, pensant en premier que l'explosion était une sorte de bombe.

Monk renifla. L'air se remplissait d'une odeur. Ce n'était pas la senteur d'un explosif, mais un arôme totalement différent.

La senteur qui avait accompagné les séances de créations de joyaux de Rama Tura.

La Rani cria, « Fuyons ce lieu ! Ce parfum accompagne toujours la magie du Majii ! »

Les trois aides de Doc Savage hésitèrent. Ils étaient venus si loin, et ne désiraient pas partir sans apprendre quelque chose.

Puis, abruptement, ce fut trop tard. Des hommes bruns, les gardiens de la tombe et des soldats en uniforme du Nizami, se ruaient dans la pièce voûtée.

Ils étaient armés, mais il devait y avoir une certaine croyance superstitieuse de leur part que les armes à feu désacraliserait la tombe, car ils attaquèrent avec leurs mains nues, une procédure qui aurait pu être leur Waterloo, à part qu'ils surpassaient de beaucoup ceux qu'ils cherchaient à capturer.

De ce fait, Monk, Ham et Long Tom purent se libérer avec leurs pistolets-mitrailleurs – ils étaient parmi le groupe d'objets retournés par la Rani – et emplirent la chambre avec le tonnerre et des capsules métalliques contenant le produit chimique qui produisait l'inconscience.

Des hommes criaient. Les balles de miséricordes piquaient un peu lorsqu'elles frappaient. Les pistolets mugissaient par saccades, comme des animaux fâchés. Pendant un moment, les assaillants furent maintenus en arrière, complètement arrêtés.

Puis il y eut un autre de ces étranges, effrayantes combinaisons d'éclairs et de détonations + et l'étrange figure du Majii fut soudainement érigée dans son cercueil doré, lequel était maintenant ouvert.

Le Majii était un spectacle imposant, spécialement lorsqu'il éleva un bras vers Monk et les autres et la maintint comme cela. Le silence tomba pendant quelques instants.

Puis vint la voix tonnante de l'étrange individu.

« Vous allez devenir sans force ! » Explosa le Majii.

Ce qui arriva alors fut la chose la plus étourdissante qui n'arriva jamais à Monk, Ham et Long Tom.

Ils devinrent impuissants !

Monk en particulier lutta vigoureusement pour lever ses bras, et n'obtint aucune réponse, il les regarda avec une colère futile. Il essaya de lever son pistolet-mitrailleur, essaya avec toute sa force sauvage. Son bras bougea à peine d'un pouce.

« Mince ! » Explosa Monk.

Ham dit d'une voix épurée, « Cela ne peut pas exister ! »

Ils ne sentaient aucune douleur, aucun inconfort, à part l'odeur écœurante de la pièce dans leurs narines. Ils pouvaient penser clairement, pouvaient se comprendre l'un, l'autre. Mais ils ne pouvaient faire aucun geste offensif.

Derrière eux, la Rani s'étrangla, « Je savais que quelque chose d'horrible arriverait si nous venions ici. Ceci est la tombe du Majii ».

La fantastique silhouette avec la voix tonnante éclata, « Je suis le Majii ! »

Puis la horde d'hommes bruns fut sur eux.

Traduction terminée le dimanche 29 avril 2001.

Chapitre 17

LA CAVERNE D'ALADIN

Monk et ses compagnons furent réellement surpris de ne pas être tués immédiatement. Mais un cri du Majii les sauva, et ils furent attachés.

Après cela, l'ordre fut donné aux soldats de quitter la chambre mortuaire, et ils firent ainsi, laissant seulement les gardiens réguliers de la tombe.

Ceux qui restaient semblaient familiers avec le lieu, et avec ce qui allait suivre, car ils soulevèrent Monk, Ham, Long Tom et la Rani et les transportèrent jusqu'au Majii.

Le Majii n'était pas une silhouette très distincte dans la sinistre lueur bleue. Il leva un bras vers la Rani.

« Pour ce que tu as fait ce soir, tu mourras », éclata-t-il. « Tu as été importante pour moi, et tu aurais pu être importante dans le futur, et en profiter par la même occasion, mais tu as enfreint cette règle ».

La Rani ne dit rien.

Le Majii parla en Jondoréen, que les trois aides de Doc ne pouvaient pas comprendre, et un des gardiens de la tombe s'avança, quelque peu peureusement, et donna une douce secousse au vase.

Il y eut les habituels éclair et craquement.

Cette fois, aucune silhouette inattendue n'apparut. A la place, le plancher s'ouvrit à quelques yards – une tranche semblait en être tombé. La flamme bleue montra des marches menant en bas. C'était des marches usagées.

Le Majii prit la tête, et ils descendirent dans de remarquables séries de salles comme Monk n'en avait jamais vu. Ce n'était pas une caverne, cela faisait probablement partie des fondations pour l'énorme bloc noir que constituait la tombe.

Ils remarquèrent en premier que les salles étaient de dimension fabuleuse. Puis ils perçurent d'autres choses qui les intéressa beaucoup plus.

Les salles étaient des pièces de stockage. Et elles étaient presque complètement remplies.

Monk regardait les objets avec stupéfaction.

Il y avait des caisses d'avions, démontés, des avions de chasses des plus modernes. Il y avait des armes – légères, dangereuses. Il y avait des fusils, des mitraillettes, des baïonnettes, de petites armes. Et il y avait in nombre incroyable de caisses de munition.

« Un arsenal », déglutit Monk.

« Vous ne devez pas faire attention à cela », commanda le Majii.

Monk fut dérouté, et pas un peu effrayé, lorsqu'il sut qu'il n'était pas autorisé à examiner les objets stockés dans les pièces en pierres. C'était une sensation inexplicable. Il n'avait jamais obéi aussi complètement à un commandement auparavant.

Ils arrivèrent dans une petite salle qui était vide, à part pour deux prisonniers. Monk les regarda tous les deux, et les reconnu.

Doc Savage et Kadir Lingh.

Doc Savage, c'était fortement évident, avait été torturé. Son merveilleux corps n'avait pas été sérieusement endommagé, mais il avait été frappé, et il avait été brûlé avec des fers, pour ce que les cloques pouvaient montrer.

Monk et les autres furent déposés rudement sur le sol, après quoi le Majii s'avança vivement et se tint devant Doc Savage.

« Maintenant vous aiderez Rama Tura ! » Grata-t-il.

Doc Savage dit, « Vous savez ce que je veux d'abord.

Le Majii se prosterna légèrement.

« Vous désirez la libération de vos aides et de la Rani », dit-il. « Ce sera fait. Vous, vous resterez ici, en otage, pour une période d'un an ».

Doc Savage ne dit rien.

« Je vais partir et vous ramenez Rama Tura », tonna le Majii. « Après que vous l'aurez aidé, vos amis seront libérés, et escortés jusqu'à la frontière ».

Le Majii sortit, et les gardiens de la tombe l'accompagnèrent, fermant une lourde porte de fer derrière eux.

Doc Savage était étroitement ligotés. Ce fut avec difficulté qu'il s'arrangea pour se tourner et faire face à Monk.

« Peux-tu rouler jusqu'ici, Monk », demanda-t-il.

Monk fit un effort terrible, et remua beaucoup.

« Je ne peux pas, Doc », grogna-t-il. « Ce type m'a jeté un sort, ou quelque chose comme ça ».

« Et pour le reste d'entre-vous ? » Demanda Doc.

Les autres étaient dans le même état que Monk.

Doc Savage commença alors la tâche laborieuse de changer de position. Il devint apparent qu'il était pratiquement physiquement épuisé par les tortures qu'il avait subit. Il lui fallut trois bonnes minutes pour bouger d'une douzaine de pieds.

Mais maintenant il pouvait regarder dans les yeux de Monk.

« Monk ! » Dit-il sèchement. « Tu vas bien maintenant ».

Il maintint les yeux de Monk pendant quelques instants, fixement. Puis il répéta ses paroles.

Monk cligna des yeux. Il managea de s'asseoir.

« Mince ! » Explosa-t-il. « Vous avez défait le sort ! »

« Tu étais hypnotisé », dit Doc. « Roule par ici et nous allons voir si nous savons nous détacher l'un, l'autre ».

Monk s'accomplit avec diligence.

« Hypnotisé ! », Avala-t-il. « Vieux, oh mon vieux ! J'étais réellement en train de penser que le Majii était une sorte de faiseur de miracles ».

« Il était près de le devenir », dit Doc grimaçant. « C'est un maître en hypnotisme ».

Monk travaillait sur les liens.

« Mais des types ont déjà essayé de m'hypnotisé avant et n'y ont pas réussit », marmotta-t-il. « L'hypnotisme ne devrait pas marcher sur des personnes qui ne veulent pas être hypnotisé ».

« C'est cet arôme, cette vapeur dans l'air », lui dit Doc. « Tu l'as toujours perçu avant que Rama Tura et le Majii ne fassent leurs exploits ».

Monk dit, « Je ne vois pas ce que cela a affaire avec ceci ».

« C'est une drogue sous forme vaporeuse », lui dit Doc. Elle affecte le cerveau comme… Et bien, tu as déjà vu du sérum de vérité rendre un homme incapable de réfléchir à des mensonges. Cette substance rend le cerveau incapable à résister à la suggestion hypnotique ».

Les doigts trapus de Monk étaient puissants, il était capable, lorsqu'il était en forme, d'accomplir l'exploit d'un hercule de cirque, le pliage d'une pièce d'un dollar en argent entre ses doigts. Il était maintenant occupé à libérer les poignets de Doc.

« Hypnotisme ! » Gronda-t-il. « Cela explique bien des choses ».

Doc Savage secoua ses liens, et commença à défaire les cordes à ses chevilles, tandis que Monk roulait jusque Long Tom.

« Cette affaire de création de joyaux », demanda Monk. « C'était de l'hypnotisme ? »

« C'est une histoire compliquée », dit Doc Savage. « Le Nizami, Kadir Lingh, ici présent, m'en a raconté plus là-dessus ».

Doc Savage parla rapidement tandis qu'il se libérait.

« Le Majii est en train d'essayer d'entraîner Jondore dans un soulèvement contre les Britanniques », dit-il. « Ila une haine fanatique des britanniques. Pour acheter des armes et des munitions, il s'est emparé de la richesse du Nizami.

Mais il n'osa pas vendre les joyaux sur les marchés courants, car cela aurait attiré l'attention des britanniques, aussi il les retailla, ou réduisit leurs tailles précédentes, et envoya son lieutenant, Rama Tura, à l'étranger pour les écouler. Ils choisirent les fausses séances de créations de joyaux comme méthode ».

Doc se redressa, commença à détacher Kadir Lingh. Long Tom était libre, mais incapable de bouger, n'ayant pas encore été libéré du charme hypnotique du Majii.

« Rama Tura utilisa la vapeur de drogue aromatique », continua Doc. « Avec elle, il pouvait une foule entière. Rama Tura est lui aussi un habile hypnotiseur. L'habileté n'est pas rare dans cette partie de l'Orient. Les audiences de Rama Tura croyaient simplement qu'ils voyaient tout ce qui leur était dit qu'ils voyaient. Vous souvenez-vous des hommes qui ont pris des images des séances de créations de joyaux ? Ils furent assassinés parce qu'ils avaient prit des images qui auraient montré Rama Tura comme un filou ».

« Mais, et en ce qui concerne les deux docteurs hospitaliers qui furent assassinés à New York ? » Demanda Monk.

« Rama Tura se débarrassait de tous ceux qui pouvaient avoir une idée de ce qui se trouvait derrière ses actes », répliqua Doc. « Les eux physiciens pouvaient, craignait Rama Tura, avoir appris quelque chose de la Rani.

Tout le monde était détaché maintenant.

Doc Savage réveilla Long Tom, Ham et la Rani simplement en leur disant qu'ils n'étaient plus sous l'emprise du charme.

La Rani exhala, « Mais je ne comprends pas comment vous pouvez nous ranimer ! »

« Vous êtes toujours hypnotisé », leur dit Doc. « Mais cette fois, vous êtes sous mon charme ».

Ham ajouta, au bénéfice de la Rani, « Doc à lui-même étudié l'hypnotisme. Pour ce faire, il a passé quelque temps en Inde ».

« Oh ! ». Elle sembla légèrement ahurie. « Mais à New York, dans les quartiers de Rama Tura, j'ai vu une chose horrible… »

« Une projection que l'hypnotisme de Rama Tura vous a jeté », lui assura Doc. « C'est l'une des possibilités de l'hypnotisme avancé – faire voir des choses à des sujets qui n'existent pas en réalité ».

Monk gronda, « Je vais faire à ce Majii voir des choses qui existent lorsque je le tiendrai ! »

« Tu ferais mieux de rester loin de lui », avisa Doc.

« Hein ? »

« Tu es toujours sous les effets de cette drogue », annonça Doc. « Un simple contact avec la présence du Majii te mettrait à nouveau sous son pouvoir ».

« Pfut ! » Explosa Monk. « C'est un mauvais pétrin ! »

Ils se dirigèrent par la porte.

Ham pensa à quelque chose.

« Doc », dit-il rapidement. « Qu'elle est la substance que vous avez utilisé pour faire quelque chose à Rama Tura ? »

Doc Savage fit une chose rare : il sourit presque.

« Rappelez-vous lorsque Rama Tura jouait sa scène de l'homme blanc, et que mon âne à sauté contre le sien, et que nous sommes tombés tous les deux, et Rama Tura s'est relevé avec une coupure à son bras, laquelle pensait-il avoir été faite par mon poignard ? » Demanda Doc.

« Bien sûr », dit Ham.

« La coupure était en réalité la marque d'une seringue hypodermique, une égratignure du bout de la pointe », expliqua Doc. La seringue a administré une concoction qui l'a rendu aveugle. Ils n'ont pas pu le secourir. Je suis moi capable de le faire, car je sais ce qui ne va pas avec lui ».

Ils atteignirent la porte.

« Ainsi vous saviez tout le temps que l'homme blanc était Rama Tura ! » Murmura Ham.

« Son déguisement n'était pas suffisamment parfait », dit Doc en grimaçant. « Et il était nécessaire de faire quelque chose pour que ses individus désirent nous garder en vie. C'était le contrôle de la vue de Rama Tura l'astuce ».

Ils ouvrirent la porte.

Un désordre indescriptible se répandit. Les deux gardes étaient alertes, et le fait que Doc Savage cria avec une imitation parfaite de la voix de Rama Tura qui semblait venir de derrière eux, leur disant de ne pas tirer, les retarda fortement.

Long Tom reçut une balle à travers l'épaule. En réalité, le bruit du coup de feu fit plus de dommages que la balle elle-même, car elle causa une répercussion de tirs à travers toutes les salles de pierre.

« La place est en vie grâce à eux ! » Explosa Monk.

« Nous allons essayer d'y mettre fin ! » Aboya Doc.

Les deux gardes étaient maintenant inconscients. Monk s'appropria l'une de leurs armes à feu, Long Tom l'autre. Ils coururent vers les escaliers qui menaient en haut à la grande pièce voûtée.

« C'est endroit existe depuis longtemps », ancra Ham, remarquant la profondeur que les passages des pieds avaient creusée dans les marches de pierre.

« Il y a une histoire plutôt remarquable derrière ce lieu », lui dit Doc. « Je vous en dirai plus quand nous aurons le temps ».

Une escouade de trois gardiens de la tombe apparurent en haut, et il y eut un bref échange de tirs et une charge, après quoi le groupe geignait sur le sol, blessé, mais pas mortellement, et Doc Savage courrait avec quelques difficultés, du fait d'une blessure à sa jambe gauche, au-dessus du genou. Il ne disait rien, et les autres ne le remarquèrent pas dans l'agitation.

Ils gagnèrent les dernières marches qui menaient à l'intérieur de la pièce voûtée.

Doc s'arrêta. Il désigna un mécanisme élaboré au-dessus.

Le mécanisme qui ouvre cette trappe dans le plancher », dit-il. « Vous remarquerez par-ici, sous le bloc du cercueil, il y a un autre mécanisme, par lequel le Majii active le corps embaumé et passe pour se montrer. La dalle sur laquelle gît le corps descend simplement ».

Monk explosa. « Nous n'avons guère le temps pour des détails… »

« Attends ! » Râpa Doc. « Quelque part en dessous, probablement près du coin, il doit y avoir l'appareillage qui décharge la drogue vaporisée dans la chambre mortuaire, Nous devons le mettre hors service ».

Monk commença, « Je ne vois pas… »

« Nous allons revenir ici avec des soldats fidèles à Kadir Lingh », dit Doc. « Nous devrons prendre la place d'assaut sans que cette substance représentât un danger ».

L'homme de bronze partit en avant. Sa jambe blessée l'affaiblissait et lui faisait mal, et essayait de penser qu'il ne devait pas le montrer, il vacilla légèrement.

« Doc ! » Explosa Monk. « Vous avez été touché… »

« Je le vois », aboya Monk. « Je connais suffisamment de chimie pour le reconnaître quand je le vois ».

Ham et Long Tom prirent les deux fusils et se ruèrent en haut dans la pièce voûtée.

Monk courut à la recherche du mécanisme qui répandait la puissante vapeur qui rend l'esprit des victimes susceptible manipulable par d'autres.

Doc Savage, la Rani et Kadir Lingh attendirent le retour de Monk. Ils n'avaient pas dû rester là plus de quelques secondes, mais cela sembla une éternité.

Puis Monk revint en galopant.

« Je l'ai trouvé ! » Couina-t-il.

Doc commença, « As-tu… »

« Pour sûr je l'ai fait », grinça Monk. « Ce truc ne fonctionnera plus pour un long moment ! Mais nous devons nous évaporer ! »

Ils s'évaporèrent. En haut des marches, dans la pièce voûtée, qui était, dans son relief infini, vide, et au-delà, dans le passage qui menait à l'obscurité extérieure. Ou peut-être était-ce l'aube maintenant.

On leur tira dessus lorsqu'ils apparurent dans l'ouverture ronde.

Ham et Long Tom tentèrent blessés eux-mêmes de répliquer, à ce qui venait de

trois tireurs embusqués dans les rochers à l'extérieur, près du bord de l'éminence sur laquelle la tombe noire se trouvait. Les tireurs, fortement surpris, reculèrent jusqu'au chemin et descendirent jusqu'à ce qui était de toute évidence un retranchement plus sûr.

Doc et son groupe coururent dans les rochers – et se retrouvèrent coincé là. Aucun autre chemin, expliqua Kadir Lingh, ne mène en bas de la tombe. Et les tireurs avaient entièrement bloqué celui-ci.

Ils firent la seule chose qu'ils leur étaient permis de faire. Ils attendirent.

Derrière dans la tombe, il y eut un rugissement guttural. Cela pouvait être la poursuite. Avant longtemps, serait-il su qu'ils étaient sortis de la tombe, et convergerait sur eux.

Doc rampa jusqu'à la lèvre du chemin, et le descendit, transportant dans ses mains deux grosses pierres. Il avait dans l'idée de déloger les tireurs, mais cela se révéla futile, car il y avait un espace ouvert en face d'eux, sur lequel la lumière lunaire brillait presque brillamment.

Doc jeta les pierres, et reçu des plombs méchamment près, puis revint rampa près des autres. Il leur raconta leur situation.

Monk suggéra, « Peut-être que je peux descendre la falaise. Je vais le tenter, de toute manière, car c'est notre… »

« Attends », dit Doc abruptement. « Ecoutez ! »

Ils écoutèrent, et n'entendirent rien – ce qui était le point important.

« Ce bruit à l'intérieur ! » Aboya Monk. « C'est arête. Ces types sont tranquilles ».

Doc garda un bref silence, durant lequel sa trille, courte et sinistre dans la lumière lunaire, fut audible.

« Monk ! » Dit-il sèchement.

« Ouais! », Dit Monk, qui se préparait à essayer de descendre la falaise.

« Cette drogue vaporisée, si elle n'est pas prudemment administrée, causerait indubitablement la mort », expliqua l'homme de bronze. « C'est le cas de la plupart des substances aussi fortes qu'elles puissent être. Si une grande quantité d'elle se libère en une fois, elle tuerait probablement tous ceux dans la tombe.

« Hum…m… » Marmonna Monk.

« Qu'as-tu fait lorsque tu as trouvé les containers de la substance et l'appareil pour émettre de petites quantités dans la pièce mortuaire ? » Demanda Doc.

« Pourquoi », dit Monk, « J'ai juste poussé les jarres et laissé la drogue s'écouler sur le sol ».

« Tu les as indubitablement tous tués », dit Doc en grimaçant.

« Uh-huh », Monk n'essaya pas de se montrer désolé. « Quoique vous puissiez aussi admettre que c'était une sorte d'accident ».

Traduction terminée le vendredi 4 mai 2001.

Chapitre 18

LE MAJII MORT

Ce qui c'était exactement passé à l'intérieur de la tombe était quelque chose dont ils ne montraient aucun empressement à l'apprendre immédiatement, après que Doc eut expliqué qu'il faudrait probablement des heures pour que la vapeur soit sans effet.

En même temps, les tireurs sur le chemin plus bas et eux-mêmes se canardaient, et, bien qu'ils ne sachent pas descendre, pas plus aucun adversaire ne savait monter.

Le soleil se leva en une lumière rouge-sang qui rappelait les événements de la nuit, et d'un froid glacial, l'air devint désagréablement chaud.

« Nous pouvons rentrer maintenant », annonça Doc Savage. « En fin de compte, nous pourrons sentir la substance si elle est toujours là ».

Long Tom et Ham furent laissés avec les fusils pour tenir le chemin. Doc, Monk, Kadir Lingh, la Rani, entrèrent dans la tombe du Majii.

Et c'était bien une tombe, elle avait été construite pour la mort, et elle ne contenait rien que la mort. Certains des hommes du Majii avaient atteint l'air extérieur, car il y avait des corps le long du couloir, un grand nombre dans la salle voûtée, et les autres plus bas. Même Monk, qui avait quelques idées sanguinaires lorsque des ennemis comme ceux-ci étaient concernés, était quelque peu pâle.

« Quand je pense que c'est moi qui ai provoqué cet accident », marmonna-t-il.

Le Majii et Rama Tura était l'un à côté de l'autre dans la vie ; ainsi étaient-ils aussi dans la mort, gisant avec pas plus que la longueur d'un bras entre leurs corps.

La Rani se mit en face du corps du Majii.

« Il est préférable que vous ne sachiez pas », dit-elle avec fureur.

Doc Savage lui parla gentiment.

« Kadir Lingh m'a déjà raconté », dit-il. « Et mes hommes ne parleront pas s'il est préférable qu'ils gardent le silence. Le monde ne connaîtra rien de ceci, rien de ce qu'ils ne savent déjà ».

La Rani sembla y réfléchir. Puis elle se tint de côté.

Monk se rapprocha tout près du Majii, il se pencha et enleva le maquillage d'or de la peau de l'homme mort. Ce n'était pas des feuilles d'or, mais de la peinture jaune et grasse, et elle partit après quelques frottements.

Monk cligna des yeux sur le visage du Majii. Il gratta son crâne rouillé.

« Hein ! » Gronda-t-il. « Ce type est le faux Nizami qui a essayé de nous avoir à New York ».

Kadir Lingh parla soudainement.

« C'est le même homme qui a essayé de vous piégé à New York », agréa-t-il. « Mais ne l'appelez pas le faux Nizami. C'était le *vrai* Nizami de Jondore ».

Monk avait l'expression d'un homme essayant d'avaler une pilule trop grosse pour sa gorge.

« Mais *vous* êtes le Nizami », dit-il.

Kadir Lingh secoua sa tête. « Je ne l'étais pas aussi longtemps que cet homme était en vie ».

« Ecoutez, mon vieux », lui dit Monk. « Vous êtes en train de m'étourdir ».

« Cet homme », Kadir Lingh désignait le Majii mort, « était mon demi-frère, le Nizami de Jondore que le monde pensait être mort, mais qui ne l'était pas ».

La bouche de Monk tomba ouverte. Sans la fermer, il dit, « Je commence à

comprendre ».

« Mon demi-frère hait les Anglais, qui contrôle réellement Jondore, car nous devons avoir leur permission avant de faire n'importe quoi d'important », dit Kadir Lingh. « Il désirait se révolter contre les Anglais. Mais ils le surveillaient. Il avait besoin d'argent pour acheter des armes, et, bien qu'il fut l'homme le plus riche du monde, il ne pouvait rien faire, car les Anglais faisaient le compte de sa fortune, sachant très bien ce qu'il désirait faire. Ainsi il arriva au très brillant plan… »

« De simuler sa mort et de vendre sa propre fortune et la convertir en argent pour la révolte », finit Monk. « Je vois, d'accord ».

Doc Savage s'éloigna, laissant Kadir Lingh et la Rani expliquer qu'ils avaient joué pendant un moment dans les désirs de l'homme mort pour différentes raisons – il était l'époux de la Rani, laquelle avait pensé pendant un temps qu'elle l'aimait toujours, et parce que la coutume de l'Orient décrète qu'une femme allait toujours se subjuguer elle-même à son mari.

Kadir Lingh avait ses raisons également, et il avait l'erreur de croire les dires de son demi-frère. Dans le quartier général de Doc Savage, lorsque Kadir Lingh était rentré en contact avec son demi-frère, prisonnier dans la pièce secrète du laboratoire de Doc, le demi-frère avait promis de laisser toute l'affaire si Kadir Lingh le ramenait à Jondore. Il n'avait pas respecté sa parole.

Tout cela, Doc l'avait déjà entendu, des lèvres de Kadir Lingh, tandis qu'ils étaient tous deux prisonniers du Majii. Ce n'était pas plaisant à entendre, et il ne désirait pas l'entendre une seconde fois.

Il pouvait entendre des tirs occasionnels de Ham et Long Tom tenant le chemin.

Doc se hâta en bas dans les chambres où les armes étaient entreposées et ouvrit une caisse, répandant de la poussière grisâtre sur le sol pendant le processus. La matière restait sur ses mains, comme un film grisâtre.

Cela aurait pu être une augure, cette poussière grisâtre. Ca, et le son des tirs distants.

Comme augures, ils désignaient le prochain mystère qui allait impliquer Doc Savage et ses aides, une aventure qui allait les mener dans l'une des moins connues et des plus incroyables régions d'Amérique du Sud. Une région dans laquelle la guerre, moderne, sanglante, faisait rage depuis des années presque inconnue du monde.

Mais c'était une guerre entre nations. La guerre dans laquelle Doc Savage allait s'engager était contre une horreur inconnue, une chose fantastique qui ravageait les deux ennemis guerroyants – et contre ceux que Doc Savage connaissait, ses amis. Et toujours l'œuvre de cette horreur marquait d'une façon qui était indubitable – sur les corps des victimes il y avait toujours de la poussière grise.

D'où cette poussière grise de mort venait, personne ne savait. Ce que c'était – c'était un problème qui laissait Doc Savage, en sa résolution, face à face avec des choses telles qu'il n'avait jamais rêvé qu'elles existent.

Doc Savage transporta une mitrailleuse légère et des munitions sur le bord du chemin, et il les mit en place, il plaça la bande dans le bloc, et lâcha une rafale.

Les résultats dépassèrent de loin ses espérances. Les tireurs s'enfuirent – soit de crainte, soit parce qu'ils n'avaient plus de munitions ou très peu.

Il devint évident que, avec l'aide des armes de la tombe, ils auraient été capables de se frayer un passage jusqu'à la capitale, où l'aide de soldats fidèles était certaine.

Monk contemplait la tombe noire du Majii avant qu'ils ne descendent par la piste.

« Doc », dit-il. « Vous aviez commencé à dire qu'il y avait une histoire remarquable lié à cet endroit. Quelle est-elle ? »

« La théorie vient de Kadir Lingh », dit Doc.

« Ah Ouais ? » Monk semblait intéressé. « Qu'est-ce que c'est ? »

« Te souviens-tu de l'histoire d'Aladin et de la lampe », demanda Doc. « Aladin frotta la lampe et un génie apparut et ouvrit une caverne au trésor ».

Monk dit, « Mais qu'est-ce que… », puis pensa à quelque chose et ne finit pas.

« Cette tombe du Majii et son contenu sont vieux de plusieurs siècles », rappela Doc. « Plus anciens que l'histoire d'Aladin et la lampe. Cet ancien Majii, souverain de Jondore, est dit avoir été capable de frotter cette grosse lampe dans la tombe et de provoquer l'ouverture de la caverne au trésor ».

« Bien sûr ! » Explosa Monk. « C'était hocus-pocus ! Ce truc dans cette tombe semble vieux – le mécanisme, je veux dire. Et les chambres souterraines peuvent être appelées une caverne ».

« Kadir Lingh sent avec certitude que ceci est la réelle caverne d'Aladin », dit Doc.

« Nous pouvons avoir des problèmes pour prouver cela », dit Monk.

Il gratta sa tête rouillée.

« Laissons ce damné génie avoir sa caverne d'Aladin ! » Finit-il.

FIN

Traduction terminée le samedi 5 mai 2001.

